

Aicardiana

2^e série — n° 43 — 30 juin 2024

Articles
de
Dominique AMANN :

- *L'officier-poète Alfred Droin*
- *Edmond Haraucourt*
- *Jean Aicard et Paul Valéry*

- *François Armagnin*
- *Émile Jouvenel*
- *Le poète Victor Honorat*

- *Le rythme chez Jean Aicard*
- *Les petites amies de Jean Aicard*
- *La famille Neveu*

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 43

Éditorial. Dominique AMANN 5

Articles de Dominique AMANN :

L'officier-poète Alfred Droin 7
Edmond Haraucourt 61
Jean Aicard et Paul Valéry 69

François Armagnin 75
Émile Jouvenel 191
Le poète Victor Honorat 211

Le rythme chez Jean Aicard 235
Les petites amies de Jean Aicard 247
La famille Neveu 261

ÉDITORIAL

Après plusieurs numéros fort thématiques consacrés à la pensée et aux sources d'inspiration de Jean Aicard, voici, pour changer de ton, une sélection d'articles variés, de lecture facile et aux propos parfois anecdotiques.

Je poursuis l'étude des relations de Jean Aicard avec des poètes de son temps : poètes « nationaux » comme Alfred Droin, Edmond Haraucourt ou Paul Valéry ; mais aussi écrivains locaux plus modestes comme François Armagnin, Émile Jouvenel et Victor Honorat.

Et le présent numéro se referme avec trois études sur la notion de rythme dans la poésie de Jean Aicard, quelques « petites amies » de notre écrivain et une famille de santonniers aubagnais.

Actualité nationale oblige, je rappellerai que Jean Aicard fut associé aux débuts des Jeux olympiques de l'ère moderne : se reporter au numéro 1 d'*Aicardiana* qui a largement commenté l'événement et publié le grand discours prononcé par notre écrivain au Congrès international athlétique de 1894, avec les commentaires et éclaircissements du P^r Philippe Granarolo.

Dominique AMANN

L'OFFICIER-POÈTE ALFRED DROIN

Dominique AMANN

Mon bien cher Maître.

Que devenez-vous ? J'ai hâte de vous revoir. Je me sens de plus en plus fatigué de ma vie présente. Et je suis toujours très inquiet sur vous-même.

Évidemment vous vous cramponnez comme toujours à votre désespoir. Vous éprouvez une certaine volupté à toucher le néant de toutes choses. Et vous passez seul de longues heures, dans la pénombre de votre chambre, à respirer les fleurs amères de votre pensée, tandis que sous les arbres du Luxembourg, le soleil presque printanier de notre hiver clément vous invite à de longues promenades où votre âme s'oublierait un peu elle-même pour jouir de l'air pur et du ciel enjôleur.

Mais, hélas ! vous êtes sous l'empire du fantôme qui vous obsède. À force d'avoir vécu avec lui, vous avez fini par l'aimer. Quelque chose vous manque, quand vous l'avez quitté. Son charme est plus puissant sur vous que le visage séduisant de la nature. Vous vous enivrez d'angoisse comme un Chinois d'opium.

Pardon. Je vous blesse peut-être. Mais je voudrais tant trouver la raison, même douloureuse pour vous, qui vous fit un peu sortir de vous-même !

Ce qui me navre au plus intime de moi-même, c'est que je sens l'inutilité de toutes mes tentatives. Je vous suis trop sem-

blable ; j'ai trop goûté comme vous le charme mortel qu'on éprouve à élargir en soi la conscience du néant, pour avoir aujourd'hui la foi certaine en une guérison possible, sans d'immenses efforts. Mais ces efforts, même surhumains, faut-il du moins les tenter.

Vais-je vous parler de moi ? L'accent de cette lettre vous fait sentir assez que les fibres douloureuses de mon âme sont extrêmement tendues. Je me sens à bout de forces. En plus de toutes les raisons de souffrir que suscitent dans mon cerveau ma pensée toujours inquiète, et, dans mon cœur, un besoin d'aimer toujours insatisfait, je me sens meurtri par les mille soucis matériels de mon existence d'école. Vais-je sortir S/Lieutenant ? Je ne le sais pas encore. Quelques-uns de mes camarades mieux doués que moi sont menacés d'être retenus quelques mois ici, et même d'être renvoyés dans leur corps, comme s/officiers.

Tous les jours je vois ce spectacle douloureux : des jeunes gens d'une réelle valeur mal notés, méprisés par leurs chefs, tandis que d'autres d'une immoralité honteuse, d'une incapacité complète sont au contraire proposés en exemple par le commandement. La palme appartient toujours au plus habile comédien ! C'est peut-être là, dans tous les mondes, une loi qui n'a pas d'exception.

Pour le moment, je ne dois pas m'effrayer : si je réussis dans mes derniers examens, je serai sauvé ! Mais ça ne m'empêche pas de souffrir pour mes camarades.

Tendrement à vous. A. Droin.

Cette lettre non datée mais datable de février 1902, qui dénote une très grande intimité avec le destinataire, fut envoyée à Jean Aicard par l'élève-officier Alfred Droin.

Né le 13 mars 1878 à Troyes de parents champenois et boulangers, Alfred Droin, après ses études secondaires, opta pour la carrière des armes. Engagé volontaire pour trois ans le 5 septembre 1896 à la mairie de Troyes, il rejoignit le 4^e régiment d'infanterie de marine stationné à Toulon. Il passa ensuite au 11^e régiment d'infanterie de marine et fit campagne en Cochinchine du 1^{er} juin 1897 au 20 mai 1899, affectation durant laquelle il fut promu caporal le 6 septembre 1897 puis sergent le 12 mars 1898.

De retour en métropole il retrouva, le 26 avril 1899 à Toulon, le 4^e régiment d'infanterie de marine, rebaptisé 4^e régiment d'infanterie coloniale le 1^{er} janvier 1901. Il y resta jusqu'en avril 1901 et c'est au cours de cette affectation de deux années dans la cité maritime varoise qu'il fit la connaissance de Jean Aicard : le jeune soldat était déjà « entré en poésie » et il vint demander au Maître quelques critiques et conseils.

Admis dans un peloton d'officiers, il entra à l'école de Saint-Maixent le 12 avril 1901 et en sortit sous-lieutenant d'infanterie de marine le 16 mars 1902. Affecté au 7^e régiment d'infanterie coloniale stationné à Bordeaux, il repassa rapidement par Toulon pour partir vers l'Extrême-Orient.

C'est de Saint-Maixent qu'il écrivit à Jean Aicard la lettre ci-dessus citée : Droin était alors un jeune apprenti-poète de vingt-quatre ans tandis que Jean Aicard, qui en comptait exactement trente de plus, avait déjà obtenu une grande célébrité comme écrivain dans les genres de la poésie, du théâtre et du roman.

Droin embarqua début octobre 1903 à destination du Tonkin. Il y fit deux campagnes de guerre : du 1^{er} octobre 1903 au 11 décembre 1905 ; puis du 5 juin 1910 au 14 mars 1911 comme officier d'ordonnance du gouverneur général Antony-Wladislas Klobukowski (1855-1934). Il parcourut le Cambodge, le Siam et

le Tonkin. Entre ces deux séjours il passa une année à Paris qui lui permit de renouer avec la vie intellectuelle de la Capitale.

Passé au 1^{er} régiment d'infanterie coloniale le 9 novembre 1911, il fit la campagne du Maroc en guerre du 9 mai 1912 au 23 juin 1914 sous les ordres du général Lyautey ; promu capitaine le 23 juin 1913. Il y publia *Du sang sur la mosquée*.

Rappelé en France pour participer aux opérations de la Grande Guerre, il fut engagé dès les premiers jours en Lorraine. Au combat d'Oronchicourt, le 21 août 1914, il reçut un éclat d'obus qui lui fracassa le bras gauche ainsi qu'un coup de lance qui lui perça la poitrine. Recueilli par une ambulance, déporté en Allemagne, il s'en évada malgré ses blessures¹. Évacué à l'hôpital Sainte-Marthe de Dijon, puis envoyé en convalescence à Orange, il échappa à l'amputation du bras, mais ce membre resta atrophié. Sa mort avait été annoncée à Troyes, y jetant une grande consternation !

Inapte au combat, le commandant Droin rejoignit en 1915 le Commissariat général de la Propagande puis l'état-major particulier du ministre de la Guerre (1916-1917). Nommé chef de bataillon le 21 juillet 1918 et placé en congé illimité le 1^{er} juin 1919, il se retira à Paris, 92 rue Henri-Martin. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur par décret du 23 août 1915.

Le 23 septembre 1916, en l'église parisienne de Saint-Honoré-d'Eylau, il épousa l'écrivaine Elena-Gianotta Goldschmidt²,

¹ *La Voix du combattant*, 13^e année, n° 677, samedi 9 juillet 1932, « Livres », page 3, colonne 6. — Sa mort avait été annoncée (*Les Annales politiques et littéraires*, 32^e année, n° 1631, 27 septembre 1914, « Le livre d'or des héros », page 245, colonne 1).

² Elena-Gianotta Goldschmidt-Franchetti est née le 17 novembre 1864 à Florence (Italie). Elle épousa en 1883 le banquier Guillaume Beer, propriétaire du domaine de Voisins (aujourd'hui sur la commune de Louveciennes dans les Yvelines). Devenue intime de Leconte de Lisle en 1888, elle rece-

plus connue sous son pseudonyme littéraire « Jean Dornis » : romancière et essayiste, spécialiste de littérature italienne, elle a laissé des contes, nouvelles, romans, biographies et études littéraires. Et il entra dans la Société des gens de lettres au mois de décembre suivant.

Droin fit publier en 1917 un nouveau recueil poétique *Le Crêpe étoilé*. Son acte en vers *Pour la victoire*, dans lequel le poète regrettait de ne pouvoir prendre part aux combats, fut créé par la Comédie-Française le 7 janvier 1917.

En 1922, à l'occasion d'un repos au couvent de sainte Odile, il écrivit *À l'ombre de Sainte-Odile*.

La Triple Symphonie parut en 1929.

Ses sympathies allaient alors à l'Action française et particulièrement à Charles Maurras. Il n'hésita pas à s'engager dans le combat littéraire du temps : il s'attaqua à Paul Valéry pour ses fautes prosodiques fréquentes, ses obscurités flagrantes et des vers « parfois incompréhensibles et souvent puérils » ; il pourfendit Arthur Ribaud, « gamin vicieux salisseur des étoiles », souhaitant même « que ses adorateurs aillent chez Circé se changer en pourceaux ! » ; il voyait en Paul Verlaine « un faune baptisé » qui, au moins, « se rachetait par un rayon divin » ; et Guillaume Apollinaire, instigateur du vers libre, restait, certes, un poète... mais « à l'œuvre ratée » !

À partir de 1940, il se réfugia dans la solitude, « à la recherche de Dieu ».

Après le décès de son épouse le 18 février 1949, Droin se retira à Montmorillon (Vienne), se réfugiant dans le mysticisme.

vait volontiers le poète et ses amis dans son hôtel parisien de la rue des Mathurins ; c'est d'ailleurs chez elle, au pavillon de Voisins, que le célèbre poète mourut le 17 juillet 1894. Guillaume Beer est décédé en 1913. Elena est elle-même décédée le 18 février 1949 à Montmorillon (Vienne).

Le 23 avril 1951, il y épousa Suzanne-Marie-Augustine Emery ; et c'est là qu'il mourut le 22 mars 1967³, après avoir écrit encore une centaine de poèmes.

Les archives municipales de Toulon conservent vingt-trois lettres écrites par Alfred Droin à Jean Aicard. La plupart ne sont pas datées mais certaines mentionnent l'école de Saint-Maixent ou Hanoï. L'une évoque la disparition de Jacqueline, en juin 1915, et la maladie de Jean à cette même époque.

L'invalidité de Droin puis son mariage le conduisirent à demeurer à Paris : les deux hommes pouvaient s'y rencontrer plus facilement et c'est peut-être ce qui explique l'apparente cessation de leur correspondance. Et puis Jean Aicard, aîné de trente ans d'Alfred Droin, mourut bien avant celui-ci.

BIBLIOGRAPHIE D'ALFRED DROIN

Amours divines et Amours terrestres, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1903, in-12, VII-109 pages. Préface de Sully Prudhomme.

La Jonque victorieuse, poésies, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1906, in-16, 207 pages. « Le Poème de la plus grande France » I. Dédiée à Sully Prudhomme.

³ Pour plus d'informations sur la vie et l'œuvre d'Alfred Droin, voir : GROLEY (Gabriel), « Le Poète troyen Alfred Droin 1878-1967 : sa vie militaire, sa vie civile, sa vie fervente », *La Vie en Champagne*, Troyes, 1980, 16 pages. — Et aussi : LAUDE (Patrick), *Exotisme indo-chinois et poésie : étude sur l'œuvre poétique d'Alfred Droin, Jeanne Leuba et Albert de Pourville*, Paris, Sudestasia, 1990, in-8°, 305 pages.

Le Collier d'émeraude, poésies, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1908, in-16, 208 pages.

Du sang sur la mosquée, poème, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1914, in-12, XII-192 pages. Nouvelle édition, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1924, in-16, 192 pages. « Le Cycle de la plus grande France » II. Lettre-préface du général Hubert Lyautey.

Pour la victoire, pièce en un acte, en vers, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1917, in-12, 35 pages. 1/ Paris, Comédie-Française, le 7 janvier 1917.

Le Crêpe étoilé, 1914-1917, poèmes, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1917, in-12, II-226 pages. « Le Poème de la plus grande France » III.

À l'ombre de Sainte-Odile, poème, Paris, Perrin et C^{ie} libraires-éditeurs, 1922, in-16, XXIV-195 pages. « Le Cycle de la plus grande France » IV. Avec une lettre d'Alsace d'Édouard Schuré. « Lettre à un jeune poète », *La Renaissance*, n° 18, 6 mai 1922, 4 pages.

M. Paul Valéry et la tradition poétique française, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1923, in-18, 189 pages.

Ode à Monseigneur le duc d'Orléans. In memoriam, Abbeville, imprimerie Frédéric Paillart, 1929, in-16, 83 pages.

La Triple Symphonie, poèmes, Paris, Perrin et C^{ie} libraires-éditeurs, 1929, in-16, 231 pages.

Le Songe de la terre, poèmes, Paris, éditions de la Revue française, 1932, in-8°, 216 pages.

Les Flambeaux sur l'autel, poèmes, Paris, Firmin-Didot, 1936, in-16, 290 pages.

La Vérité sur le suffrage universel et le vote des femmes, Paris, Hachette, sd, in-8°, 8 pages.

CRAS (Jean), *Sept mélodies*, Paris, Rouart, Lerolle & C^{ie}, in-folio, 44 pages. Pour voix avec accompagnement de piano. Musique

imprimée pour des poèmes de Georges Rodenbach, Paul Verlaine, Alfred Droin, Charles Baudelaire. Les poésies de Droin mises en musique par Jean Cras sont l'antépénultième et la pénultième, « Rêverie » et « Nocturne ».

L'ŒUVRE D'ALFRED DROIN

Quoique longtemps éloigné des cénacles parisiens où se font les réputations, Alfred Droin a développé une œuvre littéraire de grande qualité, d'une forme très classique et portée par ses convictions nationales et religieuses.

Premières poésies (1901-1903)

Les premières productions d'Alfred Droin sont quelque peu connues pour avoir été acceptées et publiées par *La Nouvelle Revue*, la *Revue Bleue* et *La Revue* dès l'année 1900. Revenu en France après un premier séjour de deux ans en Cochinchine, Droin passa deux années (1899-1901) dans une caserne toulonnaise puis une année (1901-1902) à l'école des officiers de Saint-Maixent décrite, dans ses lettres à Jean Aicard, comme un « couvent militaire » où il est « emprisonné » : sa poésie est donc celle d'un jeune soldat esseulé à la recherche du premier amour.

Tristesse

Silencieuse comme un bouquet qui s'effeuille,
Et fait neiger sa mort en pétales de roses,
Ma tristesse me quitte : on dirait qu'on la cueille.

Ma tristesse est la sœur des crépuscules roses,
Dont les adieux, baignés d'une humaine pensée,
Font pleurer sous nos cils l'âme obscure des choses.

Ma tristesse s'en va, sur mon rêve posée
Comme un sourire ému sur un visage pâle :
Ma tristesse s'en va, de larmes arrosée.

Rose à rose, elle part, et pétale à pétale,
Et sourire à sourire, elle s'en va : lointaine
Comme un oiseau perdu sur une mer étale ;

Ma tristesse s'en va, déjà visible à peine ;
Ma tristesse se meurt en laissant sur mon âme
Comme un tiède parfum qui serait une haleine,

Comme un effeuillement de fleur qui serait femme⁴.

La Plainte de l'adolescent⁵.

Je songe au ciel profond des prunelles de femme
Où l'on voit se lever de célestes matins...
Mon cœur se sent glacé, comme un foyer sans flamme.

Je songe à la fraîcheur endormeuse des mains
Qui versent sur la tempe une neige fondante
Où s'apaise le feu des pensers surhumains.

⁴ *La Nouvelle Revue*, 21^e année, nouvelle série, tome IV, 15 mai 1900, page 273.

⁵ *Revue bleue*, 4^e série, tome XVIII, n° 6, 9 août 1902, « Poésies », page 185, colonnes 1-2.

Ma jeunesse s'épuise en une vaine attente.
Ma solitude vibre au cri de mes douleurs ;
Et je porte le deuil d'une éternelle absente.

Ainsi qu'un vol léger de zéphyr sur des fleurs,
Aucune robe encor n'a passé sur ma vie...
Un grand besoin d'amour est le mal dont je meurs.

Quand la terre est si belle, hélas ! que j'ai l'envie
D'êtreindre sa splendeur sous la forme d'un corps
Qui la résumerait en humaine harmonie...

Mes bras, tout grands ouverts pour d'infinis transports,
Embrassent dans l'espace un lambeau de chimère
Et s'abattent, rompus, et tout saignants d'efforts !

La douceur d'être aimé, que j'appris de ma mère,
M'attendrit jusqu'aux pleurs, lorsque je vois passer
Une vierge inconnue aux gestes de lumière.

Mais la vierge bientôt s'enfuit, sans rien laisser
Dans mon cœur qu'un reflet d'étoile fugitive
Que je vois peu à peu pâlir et s'effacer.

Elle ignore que mon amour est une eau vive
Qui cherche un lit de mousse à l'abri du soleil,
Et des myosotis sur les bords de la rive.

Elle ignore que mon amour serait pareil
Aux buissons pleins de nids qui chantent dans l'aurore,
Si sur mon front, doré d'un espoir de réveil,

L'aube de sa tendresse, un jour, venait éclore...

La sortie du « couvent militaire », l'accès à la carrière d'officier et une évolution naturelle vers plus de maturité apportèrent davantage de sérénité à notre jeune poète :

NOCTURNE ⁶

I

L'heure était alanguie ; un vent léger posait
Des lèvres de fraîcheur sur les plantes lassées ;
Les âmes et les fleurs se sentaient caressées
Par des douceurs d'avril, dans ce soir de juillet.
L'heure était alanguie ; un vent léger posait
Des baisers fugitifs aux corolles lassées.

La pluie avait lavé les rameaux reverdis,
Et le soleil, brillant de sa clarté dernière,
Y faisait miroiter des gouttes de lumière :
L'averse enrichissait de perles les taillis.
La pluie avait lavé les rameaux reverdis,
Et le ciel s'empourprait d'une clarté dernière.

Le jour tombait sans bruit, ainsi qu'un fruit bien mûr
Qui tombe mollement dans l'herbe et dans la mousse,
Détaché parle doigt d'une brise très douce.
Le soir pensivement descendait de l'azur.
Le jour tombait sans bruit, ainsi qu'un fruit bien mûr.
Une source chantait en filtrant dans la mousse.

La mer qui déroulait ses vagues d'argent clair,
Sous son archet puissant faisait vibrer la côte ;

⁶ *La Revue*, 14^e année, n° 11, 1^{er} juin 1903, pages 536-537.

Et ses arpèges lents, sur la terrasse haute,
Emportaient ma pensée au-delà de l'éther.
La mer qui déroulait ses vagues d'argent clair,
Comme un riche instrument faisait vibrer la côte.

Les hommes s'étant tus, l'espace s'emplissait
De la grande rumeur des choses éternelles.
L'Infini regardait par ses mille prunelles.
Au rythme universel mon cœur s'harmonisait.
Les hommes s'étant tus, l'espace s'emplissait
Des bruits d'orgues que font les choses éternelles.

II

Et, comme obéissant à l'incantation
Des astres et des flots, je te vis apparaître,
Ô toi dont la beauté semble l'ascension
Vers Dieu du monde entier résumé dans un être :
La courbe de ton bras encadrait tout le ciel ;
Tu me faisais sentir ce que j'ai d'immortel
Et forçais dans mon cœur la prière à renaître.

Ta présence rendait sensibles à l'esprit
Les célestes concerts qu'entendit Pythagore ;
Et les orbes de feu que chaque astre décrit,
Au geste de tes mains, créatrices d'aurore,
Amplifiant leur axe et doublant leur clarté,
Limitaient l'infini selon ta volonté,
Et le circonscrivaient d'une ellipse sonore.

Sur le fond de l'azur, les contours radieux
De ton corps paraissaient être ceux de ton âme ;

Je lisais ta pensée aux plis harmonieux
De ta robe stellaire. Et ta grâce de femme
Révélant à mon cœur tout l'au-delà divin,
Je me sentais grandi d'un espoir surhumain,
Et la foi rayonnait en moi comme une flamme.

Ta forme symbolique éblouissait mes yeux,
Car je voyais en elle une lyre vivante
Dont les accords réglèrent la musique des cieux
Et scandaient les beaux vers en qui mon amour chante,
Quand les frissons d'En-haut font tressaillir mon cœur.
La Nuit s'embellissait de toute ta splendeur,
Chaque étoile semblait de ton âme parente.

Les hommes s'étaient tus, et l'éther s'emplissait
De la grande rumeur des choses éternelles.
Au rythme de ton cœur mon cœur s'harmonisait.
L'Infini regardait par ses mille prunelles.
Et le soir aux yeux d'or était mort ; mais la mer
Qui déroulait toujours ses vagues d'argent clair
Traduisait mon amour en hymnes solennelles.

L'ensemble de cette production de la jeunesse de Droin fut rassemblée dans le recueil *Amours divines et terrestres*, publié par Alphonse Lemerre avec une préface de Sully Prudhomme, lauréat du premier prix Nobel de littérature (1901). Dans cette première manière, Droin restait en effet très proche des Parnassiens : il était donc bien naturel que Sully préfaçât son premier volume. Par ailleurs, le jeune auteur le déposa à l'Académie française en vue du prix de poésie Archon-Despérouses 1904⁷.

⁷ Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance;

L'inspiration orientale

Ainsi que l'avait pressenti Sully Prudhomme — « Je ne doute pas que les voyages qui tentent votre imagination dans votre périlleuse carrière ne profitent à votre art en lui ouvrant des horizons nouveaux. ⁸ » — ce nouveau séjour en Orient renouveau l'inspiration du jeune poète mieux assuré dans son art.

Il évoqua le long voyage maritime dans plusieurs sonnets :

MER ROUGE ⁹

Midi... L'esprit est veule, et la chair harassée.
Sur le désert des eaux, immuablement bleu,
La coupole du ciel, toute blanche de feu,
Au fond de l'infini semble s'être exhaussée.

Du zénith qui flamboie éperdument lancée,
La lumière où descend la puissance d'un dieu
Pèse sur notre tête ; et l'on vogue au milieu
D'un gouffre éblouissant qui blesse la pensée.

Les vagues, basses sous la lourdeur du soleil,
Meurent dans la langueur d'un magique sommeil.
Un silence émouvant semble agrandir l'espace.

lettre du 6 octobre 1903 écrite à bord d'un paquebot de la Compagnie nationale de navigation : « J'ai envoyé mon livre à l'Académie, pour le prix Archon Despérousses, je suis un peu en avance, mais la chose principale est faite. »

⁸ Cité par Gaston Deschamps dans *Le Temps*, n° 16.557, 21 octobre 1906, « La vie littéraire », page 2, colonne 5.

⁹ Ces six sonnets ont été publiés dans *La Revue*, 15^e année, 4^e série, n° 7, 1^{er} avril 1904, « Poésies », pages 301-303.

Et l'on voit resplendir sur l'écran du cerveau,
Fidèle même au vol du goéland qui passe,
Un abîme effrayant fait de lumière et d'eau.

APRÈS MIDI

Brûlant les yeux comme un métal incandescent,
La mer renvoie au ciel ses flèches de lumière.
L'espace en feu se ferme au vol de l'âme altière.
Une lourde torpeur du firmament descend.

L'implacable chaleur nous écrase, et l'on sent
Sur notre esprit vaincu triompher la matière :
L'univers tout entier sombre sous la paupière.
Et la volonté meurt sous le front impuissant.

Une flamme est dans l'air ; la bouche se dessèche...
Mais, le soir, le soleil pâlit comme un tison :
Alors, l'Esprit s'élance au seuil de sa prison,

Et l'âme est comme un lys que l'on met dans l'eau fraîche.
L'homme et l'immensité vibrent à l'unisson...
Et la Nuit fraternelle envahit l'horizon.

ENTRÉE DANS L'OCÉAN INDIEN

L'air chaud, autour du front, desserre ses étaux.
L'espace est éventé par une mousson tiède.
Au firmament tout blanc de la mer Rouge succède
Un ciel où s'est éteint l'éclat dur des métaux.

Les rais d'or du soleil ont des dards moins brutaux ;
Le flot meurt sur le flot, et chaque vague cède

À la vague qui suit. Et l'œil enfin possède
Toute l'immensité circulaire des eaux.

Le monde extérieur n'est plus hostile à l'homme :
Entre le ciel et l'âme un hymen se consomme ;
Le front victorieux recouvre tous ses droits.

Et voici que devant l'horizon qui l'inspire,
L'esprit sur l'infini rétablit son empire,
Et suspend l'univers au rythme de ses lois.

GARDAFUI

Les escadrons des flots aux crinières d'écume
S'élancent à l'assaut du cap de Gardafui,
Sous le noir étendard que déroule la nuit :
La falaise en tressaille, et tout entière fume.

Du haut du firmament tombe une opaque brume
Qui roule du silence en des vagues d'ennui :
L'horizon se resserre, et l'Afrique s'enfuit.
L'air, fouetté par l'embrun, se charge d'amertume.

On vogue sans rien voir. Et l'espace émouvant
Enserre le navire en des bras de ténèbres.
On est comme muré dans un tombeau vivant.

L'effroi de l'inconnu glisse au long des vertèbres.
Tout est noir ! Tout est noir ! Plus de ciel ! Plus de mer !
Mais un abîme unique où sanglote un enfer !

AVERSE

Les émaux bleus du ciel, hier éblouissants,
Sont aujourd'hui voilés d'un crêpe monotone,
Au-dessus d'une mer qui faiblement moutonne :
La fête de l'azur n'enchanter plus les sens.

Les flots couleur de plomb se roulent, languissants,
Dans un jour demi-mort, sous un soleil atone ;
Et leur plainte assourdie en notre âme chantonne,
Triste comme un appel jeté vers des absents.

Mais tout à coup s'élève un bruit de cataractes :
Le firmament s'abaisse en masses d'eau compactes,
L'averse tropicale emplit l'immensité.

On ne distingue plus, parmi les étendues,
Ni le ciel, ni la mer, et l'on est emporté
Par le double océan de leurs eaux confondues.

À UNE PASSAGÈRE

Le ciel et l'océan te servent de décors,
Sur le pont du navire où ta beauté s'élève,
Altière comme un marbre, et vierge comme un glaive
Qui dort dans du velours, sous la splendeur des ors.

Ta robe se modèle aux contours de ton corps,
Comme un noble poème aux contours d'un beau rêve.
Et, tel le flot qui meurt en chantant sur la grève,
Tes gestes, dans mon âme, expirent en accords.

L'immensité splendide à ta grâce se mêle :
À travers tes cheveux toute la mer ruisselle ;
La courbe de tes seins renferme l'infini.

Et le mystère enclos dans tes formes insignes
Impose aux sens de l'homme un silence béni :
Tu manifestes Dieu par la gloire des lignes.

La découverte du lointain Tonkin apporta à sa poésie, toujours exprimée dans les formes très classiques prisées des Parnassiens, un nouvel élan : « Sa vie errante le conduit, cette fois, en Extrême-Orient : c'est au Tonkin, en Annam, au Cambodge, qu'il va nous conduire et qu'il nous dira ses nostalgies d'exilé, ses mélancolies de solitaire, le besoin d'action qui le ronge sous un ciel accablant où la volonté s'énerve, le rêve de tendresse dont il souffre après les courtes voluptés où le cœur n'a point eu de part. Parfois, pourtant, il a joui, en artiste, de la beauté des êtres et de la splendeur des paysages ; et le poète intime, devenu un coloriste ardent, a fait passer sous nos yeux des images de pagodes et de palais, de courtisanes et de bonzes, de cérémonies et de supplices. Ou, encore, il nous a conté, en alexandrins somptueux, de tragiques histoires d'amour et de mort. Mais, bientôt, le philosophe qui est en lui a reparu...¹⁰ »

Rimes tonkinoises¹¹

SOIRS D'ÉTÉ

La route mandarine a des rougeurs de brique.
Le ciel, couleur de cendre, est tout crevassé d'or.

¹⁰ *Les Annales politiques et littéraires*, 24^e année, n° 1218, 28 octobre 1906, « Revue des livres », page 278, colonne 3, article d'Auguste Dorchain.

¹¹ *La Revue*, 16^e année, n° 22, 15 novembre 1905, pages 238-240.

Au bas de l'horizon, le soleil brûle encor,
Et le Song-Coï se teint d'une pourpre héroïque.

Chaque nuage évoque un monstre allégorique...
Faste massif... Silence étrange... Ce décor
Suspend sa pesanteur sur l'âme sans essor.
Défaillance des nerfs... Atmosphère électrique...

C'est l'heure où, le chignon déroulé sur le dos,
Les indigènes nus descendent dans le Fleuve :
Mais leur fièvre s'irrite en la tiédeur des flots !

C'est un soir accablant comme une lourde épreuve.
Sous l'air épais on voit les palmes se courber :
La Vie est comme un fruit trop mûr qui va tomber.

LA PAGODE

Sous les banians, loin du soleil odieux,
La pagode nous montre, à l'abri d'un portail,
Emphatiquement beaux de couleur et d'émail,
Des éléphants sculptés sur la porte des dieux.

Symboliques décors, des dragons furieux,
Au long des murs qu'ajoute un somptueux travail,
Déroulent leurs anneaux ou cambrent leur poitrail,
Et dardent méchamment les éclairs de leurs yeux.

Des caractères d'or aux jambages énormes
Érigent l'édifice imposant de leurs formes,
Sur des panneaux massifs, taillés dans le bois dur ;

Tandis que sur l'autel surmonté d'un nuage
L'encens qui se dilate en spirales d'azur
Autour des dieux laqués enroule son hommage.

COURTISANES JAPONAISES

Une nuit énervante où l'Européen sent
Le besoin d'enfourer dans des cheveux de femme
Sa face où le désir monte comme une flamme...
Nuit d'Asie où la chair est comme un joug pesant.

Luxure... Nuit ardente où l'homme, frémissant
De la nuque aux talons, ferme l'oreille au blâme
Que l'esprit en révolte inflige au corps infâme,
Et se rue au plaisir vertigineux du sang.

Dans la rue indigène où grincent des musiques,
Les mousmés, sous le poids de leurs cheveux royaux,
Se drapent dans les plis des amples kimonos :

Gestes rares, pieds fins, regards énigmatiques,
Elles trônent au seuil des extases physiques,
Presque chastes, avec des airs sacerdotaux.

COURTISANES ANNAMITES

Vers le sol surchauffé l'herbe s'est inclinée.
Le ciel bas est parfois traversé d'un éclair.
Rigide, le feuillage est comme mort, dans l'air,
Et la nuit est plus lourde encor que la journée.

Délire sensuel... De sa voix forcenée
L'instinct qui fait ployer le vouloir du plus fier,

Le vieil instinct d'aimer crie au fond de la chair.
Minuit ! Les sens sont rois ! Et l'âme est détrônée !

Or, cheveux parfumés à l'huile de coco,
En soutanelle puce et le bétel aux lèvres,
Attendent les con-gaï, près de la « pipe à eau » :

Ici, l'amour est prompt ! Pas de préludes mièvres !
Et voici que, flexible ainsi que les bambous,
S'enlace au vôtre un corps autoritaire et doux.

LA NUIT D'ÉTÉ, APRÈS L'AVERSE

La nuit, sournoisement, glisse sous les bambous :
La voix du crapaud-buffle et le chant du jecko,
À coups multipliés martèlent le cerveau,
Et l'on entend grincer les criquets dans leurs trous.

Ainsi qu'un gong, la plaine est résonnante, et tous
Ces cris, cruellement répétés par l'écho,
Poursuivent la pensée inquiète, jusqu'au
Fond d'un sommeil étrange empli de rêves fous !

Oh ! cris aigus, pareils à des clous dans la chair !
Tous les démons d'Annam semblent hurler dans l'air !
Et voici qu'apparaît, — reptile de l'enfer, —

Multiforme, le corps annelé de vertèbres,
Tout gonflé de colère et de clameurs funèbres,
Un dragon colossal, sur le mur des ténèbres.

SAGESSE

Joyeux, je suis allé par les chemins du monde,
Rêvant de conquérir, comme un autre Jason,
Une gloire opulente ainsi que la Toison,
Sur le rivage heureux où toucherait ma sonde.

J'amusai ma pensée aux traîtrises de l'onde ;
Et lorsque mon vaisseau défiait l'horizon,
Je me diviniais d'un surhumain frisson.
Mon orgueil a chanté sur la lame profonde.

Mais si j'avais trouvé par mon chemin désert,
La fiancée à qui mon cœur se fût offert,
J'eusse borné soudain ma vagabonde envie :

Car, fixant mon destin à l'ombre de son toit,
J'eusse aimé mieux, devant un horizon étroit,
Au cercle de ses bras emprisonner ma vie.

Les impressions rapportées de ce séjour de deux années (octobre 1903 à décembre 1905) donnèrent la matière d'un second recueil, *La Jonque victorieuse*, mise en librairie à la fin du mois de juin 1906 et distinguée du prix François Coppée 1907 de l'Académie française¹² ; puis d'un troisième, *Le Collier d'émeraude*, paru en octobre 1908.

¹² « Il y a deux notes, très distinctes, dans son volume : l'une, descriptive et imagée, à la manière de J.-M. de Heredia, l'auteur des *Trophées* ; l'autre, intime, rêveuse et souvent mélancolique, à la manière d'un autre maître justement cher au lieutenant Droin, M. Sully Prudhomme. » (*Journal des débats politiques et littéraires*, 119^e année, n° 20, lundi 21 janvier 1907, « Au jour le jour », page 1, colonne 4, article signé « S. »).

Envoyé au Maroc pour deux années (mai 1912 à juin 1914), il en rapporta un nouveau recueil, *Du sang sur la mosquée*, publié en janvier 1917 et honoré du prix Jules Davaine 1917 de l'Académie française :

Le canon tonne au loin. El Hadjami s'enfuit.
La dernière harka, que la crainte accompagne,
Tourbillonnante, vient de gravir la montagne,
Puis la poudre se tait. Miracle ! Plus un bruit !

Or maintenant, sur Fez, voici tomber la nuit.
Lentement, à travers la sournoise campagne,
Un convoi, mi-noyé par l'ombre qui le gagne,
Marche vers Bab-Guissa. La porte s'ouvre à lui.

Mulets après mulets, dans la rue incertaine,
Heurtant leur front au mur, butant à chaque pas,
Portent de longs fardeaux dont la forme est humaine.

Et l'on voit défiler, deux à deux, sur les bâts,
Chair morte, front glacé, la lèvre déjà noire,
Des Français, des héros, rançon de la victoire¹³ !

FEZ¹⁴

Un palmier se dessine au loin, parmi la brume ;
La ville dort ; le jour hésite dans le ciel ;

¹³ Sonnet cité dans *Le Temps*, 52^e année, n° 18786, lundi 9 décembre 1912, « Revue des revues », page 5, colonne 1.

¹⁴ Poème cité dans *Le Temps*, 54^e année, n° 19232, lundi 2 mars 1914, « Gens et choses de lettres », page 3, colonne 5.

Les citronniers fleuris évaporent leur miel ;
Le vent léger agite un éventail de plume.

Musicien ailé que l'extase consume,
Dans le feuillage où passe un émoi fraternel,
Un rossignol, sans fin, sanglote son appel...
Or, voici qu'au levant une gloire s'allume.

La montagne secoue à ses pieds son sommeil :
Le haut Ank el Djemel monte vers le soleil ;
L'Océan lumineux déferle à pleines lames !

L'aurore sur tes murs, ô Fez, jette du sang,
Et l'on croit voir passer, dans l'air éblouissant,
Des archanges guerriers, sous des burnous de flammes.

30 Dans ces écrits inspirés par l'Extrême-Orient et le Maghreb, le poète développe un grand thème du romantisme : le goût du voyage. Chez lui, la recherche d'un dépaysement exotique découle d'un besoin irrépressible de fuir l'Occident, monde trop connu dans lequel l'âme est comme retenue en une prison :

Poète, affranchis-toi ! Bondis hors de tes chaînes !

Fuis les villes ! Va-t'en loin des rumeurs humaines !
Marche vers la splendeur mouvante de la Mer !
Alors embarque-toi pour les confins du monde !

Et, dans ta solitude orgueilleuse et féconde,
Entends chanter les Dieux qui dormaient dans ta chair ¹⁵.

¹⁵ *La Jonque victorieuse.*

Et, s'il perpétue encore des formes déjà périmées en France, il tente de faire partager à ses lecteurs sa découverte de la spiritualité des pays dans lesquels il a vécu.

Cette production « coloniale » a été bien analysée par l'auteur et critique dramatique René Wisner (1872-1970) :

Le Capitaine Alfred Droin ¹⁶

Un poète commence toujours par aimer l'amour, c'est lui qui en fait un poète ; puis, quand il a eu célébré la beauté du corps de la femme, son sortilège toujours renouvelé, il rêve de gloire ; après avoir adoré Musset et Baudelaire, il apprend par cœur Shakespeare et Corneille, ce qui revient à dire que, du rêve il passe à l'action. C'est là, je crois, ce qui est arrivé au capitaine Alfred Droin, dont la Comédie-Française représentait, la semaine dernière : *Pour la Victoire*.

31 Le général Lyautey, en quelques pages simples et émouvantes, a montré le capitaine Droin lisant ses poèmes à ses amis, alors que Fez était tout près d'être investi, que les balles y faisaient risette, et que le canon secouait, de sa grosse voix, la torpeur orientale. Et M. Droin s'est défini ainsi, et ce, fort justement,

Soldat-poète épris de songes magnanimes.

Un officier de l'armée coloniale, comme M. Droin, possède le goût des voyages, le désir de connaître les pays lointains, d'explorer les Kasbas et les pagodes, de parcourir le bled et de naviguer sur les fleuves exotiques ; aussi chante-t-il la joie des départs, l'azur de la Méditerranée, le flamboiement de la mer

¹⁶ *La Rampe, revue hebdomadaire des spectacles*, 3^e année, n^o 54, 25 janvier 1917, page 9.

Rouge et le charme de l'Océan Indien.

Il séjourne à Ceylan et à Hanoï, à Saïgon et à Rabat, il se promène parmi les cimetières musulmans et visite les antiques mosquées. Non seulement la beauté de l'Asie et de l'Afrique lui plaît,

Chella, ton minaret obsède mon cerveau

s'écrie-t-il, mais même il ne cache point sa sympathie envers l'Islamisme :

Le vieil Islam crédule enchante mes pensées

avoue-t-il. Les enfants de ces pays où il vient en conquérant, ces enfants aux longs yeux, d'une intelligence si vive, si précoce, il les aime d'un amour presque paternel. Ah ! comme il regrette que les Arabes, ces nobles fils du rêve et du soleil, ces empereurs du farniente, ces rois du désert, soient remplacés par des marchands et des banquiers ! Lui qui fut un héros, il est plus poète encore que soldat : lorsque les feuilles des palmiers et les branches des cyprès sont blessées par les balles, ou que, sous le poids des boulets, les murailles blanches, fleuries d'arabesques, s'effondrent, il ne peut s'empêcher de retenir un mot de désespoir. Mais voici que les Berbères s'enfuient, et il constate avec joie, car il a une âme d'officier,

On vit, aux fils d'Allah, des pieds de lévriers.

Le capitaine A. Droin est le poète de la volupté orientale, de l'enchantement des crépuscules marocains, des fêtes africaines données au son des tam-tam et des tambourins, des songes que les Européens font, parmi la lourde chaleur coloniale, étendus sur un lit de santal ou sur un tapis de Rabat, en regardant, du haut d'une terrasse ou sous une véranda, le défilé des nuages semblables aux longs burnous des spahis. Peut être celui qui a écrit :

Ah ! pour jamais le sol étranger nous est cher
Et l'on rêve en secret d'y fixer sa demeure

ne serait-il jamais revenu de ces pays merveilleux, si un jour, au mois d'août 1914, on n'avait vu se poser, en France, sur tous les murs, des papillons blancs et noirs, ornés de petits drapeaux tricolores...

Quel est donc ce charme si aigu, si brûlant, si excessif, des colonies qui séduit et retient ceux qui aiment mieux la mère-patrie ?

C'est que ces lumières plus crues, ces décors, qui d'abord vous étonnent, tout ce lointain, cet inaccessible, cet impénétrable, s'imaginait-on, lorsqu'on était en Europe, se trouvent tout d'un coup rapprochés et devinés ; c'est que cet été perpétuel, cet engourdissement de la chaleur, ce soleil de feu, ces oiseaux qui tracent de longues raies noires sur un ciel de satin, enfin tout ce qui paraissait délicieusement mensonger, est devenu la réalité et une réalité grisante. Comme l'on est bien dans ce jardin embaumé où les arbres sont chamarrés de fleurs, et que la ville, si proche cependant, apparaît éloignée ! Ah ! que tout y est donc clair, joli, bienfaisant et céleste !

Et alors le capitaine Alfred Droin remercie Allah, lui dédie ses vers comme il les dédierait aux étoiles ou à la lune, parce que l'eau de son pays est un breuvage des dieux, et que parmi la nuit, tandis que du haut des minarets pleure la voix des muezzins, on y respire des parfums aussi doux, aussi subtils, aussi pénétrants que ceux de l'encens. Et parfois aussi, au milieu de cet engourdissement et de cette pâmoison, de ces senteurs de fruits et de ces bruits légers de rhaïta, sous l'ombre d'un palmier et la caresse de la brise, il rêve :

Ah ! que vienne vers moi mon amante irréelle,
La Sultane-Indolence aux gestes de velours,

Pour que je dorme enfin, jusqu'à l'aube nouvelle,
Sous ses regards tristes et lourds.

RENÉ WISNER

L'inspiration patriotique

Revenu en France, aussitôt engagé dans la Grande Guerre, grièvement blessé le 21 août 1914 et devenu inapte au combat, Droin mit sa poésie — toujours d'une forme très académique — au service du drapeau :

Le Jardin des Blessés¹⁷

... C'est sur ce beau rivage et sous ce ciel heureux
Où le laurier se mêle à la palme africaine,
Que j'ai vu nos soldats marocains, l'œil fiévreux,
Savourer le repos dans leurs burnous de laine.

C'est là, devant ces flots célébrés par Mistral,
Qu'après d'ardents combats, la chair encore meurtrie,
Je les ai vus sourire à l'azur provençal,
Et respirer chez nous l'air bleu de leur patrie.

La béquille auprès d'eux ou le rugueux bâton,
Tandis que le thé fume et que la menthe embaume,
C'est là que, sans bouger, sur des peaux de mouton,
Ils éclairent leur âme à quelque doux fantôme...

¹⁷ *Le crêpe étoilé*. Cité d'après *France-Maroc, revue mensuelle*, Paris, librairie Plon-Nourrit, 2^e année, n° 6, 15 juin 1918, page 175.

Si parfois un nuage, ornement du matin,
De son duvet neigeux vient animer l'espace,
Ils pensent, suspendus à son essor lointain,
Que c'est l'oiseau d'Allah, la cigogne, qui passe...

Et lorsqu'une *rhaita*, la flûte du désert,
Sous des doigts inspirés s'éveille au crépuscule,
Évoqué par le son qui défaille, se perd,
Un troupeau de chameaux à l'horizon ondule ;

Une ville irréaliste, aux terrasses de chaux,
Dessine peu à peu sa forme diaphane,
Tandis que, caressée aux vents câlins et chauds,
Paraît mystiquement la lune musulmane.

Mais parfois, fatigués de rêve et de langueur,
Le rire sur la lèvre, abondants en paroles,
Pour mieux tromper le temps et charmer sa lenteur,
Leur main bat et rebat les cartes espagnoles.

Et, le jeu terminé, le plus grave d'entre eux,
Qui cache deux moignons parmi sa houppe, l'andane,
Un rude capuchon surplombant ses yeux creux,
Déroule, satin d'or, quelque antique légende...

Il publia ainsi en 1917 *Pour la victoire* pièce en un acte en vers, et *Le Crêpe étoilé 1914-1917* :

Le Poète et la Guerre

PAR M. ALBERT-ÉMILE SOREL

Il y a une vingtaine d'années, on rencontrait, chez François Coppée, qui savait l'art d'accueillir avec simplicité et d'encou-

rager avec bienveillance les talents sincères, un jeune homme, doué d'une rare et fière sensibilité, poète de naissance et soldat par vocation. Il portait l'uniforme de l'infanterie de marine. Ses yeux étaient clairs. Son geste était décidé. Il écrivait des vers rythmés par son cœur. Pendant de longs mois il disparut et nous manqua. C'est qu'il avait le culte de son métier, et, militaire pour se battre et non pour traîner de caserne en caserne, il recherchait l'occasion d'exercer sa valeur. Il avait conçu le projet audacieux de vivre, avant de le rêver, le plus noble poème qu'il pût concevoir et il allait en conquérir l'inspiration sur la lumière des ciels d'Extrême-Orient ou sur la terre d'Afrique, aride avec ses mirages. Sans ambition mesquine, porté par son idéal d'énergie et d'amour français, soldat et rien que soldat, il se distinguait par sa mâle douceur, par sa franchise grave et par la loyale abnégation de sa vaillance. Il ne sollicita jamais d'autre faveur que celle de prendre place au danger et la dernière qu'il obtint fut pour être l'exemple édifiant de l'endurance, jusqu'à ce qu'une blessure impitoyable, qui anoblit encore son âme, eût condamné ce héros au bonheur que l'artiste s'efforce trop souvent en vain de disputer aux intrigues du monde et aux tracasseries de sa destinée, contemplative par amertume ou par inaction.

Ainsi, le capitaine Alfred Droin a réalisé cette belle harmonie entre son existence épique et son inspiration intime, qui est fervente et délicate. *Le Crêpe étoilé*, qui vient de paraître, est la dernière partie d'un hymne qu'il a composé par les nuits constellées d'Extrême-Orient, et en foulant les sables africains, que le vent soulève, comme un voile argenté. Il est le dénouement de *La Jonque Victorieuse* et *Du Sang sur la Mosquée*, qu'il avait deux fois qualifié pour nommer : « Le Poème de la plus grande France. » Ce livre achève son action. Élégiacque puissant, dont l'originalité l'isole parmi ses contemporains, et, par

quelques traits, le rapproche de Shelley, il n'a jamais exalté, en les déformant par un récit, les hauts faits de sa carrière. Il a souffert avec une sollicitude filiale pour sa patrie et son soupir n'est qu'un cri de triomphe étouffé par une pieuse émotion. Son intelligence de soldat a dégagé de la guerre la leçon de vie et sa sensibilité de poète l'a reçue avec une secrète angoisse, dominée par l'allégresse de sa foi. Cette unité n'est pas le fait du hasard. Un caractère aussi robuste et sain, aussi accessible à la douleur d'autrui que l'est celui d'Alfred Droin, se laisse forger par l'existence et ciseler par l'épreuve. L'officier a sa méthode, comme le poète a sa prosodie : l'œuvre naît de cette collaboration¹⁸.

Et il couronna son œuvre de guerre en 1922 par le grand poème *À l'ombre de Sainte-Odile* célébrant la vieille Alsace rajeunie par la victoire.

Ultimes poésies

Les DOUZE poèmes – hommage exceptionnel ! – publiés par la *Revue des Deux Mondes* en 1923, soulignent bien la place prise par Droin dans les lettres françaises. Glanés dans différents recueils publiés à différents moments de la carrière du poète, ils offrent un échantillon révélateur de son intéressante production. Outre le sonnet en alexandrins – qui obtient sa préférence – l'auteur s'exprime au travers de diverses formes poétiques, aux rythmiques variées, dans une langue d'une grande pureté dont les références sont principalement puisées dans l'antiquité grecque :

¹⁸ *Le Gaulois*, 53^e année, 3^e série, n° 14693, samedi 5 janvier 1918, page 1, colonne 6 et page 2 colonne 1.

LA GUIRLANDE MARINE¹⁹

HOMO DUPLEX

I

Je gagne vers midi le haut du promontoire
Où, caché par les pins, verdoyante prison,
Comme un faune rieur que grise la saison,
J'écrase entre mes dents la figue obèse et noire.

Puis je regarde au loin, plissant sa souple moire,
La rondeur de la mer emplir tout l'horizon,
Et dans mes sens, repris par l'antique frisson,
L'urne d'or du soleil verse sa chaude gloire.

Je suis aux premiers jours de la terre : j'entends
La danse des sylvains, sous les myrtes flottants ;
La volupté gémit, une flûte se pâme :

Puis des sistres aigus font résonner les bois,
Aphrodite surgit de l'écume, et je vois
Sa chair, rosier de feu, qui fait flamber mon âme.

II

Mais lorsque le croissant se courbe dans le ciel,
Lorsque l'Angélus tinte, et meurt et se prolonge,

Cette fête insolente obscurcit son mensonge :
Lentement la syrinx assourdit son appel.

Une grave douceur baigne mon cœur charnel,
Le suave fantôme au fond des eaux se plonge ;
L'étoile de Marie, en un halo de songe,
Attire ma raison vers le surnaturel.

J'entends distinctement l'appel de l'Invisible !
Je vois s'évanouir, aussi prompt qu'un éclair,
Le tumulte pompeux de l'univers sensible.

Et le myrte païen, chargé de fruits, l'hiver,
Offre mystiquement à ma ferveur ravie
Le symbole chrétien de l'éternelle vie.

L'ÉNIGME

Une aile sur la mer, une aile solitaire,
Palpitante, au milieu d'une étrange torpeur...
Les choses ont perdu leur robe de vapeur,
Mais le soleil ne fait qu'augmenter leur mystère.

Le sommeil chatoyant des eaux et de la terre,
Tant d'immobilité, tant d'ors et tant d'ardeur,
Inexplicablement inquiètent mon cœur,
Et j'aspire à la nuit dont l'ombre désaltère.

Mais à quoi bon rêver à ses baumes épars ?
La plage resplendit de multiples regards,
Dans chaque grain de sable un prodige étincelle.

¹⁹ *Revue des Deux Mondes*, septième période, XCIII^e année, tome quar-
torzième, livraison du 1^{er} avril 1923, « Poésies », pages 658-665.

Et là-bas, ce rocher au robuste contour,
Comme un sphinx de granit, couronné par le jour,
Propose à ma pensée une énigme éternelle.

RONDEL

La trace de ton pied, sur le sable des plages,
S'efface au vent léger qui la touche de l'aile :
Chaque seconde rend l'empreinte moins fidèle,
Et la vague bientôt la recouvre d'herbages.

Les chevaux de la mer aux crinières sauvages
Apaisent devant toi leur fougueuse querelle :
La trace de ton pied, sur le sable des plages,
S'efface au vent léger qui la touche de l'aile.

Par l'espace attiédi, la neige des nuages
Fait fondre sa candeur presque immatérielle,
Et l'azur transparent ne conserve rien d'elle ;
Mais moi, je vois toujours, charme de ces rivages
La trace de ton pied, sur le sable des plages.

MARSYAS

Lassé de contempler les stériles prairies
Que déroule la mer,
J'ai gagné les vallons dont les herbes fleuries
Aromatisent l'air.

Là, j'ai baigné mon cœur en de vertes féeries,
Loin du rauque concert
Qui, tout à l'heure encor, froissait mes rêveries
De son archet de fer.

Mais lorsque vint le soir illuminer les cimes,
Et noircir les ravins,
Le front pacifié par les rayons ultimes,

J'ai cru voir, suspendue au plus rouge des pins,
La peau de Marsyas, dans l'or crépusculaire,
Éterniser l'horreur d'une antique colère.

LE VOYAGE

Je ne vois plus les fleurs dont je sens encor l'âme,
Ni les rameaux tressant autour de moi leur dôme.
Par les sentiers obscurs erre, léger fantôme,
Le souvenir du Jour dont je garde la flamme.

Prestigieuse, avec une haleine de femme,
La nuit fait des jardins son humide royaume,
Et tandis que la mer solennise son psaume,
L'ardeur des *daturas* charnellement se pâme.

Mais le ciel resplendit, plein d'astres, et je songe,
Qu'elle rayonne aussi dans l'infini, la Terre,
Qu'en sereines clartés, son éclat s'y prolonge :

Et, le front rafraîchi par ses nocturnes voiles,
Je me sens, à travers l'éblouissant mystère,
Porté, par une étoile, au milieu des étoiles.

LE RETOUR AU CRÉPUSCULE

Vous ne m'en voulez pas si mon âme parfois
Dans l'ombre se retire,

Et si même la fleur qui sourit à vos doigts
Ne me fait plus sourire.

Il est de certains jours où le seul bruit des mots
M'offense et me chagrine ;
Où la musique même, aux suaves sanglots,
N'est plus ma sœur divine.

Vous ne m'en voulez pas si la douce amitié,
Comme un ange visible,
Ne défait pas le nœud dont apparaît lié
Mon cœur trop insensible.

Vous laissez mon esprit, dans un secret exil,
S'enivrer de lui-même,
Oublieux du plaisir, au sceptre puéril,
Au pâle diadème.

Vous ne m'en voulez pas de contempler la mer,
Calme ou bouleversée,
L'être tout frémissant au sublime concert
De ma propre pensée.

Vous ne m'en voulez pas, seul, parmi les rochers
Que le flot âpre entame,
De chercher les bijoux que les dieux ont cachés
Dans le fond de mon âme.

Vous ne m'en voulez pas de rester loin de vous,
Penché sur le mystère,
Pareil à ces pêcheurs dont les engins jaloux
Fouillent la vague amère,

Car vous savez qu'à l'heure où s'étoilent les cieux,
Fatigué des abîmes,
Je vous rapporterai des trésors merveilleux
Au filet de mes rimes.

LES BAMBOUS

Ô graciles bambous, époux de la lumière,
Qui livrez au zéphir vos cheveux délicats,
Cependant que la mer se plaint au loin, tout bas,
Et parfume d'embruns la brise printanière :

Sage selon le ciel, et fou selon la terre,
Laissez-moi prendre part à vos jeunes ébats,
Ô graciles bambous, époux de la lumière,
Qui livrez au zéphir vos cheveux délicats.

Vous frémissez encor de l'averse dernière
Qui vous pare un instant de mobiles éclats,
Et les futurs hivers ne vous flétriront pas,
Végétaux délivrés du poids de la matière,
Ô graciles bambous, époux de la lumière.

L'AUTEL

Ô vous, dont tous les pas sont enlacés aux miens,
Et dont les doigts sont prompts à tresser des guirlandes,
Récoltez avec moi ces thym et ces lavandes,
Et mêlez-y l'ardeur des feuillages païens.

Amoncelez pour moi, sur cette haute pierre,
La vigne dont l'automne orne les bras nerveux,

Le pin, dont chaque écaille est comme une paupière,
Et le genévrier aux hirsutes cheveux.

N'oubliez pas surtout d'ajouter à leur gloire
Le coquillage où chante une peine illusoire,
Et des fucus encor tout alourdis de sel,

Car il me faut, pieux, dans l'ombre qui s'allonge,
Fidèle à la clarté d'un suave mensonge,
Aux nymphes de la mer élever un autel.

LE LINCEUL

Toute blanche, pareille à l'esprit délivré
De sa gangue charnelle,
Cette mouette errant dans le matin nacré
A caressé les flots des candeurs de son aile.

Mon âme bien longtemps séduite par ses jeux
A suivi ses caprices,
De la plage sonore où, près des chardons bleus,
Des ondes de velours mouraient avec délices.

Mais brusquement l'oiseau, sous le plomb d'un chasseur,
Tomba, parmi les vagues,
Et tout le jour je vis son cadavre obsesseur
Éclairer les sillons marins de pâleurs vagues.

Elle m'assombrissait le faste universel,
Quoique aperçue à peine,
Cette tache ténue à l'aspect irréel,
Que faisait osciller une houle incertaine.

Les beaux rythmes heureux ne chantaient plus en moi,
Et mes strophes blessées
D'une inerte douleur augmentaient mon émoi :
Quelques gouttes de sang écrasaient mes pensées.

Mais le déclin du jour versa sur mon chagrin
Sa mystique influence :
Le calme vespéral rendit mon cœur serein,
Par sa sombre magie et sa magnificence.

Et je sentis des pleurs monter jusqu'à mes yeux,
Ô voluptés secrètes,
Quand la mer ne fut plus, sous la pitié des cieus,
Qu'un fluide linceul tissé de violettes.

LE NAUFRAGE

La science et l'amour se partagent mon cœur :
Aux murailles des cieus, je lis partout des signes ;
Par delà les couleurs et par delà les lignes,
D'un visage divin j'entrevois la lueur.

L'Éden veloute encor le doux fruit que je mange :
La nouveauté du monde éblouit mon esprit,
Tout s'anime à mes yeux, la pierre me sourit,
Le silence me frôle avec des ailes d'ange.

Le rêve et la raison se fiancent en moi :
Je sais que la matière est la sœur de mon âme,
Et que dans l'invisible est sa suprême loi.

Aussi je vais sans crainte, en chantant, sur la lame
Et je songe, devant l'horizon, noir ou bleu :
« Je ne puis naufrager que dans le sein de Dieu. »

L'INACCESSIBLE

Aujourd'hui, c'est en vain que sourit le gazon,
Comme un tapis fleuri pour la danse des Heures ;
En vain que le troène, orgueil de la saison,
Attire mon espoir vers le plus doux des leurres.

C'est en vain que le cyste éclaire les sous-bois,
Et que les lys, nimbés d'une pâle lumière,
Prolongent leur extase et s'inclinent parfois,
Pareils à des esprits immortels en prière.

Mon cœur est insensible au charme des pêcheurs
Qu'entoure le labeur musical des abeilles ;
Que me font ces rameaux où des nids sont cachés ?
Tant de parfums et tant de fragiles merveilles ?

Car je suis, malgré moi, l'amant de l'infini :
Le bonheur s'évapore au feu de mon haleine,
La grâce des jasmins, sous mon doigt, se ternit,
Je préfère toujours la fleur la plus lointaine.

Et ce matin, devant ces vergers et la mer,
Je songe aux plis secrets de l'Alpe verte et rude,
Où le rhododendron, rajeuni par l'hiver,
Remplit de sa ferveur la haute solitude.

CLAIR DE LUNE

Par l'espace tranquille expire en faible plainte
Le chant du jour qui meurt :
La terre vaporeuse et le soir d'hyacinthe
Unissent leur langueur.

Ils sèchent sur l'arène,
Les filets fatigués de labourer la mer,
Et l'heure élyséenne
Enlève au vent marin tout ce qu'il a d'amer.

On dirait que s'éveille
Une douceur vivante aux profondeurs du ciel,
Et l'âme s'émerveille
À voir naître dans l'ombre un jour surnaturel.

Des anges ou des muses
Éclairent par instants les grands sapins obscurs,
Et sur les rochers durs,
Des pieds blancs font briller des lumières confuses.

Mais l'onde qui s'émeut
Magiquement allume un lumineux sillage,
Car, là-bas, peu à peu,
Séléné pâle y met son incertaine image :

Le zéphire s'endort,
Et tandis que s'éveille une lyre étouffée,
La lune aux cheveux d'or
Oscille sur les flots comme le chef d'Orphée.

À l'occasion de la parution, en 1929, de son recueil de vers

intitulé *La Triple Symphonie*, Alfred Droin eut les honneurs du *Larousse mensuel* qui lui consacra un bel article :

Triple symphonie (LA) par Alfred Droin. — *La Triple symphonie* réunit les pièces inspirées dans la cité, sous les ormeaux, devant la mer, par le spectacle de la vie contemporaine, à un poète dont les sentiments, en évolution depuis le spiritualisme hésitant des *Amours divines et terrestres*, par le bouddhisme de *la Jonque victorieuse*, l'islamisme du *Sang sur la mosquée*, le patriotisme du *Crêpe étoilé*, et le christianisme de *À l'ombre de Sainte-Odile*, se sont fixés dans la foi catholique et monarchique. Il a beau dire, dans sa *Confession* :

J'habite un cloître : c'est mon âme,

le cloître a de nombreuses fenêtres par lesquelles il regarde le monde extérieur. Ce qu'il voit dans la cité lui rend plus sensibles les joies de la paix intérieure péniblement conquise et conservée désormais malgré toutes les tempêtes. Il nous dit pourquoi, sans détours, dans *le Naufrage*, un de ses plus beaux sonnets :

Ma raison tient debout le flambeau de ma foi.
Ce que je sais jamais ne fait la nuit en moi ;
La fierté de penser ne me rend point rebelle.

Aussi, que l'horizon soit noir ou qu'il soit bleu,
Je vogue sans souci sur la mer éternelle :
Qu'importe le naufrage à qui retourne à Dieu !

Le Miroir, les *Nelumbos* et *Asphodèles* peuvent multiplier leurs évocations ; rien ne subsiste plus des âpres souvenirs, des tentations folles d'autrefois. Mais cette sérénité ne se disperse pas en indulgences complaisantes quand Droin juge et condamne

les paradoxes et les fantaisies de ses contemporains. La vogue posthume d'un Rimbaud l'indigne, et celle d'un Mallarmé l'émeut. Il lance des traits acérés *Au poète du jour* ; pour oublier les méfaits du démagogue, il lui faut se réfugier dans les églises où

L'éternité bleuit dans la rosace en feu
Et j'entends Bossuet tonner, orgue sublime
Où s'engouffre l'haleine éternelle de Dieu.

Sous les ormeaux de la campagne, il espère échapper à l'obsession de la cité. L'apaisement vient, à contempler *le Bord de l'eau*, *le Cirrus* flottant autour de la lune, à écouter *la Cloche morte*, et *l'Alouette*, à rêver aux *Soirs* pleins d'encens. Il y a, dans cette deuxième partie du recueil, une mélancolie douce, des grâces pimpantes, comme dans *le Réveil*, une fraîcheur de sentiments, une sûreté d'observation qui révèlent un amour sincère de la nature. L'oiseau, la fleur, l'insecte, le laboureur, la lumière qui s'estompe ou revient, la fumée qui s'élève des maisons, donnent au poète des motifs d'inspiration plus délectables que la vie fiévreuse d'où il s'évade chaque année pendant quelques mois. Alors il voudrait

Miracle lumineux d'une chaude soirée,
S'élever comme un chant,
N'être plus que l'essor d'une âme délivrée
Dans la corolle immense et pourpre du couchant.

Devant *la Mer*, il est sous l'influence plus apaisante encore de l'infini. Si d'abord il redoute de retomber sous les enchantements de *Circé*, il se ressaisit, et rondels, villanelles, stances, sonnets se succèdent pour chanter, selon ses états d'âme, les joies de la grève, du ciel et des flots. C'est en vain que les souvenirs de l'époque orageuse multiplient leurs appels à *l'Homo duplex* :

Enfin, libre du mal que je hais et que j'aime,
Je sens renaître en moi les ferveurs du baptême,
Et Dieu m'étreint malgré l'obstacle de mon corps.

Et pourtant, quand il dresse *l'Autel* des nymphes de la mer, ou quand il regarde s'effacer *le Matin fané*, un regret du passé l'effleure, regret venu de loin, du temps où il se cherchait sans se connaître. Alors, il écoute le concert du *Soir qui tombe*, et les fantômes s'envolent au souffle de l'Océan. Dans une ode à Maurras, à cette vertu purificatrice et lénitive de la mer il trouve tant de puissance, qu'il invite le théoricien de la monarchie et du nationalisme intégraux à venir oublier, sous les myrtes en fleurs, le tumulte des polémiques et le grondement des Germains en marche. Le recueil se termine par une *Ode au duc d'Orléans*, où Droin paraphrase avec éloquence l'ancienne maxime politique « le roi est mort, vive le roi ».

Ainsi, dans les régions élevées de la poésie spiritualiste où il a rejoint Le Cardonnel qu'il admire, il fait figure d'un converti à la Huysmans. De Huysmans il a l'indépendance frondeuse, le vocabulaire émaillé de termes rares et d'adjectifs somptueux, l'originalité des jugements ; mais il sait mieux comprendre et décrire le monde matériel et faire correspondre les paysages à ses états d'âme. S'il compose plus volontiers des pièces brèves que des morceaux de longue haleine, il en tire des effets puissants avec une recherche dans la forme et le style qui le rattache aux classiques de la grande tradition française. — Pierre IBOS²⁰.

²⁰ *Larousse mensuel illustré, revue encyclopédique universelle*, Paris, librairie Larousse, tome huitième (1929 à 1931), n° 274, décembre 1929, page 292, colonnes 1-2.

En 1936, alors que de noirs nuages commençaient à s'amonceler dans le ciel européen, Alfred Droin appela ses concitoyens à un sursaut salutaire :

*La reine d'Occident*²¹

Tous les flambeaux éteints, nous les rallumerons !
Nous ne sommes point faits pour la nuit éternelle,
Ni pour vivre, mordus par le fouet des affronts.

L'antique foi qui nous emporta sur son aile
N'est point ensevelie en un obscur tombeau
Que le silence garde et que la honte scelle.

Le culte de l'honneur, la passion du beau,
Aux pieds des vieux clochers reflouriront encore,
Et le doute fuira, ce sinistre corbeau !

L'éclipse est longue, mais on devine l'aurore :
Le bas du ciel déjà s'illumine de bleu,
Le vent répand dans l'air son ivresse sonore.

Ceux-là qui nous disaient abandonnés de Dieu,
Sentent un fer vengeur planer sur leur mensonge,
Et dans leur chair entrer des aiguilles de feu.

Pleins de terreur, ils voient, prêts à rompre leur longe,
Les pur-sang généreux des nouveaux chevaliers,
Et le chant des clairons comme un remords les ronge.

²¹ *La Phalange*, 9^e année, nouvelle série, 15 août au 15 septembre 1936, numéro consacré à Rome, pages 888-890.

Au poteau d'infamie, ah ! qu'ils soient tous liés,
Car ils ont cru qu'un jour pourrait mourir la France,
Comme une bête tombe au poids de ses colliers.

Maudits, trois fois maudits, pour leur lâche ignorance,
Pour l'imbécillité de leur long reniement,
Ou pour l'exemple affreux de leur indifférence.

Sous un flot passager, sous l'erreur d'un moment,
Ils n'ont pas discerné ce qui demeure stable,
Le visage réel sous le masque qui ment.

Frères des bœufs grossiers ruminant dans l'étable,
Soucieux seulement de la paille et du foin,
Ils n'ont rien désiré qu'un repos lamentable.

Ils ont trouvé changé ce qui ne change point,
Ils ont fermé les yeux aux vertus de la race,
Et l'Histoire, pour eux, ne fut qu'un faux témoin

Qui parle pour des fous, bégaie et s'embarrasse.

*

* *

Or le poète, épris du vrai,
Lance à cette troupe débile,
Bon sagittaire toujours prêt,
Sa flèche sûre autant qu'agile.

Il dit : « Dormeurs, réveillez-vous !
Tuez la hideuse chimère
Qui vous berce de ses bras mous
Et de sa parole éphémère.

Soumettez vos cœurs au réel !
Fermez votre bouche au blasphème !
Voyez le miracle éternel
D'une glèbe toujours la même.

La sève ne tarit jamais
Qui nourrit nos blés et nos roses,
Et les pins, amis des sommets
De nos montagnes grandioses :

Elle gonfle nos lourds raisins,
Promis aux hottes des vendanges ;
Elle arrondit comme des seins
La splendeur rouge des oranges.

La Providence toujours rit
Au plus beau royaume du monde,
Et verse à son sol favori
Une semence sans seconde.

Les cigognes et les ramiers
Hantent nos toits et nos bocages ;
Des chênes et des oliviers
Tissent nos suaves ombrages.

Tous les trésors du paradis,
Au long des saisons variables,
Par d'heureux souffles attiédés,
Ornent nos champs, chargent nos tables.

Nos fleuves portent aux trois mers
Des ondes en chansons prodigues

Qui mirent des nuages clairs
Et ne renversent point leurs digues.

Notre terre diligemment,
Sous des cieux orageux ou calmes,
Sans se reposer un moment,
Produit des héros et des palmes.

Jeanne d'Arc, Bayard ou Mangin,
Répondent à l'appel de l'heure :
Toujours le branle du tocsin
Suscite l'aide la meilleure.

Tout est perdu, tout est sauvé !
Le tumulte en ordre s'achève,
Et l'on chante sur le pavé !
La Croix rayonne sur le glaive !

Demain, le flambeau plus ardent
Fera bondir plus haut ses flammes,
Et la reine de l'Occident
La France, guidera les âmes.

Par elle, de nouveaux destins
Mettront un terme à nos alarmes,
Et joindront les peuples latins
Comme un faisceau de belles armes. »

Peu de temps après, dans le même périodique *La Phalange*, il publia un court article qui, sous le titre optimiste « Le Salut approche », dénonçait le « Front populaire, qui est, en France, un hideux fascisme rouge, le fascisme de Moscou » et annon-

çait : « Demain, un gouvernement vraiment national, rendra l'Espagne aux Espagnols ; demain, la fédération des républiques ibériques, dans des mains souples et fermes, faiseuses de fécondes libertés, réunira *toutes les Espagnes*²² ».

Groley a publié encore quatre sonnets inédits de Droin :

À MON AMI Paul GAUTHIER DE L'INSTITUT

Notre jeunesse a fait, je crois, le même rêve,
Et nous avons, goûtant le même amour du Beau,
Deviné, qu'au-delà des ombres du tombeau,
Une aurore idéale à tout jamais se lève.

Nous avons travaillé sur les cimes, sans trêve,
Avec le pas altier des porteurs de flambeau,
Et nos maîtres communs, loin du banal troupeau,
Hébreux, Grecs et Romains ont nourri notre sève.

Ton amitié toujours a fleuri mon chemin,
Et je sens aujourd'hui la chaleur de ta main,
Durant le dur hiver dont l'ombre m'entourne.

Qu'importe la noirceur de mon proche horizon ?
Les fruits de ton labeur parfument ma maison
Et de tes beaux lauriers, je tresse ma couronne.

²² *La Phalange*, 9^e année, nouvelle série, 15 octobre 1936, numéro consacré à l'Espagne, pages 989-990.

À Daniel ROPS

Auteur de « Jésus en son temps »

Daniel Rops, nous avons pressenti ton génie,
Dès que parut le fruit de tes premiers efforts,
Et voici qu'en ces jours de sombres désaccords
Ta gloire éclate ainsi qu'une ample symphonie.

Tu déroules pour nous, cette heure soit bénie
La pourpre de l'histoire ; et les empires morts,
Par toi ressuscités, avec tous leurs trésors,
Nous offrent les splendeurs d'une théophanie.

Ta raison, dont la foi décuple la clarté,
Illumine d'éclairs le monde racheté
Et fait fructifier l'âme la plus aride.

L'incrédule souvent, ébranlé par ta voix,
Se sent obscurément attiré par la Croix
Et souhaite, en secret, de te prendre pour guide.

À Claude FARRÈRE ACADÉMICIEN

Poète prestigieux de l'Extrême-Orient et de l'Islam.

Bon géant au cœur d'or, ton amitié, souvent,
Répand un flot de miel au plus secret de l'âme
Et l'altière beauté que ton verbe proclame
Est un flambeau rebelle à la force du vent.

Kipling français, chargé d'un message émouvant,
Les mers t'auront bercé sur leur plus haute lame,

Et tu vis s'éployer, dans leur robe de flamme,
Le vol des apsaras (*), sœur du soleil levant.

Les pagodes d'émail, rutilantes d'idoles,
T'offrirent des lotus aux immenses corolles,
Et Bouddha rafraîchit ton front de ses longs doigts.

Mais voici que ton soir t'apporte la lumière,
Et que le Christ reprend sa place la première,
Dans ton cœur enivré des roses de la Croix.

(*) Déesses inférieures de la mythologie hindoue, chargées de distraire les dieux par la grâce de leur musique et la légèreté de leurs danses.

FINALITÉ

Parmi tant de beauté, comment faire mon choix ?
Délices pour mes yeux, fêtes pour mes oreilles,
Sur terre et dans le ciel éclatent des merveilles :
Un orchestre soupire aux profondeurs des bois.

Je me sens enrichi par tout ce que je vois :
L'azur de la bourrache et le rubis des treilles,
Et la robe du monde, aux couleurs sans pareilles,
Comme une toison d'or, palpite sous mes doigts.

On dirait que l'Esprit créateur se révèle
Dans l'éblouissement d'une clarté nouvelle.
Un hosanna voilé descend de l'éther bleu.

Tandis que, pénétré d'un immense mystère,
Je contemple, un instant exilé sur la terre,
L'univers fait pour l'homme et l'homme fait pour Dieu.

« Les recueils qui paraîtront par la suite — *la Triple Symphonie, le Songe de la terre*, et, hier, *les Flambeaux sur l'autel* — diront les enchantements de la patrie délivrée, la saveur des jours qu'octroie le ciel, et, fréquemment, au détour d'un poème de couleur virgilienne, l'on verra l'homme d'action succéder au contemplatif — c'est le soldat qui reparaît, veillant au salut du sol, c'est le citoyen !²³ »



Alfred Droin demeura toute sa vie fidèle aux traditions poétiques françaises :

Dans ses pièces lyriques, l'intelligible prévaut sur le sensible — une pensée claire s'inscrit, prolongée en une traînée lumineuse. Aussi le flou extrême-oriental, où s'efface le contour des idées et des objets, n'est-il pas dans la manière du poète. Fermeté du trait, équilibre de la composition, tout ce qui caractérise le pur génie littéraire de notre race se trouve ici réuni. La plus stricte discipline s'exerce sur cette prosodie d'où le vers facile est exclu. Ce ne sera jamais au détriment de l'élan lyrique. Et la preuve a été suffisamment donnée que le vers classique demeure apte à traduire le mystère oriental.

« La poésie doit parler au cœur autant qu'à l'intelligence, suivant les termes mêmes de l'auteur des *Flambeaux sur l'Autel* — œuvre dominante de cet ensemble de recueils. Sa mission la plus haute, comme celle de la religion, est d'aider l'espérance humaine à dépasser l'horizon des choses visibles. »

Tout le poète est dans cette pensée²⁴.

²³ *Le Temps*, 77^e année, n° 27715, mardi 27 juillet 1937, page 4, colonnes 1-2, article d'Albert Maybon.

²⁴ *Le Temps*, 77^e année, n° 27715, mardi 27 juillet 1937, page 4, colonnes 1-2, article d'Albert Maybon.

L'Académie française lui décerna, en 1943, le prix Durchon-Louvet de quinze mille francs pour l'ensemble de son œuvre poétique.

EDMOND HARAUCOURT

Dominique AMANN

Edmond Haraucourt naquit le 18 octobre 1856 à Bourmont (Haute-Marne) où son père, fonctionnaire des Finances, était en poste : « Je suis né en 1856, par un pluvieux matin d'octobre sur une colline du Bassigny, non loin de Domrémy où naquit Jeanne d'Arc ; la Meuse coule au pied du coteau sur le versant duquel s'érige ma maison. ¹ »

Fonctionnaire — et notamment conservateur du musée de sculpture comparée au palais de Chaillot (1894-1903) puis du musée de Cluny (1903-1925) — Haraucourt fut également poète et romancier... mais aussi compositeur, parolier, journaliste et auteur dramatique. Il fit partie des *Hydropathes* et collabora à *La Jeune France* ; il présida la Société des gens de lettres de 1920 à 1922.

L'un de ses poèmes les plus connus est le « Rondel de l'adieu », paru en 1890 dans son roman en vers *Seul*, traduit dans toutes les langues et exploité par plus de cinquante chansonniers :

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :

¹ HARAUCOURT (Edmond), *Mémoires, des jours et des gens*, Paris, Ernest Flammarion, 1946, in-16, 221 pages ; préface d'André Foulon de Vaultx.

On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème en chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu...²

62 Ce poème exprime le désarroi du poète devant la fuite d'un amour né au printemps 1890 entre lui et une jeune Autrichienne rencontrée lors d'une cure à Contrexéville (Vosges).

Haraucourt mourut à Paris le 17 novembre 1941. Inhumé au Père Lachaise après des obsèques solennelles à Notre-Dame, il repose dans la 89^e division. Il était grand-officier de la Légion d'honneur par décret du 29 janvier 1937 rendu sur le rapport du ministre de l'Éducation nationale en qualité d'homme de lettres.

Interviewé lors d'une candidature à l'Académie française, Haraucourt confia au journaliste l'anecdote suivante :

« Je me souviens qu'en 1871, j'étais à Toulon ; aussitôt après la guerre, on organisa une fête de charité, pour les blessés ; j'étais

² HARAUCOURT (Edmond), *Seul*, Paris « Bibliothèque Charpentier », deuxième mille, 1891, page 12.

en sixième ; j'avais fait la connaissance de Jean Aicard, qui m'aimait beaucoup, parce que je lui avais montré des vers, et que le poète enfant l'amusait ; Jean Aicard fit jouer une comédie, *Pierrot et Colombine* et je fus chargé d'un rôle dans cet ouvrage ; je m'en acquittai, paraît-il, fort bien ; mais là ne se borna pas mon triomphe ; je lus des vers, des vers de moi, s'il vous plaît ; c'était la description d'une bataille ; un journal de Toulon publia ce poème... C'était la gloire...³ »

La ville de Toulon a conservé un autre souvenir d'Haraucourt : un sizain⁴ de sa composition est gravé sur le socle de *La Force brutale étouffant le génie*, marbre de Cyprian Godesbski⁵ (1888) exposé au rez-de-chaussée du musée d'art municipal :

Si l'aile de ton âme est puissante, ouvre-la :
Lance vers l'idéal l'essor de ton génie !
Monte, espère, et plus haut ! L'œuvre est-elle finie ?
Plus haut ! La brute est là qui te guette elle est là,
Celle qui ne veut pas qu'on rêve et qui t'envie,
La brute au poing de fer, au col de bœuf, la VIE !

³ *La Presse*, 70^e année, nouvelle série, n° 3984, lundi 27 avril 1903, « Visites », page 1, colonne 6. — Il doit s'agir de la soirée du 21 janvier 1871 organisée par la Commission d'initiative de l'appel au dévouement et annoncée par *Le Toulonnais*, 37^e année, 2^e série, n° 330, samedi 21 janvier 1871, « Chronique locale », page 3, colonne 2... mais l'abondance des matières n'a pas permis à ce journal d'en publier le compte-rendu.

⁴ Ce petit poème a été publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 2013, 22 janvier 1922, page 94, colonne 3. Une seule variante textuelle au dernier vers : *aux poings* ; quelques variantes orthographiques.

⁵ Cyprian Godesbski (1835-1909), sculpteur franco-polonais, fils de l'écrivain polonais Franciszek Ksawery Godebski (1801-1869) et petit-fils du poète Cyprian Godesbski (1765-1809).

Edmond Haraucourt retrouva Jean Aicard dans quelques-unes des joutes parisiennes ouvertes à chaque vacance d'un fauteuil à l'Académie française. Mais le concurrent de notre écrivain provençal était entré dans la carrière littéraire avec un recueil fort sulfureux, *La Légende des sexes, poèmes hystériques et profanes*⁶, publié en Belgique en 1882 sous l'anonymat du pseudonyme « Sire de Chambley » et contenant notamment le très célèbre :

Sonnet pointu⁷

Reviens sur moi ! Je sens ton amour qui se dresse ;
Viens. J'ouvre mon désir au tien, mon jeune amant.
Là... Tiens... Doucement... Va plus doucement...
Je sens tout au fond ta chair qui me presse.

Rythme ton ardente caresse
Au gré de mon balancement.
Ô mon âme... Lentement,
Prolongeons l'instant d'ivresse.

Là... Vite ! Plus longtemps !
Je fonds ! Attends
Oui... Je t'adore...

Va ! Va ! Va !
Encore !
Ha !

⁶ HARAUCOURT (Edmond), *La Légende des sexes, poèmes hystériques*, Bruxelles, 1882, pour l'auteur (Le Sire de Chambley), in-8°, IV-147 pages ; tiré à deux cents exemplaires.

⁷ HARAUCOURT (Edmond), *La Légende des sexes*, page 59.

dont la forme très suggestive préfigure les calligrammes de Guillaume Apollinaire.

Même si, assagi, il s'était racheté par une œuvre sérieuse et de grande qualité, notamment par son mystère *La Passion* en deux chants et six parties, le seul souvenir de son recueil torride le poursuivait et, lorsqu'il voulut accéder aux plus hautes marches de la gloire littéraire, il y eut constamment des académiciens intransigeants pour lui reprocher ses polissonneries d'antan et lui barrer à jamais l'accès à la Coupole :

Quant à Edmond Haraucourt, conservateur du musée de Cluny et poète retraité, il m'est extrêmement sympathique, parce qu'il a le mérite de n'avoir pas été vertueux dans sa jeunesse. Il a écrit *la Légende des Sexes*. S'il a envoyé tous ses bouquins aux académiciens, ils n'ont pas dû s'ennuyer. Ma parole ! Je voudrai voir Costa de Beauregard ou René Bazin lisant *la Légende des Sexes* !... On m'assure que l'aimable Dorchain rougit à la seule pensée d'avoir l'auteur de *la Légende des Sexes* pour collègue à l'Académie. Aussi bien, se présente-t-il à la succession de M. d'Audiffret — parce qu'Edmond Haraucourt brigue la succession de Heredia. Il ne veut avoir aucun contact avec ce peu convenable garçon⁸ !

Sans doute, MM. Edmond Haraucourt et Jean Richepin ont produit des œuvres innombrables et magnifiques. Mais l'Académie reproche à celui-là un péché de jeunesse et à celui-ci sa verve truculente, son existence aventureuse et l'opulence rabelaisienne de son vocabulaire.

En effet, vers 1883, M. Edmond Haraucourt fit imprimer à Bruxelles, sous le pseudonyme du Sire de Chambley, un petit

⁸ *Gil Blas*, 27^e année, n° 9527, lundi 13 novembre 1905, « Autre candidat », page 1, colonne 2, article signé « J. Ernest-Charles ».

recueil de « poèmes hystériques » intitulé *la Légende des sexes*, et qu'il ne composa pas précisément à l'intention des jeunes communiants. Quant à M. Jean Richepin, il connut jadis l'humidité des cachots de Sainte-Pélagie pour avoir écrit cette honnête *Chanson des Gueux*, bientôt suivie des *Blasphèmes*, des *Caresses* et de la *Bombarde*. C'est dans ce dernier recueil qu'un capucin en ribote fait de son « Paradis » un tableau fort plaisant, et j'espère bien, pour l'honneur de l'Église, que le cardinal Mathieu ne se représente pas le sien de la même façon.

Aussi, le cardinal Mathieu ne donnera pas sa voix à M. Jean Richepin ; mais, comme beaucoup d'autres, il votera pour Jean Aicard, le poète tendre et idéaliste de la *Chanson de l'enfant*, le chantre harmonieux de *Miette et Noré*, le prestigieux coloriste des *Poèmes de Provence*⁹.

Ses candidatures en avril 1903 (fauteuil Legouvé), janvier 1906 (fauteuil Heredia), mars 1908 (fauteuil Theuriet) ou avril 1909 (fauteuil Coppée) restèrent donc vaines et, pour cette turpitude de jeunesse, l'infortuné poète n'endossa jamais l'habit vert !

En revanche, l'Académie lui décerna trois prix : en 1891 un prix de poésie de deux mille francs pour *La Mort du Viking* ; en 1899 le prix Archon-Despérouses de trois mille francs pour *Les Âges, l'espoir du monde* ; et en 1901 un prix de poésie de quatre mille francs pour *Le XIX^e Siècle*.

Écrivain et poète, Edmond Haraucourt a laissé une œuvre littéraire importante :

⁹ Vendredi 20 septembre 1907. Coupures dans un périodique non mentionné, conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 2, page 106.

PROSE ET POÉSIE : *La Légende des sexes, poèmes hystériques et profanes*, 1882 — *L'Âme nue*, 1885 — *Mer de glace* — *Amis*, roman, 1887 — *Seul*, roman en vers, 1890 — *L'Antéchrist*, 1893 — *L'Effort. La Madone. L'Antéchrist. — L'Immortalité. La Fin du monde*, 1894 — *Les Âges*, 1899 — *Le XIX^e Siècle*, 1900 — *Les Naufragés*, 1902 — *Les Benoît*, roman, 1904 — *La Peur*, 1907 — *Trumaille et Péliçon*, 1908 — *Dieudonat*, roman, 1912 — *Daâh, le premier homme*, roman, 1914 — *La Démoralisation par le livre et par l'image*, 1917 — *Le Poison*, 1920 — *Choix de poésies*, 1922 — *L'Oncle Maize*, 1922 — *Vertige d'Afrique*, roman, 1922 — *L'Histoire de la France expliquée au musée de Cluny*, 1922 — *L'Amour et l'Esprit gaulois à travers l'histoire du xv^e au xx^e siècle*, 4 volumes, 1927-1929 — *Autre temps*, lithographies et dessins de Charles Léandre, 1930 — *Confidences et souvenirs*, 1938 — *Le Livre de mon chien*, 1939 — *Mémoires des jours et des gens*, 1946.

ŒUVRES DRAMATIQUES : *Shylock*, comédie en trois actes et sept tableaux, en vers, d'après Shakespeare, musique de Gabriel Fauré, 1/ Paris, Théâtre de l'Odéon, 14 décembre 1889. — *La Passion*, mystère en deux chants et six parties, 1/ Paris, salle du Cirque d'hiver, 4 avril 1890. — *Aliénor*, opéra en quatre actes et un épilogue, 1892. — *Héro et Léandre*, poème dramatique en trois actes, 1/ Paris, Le Chat noir, 24 novembre 1893. — *Don Juan de Mañara*, drame en cinq actes, en vers, romance et musique de scène de Paul Vidal, 1/ Paris, Théâtre de l'Odéon, 8 mars 1898. — *Jean Bart*, drame nouveau en 5 actes et 7 tableaux, 1/ Paris, théâtre de la Porte-Saint-Martin, 5 avril 1900. — *Les Oberlé*, pièce en 5 actes, d'après le roman de René Bazin, 1/ Paris, théâtre de la Gaîté, 17 novembre 1905. — *Circé*, poème lyrique en trois actes, musique de P.-L. Hille-macher, 1/ Paris, théâtre national de l'Opéra-Comique, le 17 avril 1907.

JEAN AICARD ET PAUL VALÉRY

Dominique AMANN

Dans sa séance du jeudi 19 novembre 1925 l'Académie française attribua trois fauteuils vacants : l'écrivain Louis Bertrand succéda à Maurice Barrès décédé le 4 décembre 1923 ; l'historien Paul-Gabriel d'Haussonville, décédé le 1^{er} septembre 1924, fut remplacé par Auguste-Armand de La Force ; et le scrutin attribua le siège d'Anatole France, décédé le 12 octobre 1924, à Paul Valéry.

Paul Valéry

Paul Valéry est un écrivain à la fois poète et philosophe, né à Sète (Hérault) le 30 octobre 1871 et mort à Paris le 20 juillet 1945.

Son père, Barthélemy (1825-1887), était d'origine corse et sa mère Fanny (1834-1927) était la fille de Giulio Grassi (1793-1874) qui fut consul de Sardaigne puis d'Italie. Paul avait un frère aîné, Jules (1863-1938) agrégé de droit qui fut doyen de la faculté de droit de Montpellier.

Il entra en classe de onzième chez les frères dominicains en 1876 et suivit les classes de la neuvième à la troisième au collège de Sète de 1878 à 1884. Ayant ensuite rejoint le lycée de Montpellier, le jeune homme réussit le baccalauréat ès lettres et fit des études supérieures à la faculté de droit de Montpellier couronnées par la licence en 1892.

Entré jeune en poésie, Valéry donna ses premiers vers à la *Revue maritime de Marseille*. En 1890 il fit la connaissance de Pierre Louÿs (1870-1925) qui le mit en relation avec André Gide (1869-1951) et le cénacle de Stéphane Mallarmé (1842-1898), le grand instigateur d'un profond renouveau de la poésie. Il fit publier ses poèmes par les petites revues symbolistes du temps dont *La Conque* de Pierre Louÿs et fréquenta assidument les « mardis » de Stéphane Mallarmé au domicile du poète.

En octobre 1892 Valéry vécut une crise existentielle et résolut de se consacrer désormais à la vie de l'esprit, notant, chaque matin, ses réflexions dans des cahiers.

En 1894, il vint à Paris, entra comme rédacteur au ministère de la Guerre et se lia d'amitié avec Paul Léautaud (1872-1956) et Joris-Karl Huysmans (1848-1907).

Le 29 mai 1900 il épousa Jeannie-Claudine Gobillard (1877-1970), une cousine germaine de Julie Manet, la fille de Berthe Morisot et d'Eugène Manet, frère d'Édouard. Cette Julie épousa le même jour Ernest Rouart, le double mariage ayant eu lieu dans l'église Saint-Honoré d'Eylau. Les deux jeunes couples vécurent très proches toute leur vie.

De 1900 à 1922 Valéry travailla comme secrétaire particulier d'Édouard Lebey (1849-1922) l'administrateur de l'Agence Havas. Il commençait toujours sa journée par la rédaction de ses cahiers¹, se consacrant à la découverte de sa propre personnalité et du monde.

En 1917 il revint à la poésie avec *La Jeune Parque*, long poème de cinq cent douze vers élaboré durant plusieurs années.

Salué en 1921 comme « le meilleur poète français » par la revue *Connaissance*, il fit figure, à partir de 1924, de « poète offi-

¹ Ces *Cahiers* ne furent publiés qu'après sa mort.

ciel », comblé d'honneurs. Élu le 19 novembre 1925 membre de l'Académie française au fauteuil précédemment occupé par Anatole France et reçu sous la Coupole par Gabriel Hanotaux le 23 juin 1927, Valéry fit l'éloge de son prédécesseur... sans prononcer une seule fois son nom !... probablement parce qu'Anatole France avait refusé la publication de vers de Mallarmé dans *Le Parnasse contemporain* en 1874. En 1937 il prit au Collège de France une chaire de poétique créée spécialement pour lui et en 1938 fut élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

Refusant la Collaboration, il prononça le 9 janvier 1941, avec courage et humanité, l'éloge funèbre du « juif Henri Bergson », ce qui lui valut de perdre un certain nombre de ses fonctions officielles.

Mort quelques semaines avant la fin de la guerre, Valéry eut des funérailles nationales à la demande du général De Gaulle.

Il laissait une œuvre littéraire abondante interrogeant sur la pérennité de la civilisation, l'avenir des droits de l'esprit, l'influence du Progrès sur l'homme et la création poétique.

Ses deux cent soixante et un *Cahiers*, offrant plus de trente mille pages de réflexions quotidiennes, ne développent pas une pensée philosophie structurée : les philosophes l'ennuient car ils paraissent plus des sophistes habiles que des artisans du Savoir.

La controverse

Lors des élections du jeudi 19 novembre 1925 à l'Académie française, si les grands titres de la presse nationale s'empressèrent d'interviewer les lauréats, la *Revue des Deux Mondes* fut moins diserte, ne consacrant même à Paul Valéry que quatre lignes et demie : « Enfin M. Paul Valéry, essayiste et poète, ira

renforcer à l'Académie le groupe des poètes, un peu trop réduit depuis la mort de Jean Aicard. Disciple de Mallarmé, très goûté d'une partie de la jeune littérature, il représentera sous la Coupole la "poésie pure" telle que la définissait récemment M. l'abbé Bremond.² »

Les « valéristes » et autres « valériâtres » ouvrirent alors une polémique dans *L'Action française* : « Le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes* porte au verso de sa couverture une note sur les dernières élections académiques. Nous y lisons cette phrase : "M. Paul Valéry, essayiste et poète, ira renforcer à l'Académie le groupe des poètes, un peu trop réduit depuis la mort de Jean Aicard." Doumic trouve donc Paul Valéry digne de tenir à l'Académie la place de Jean Aicard. Quelle gloire pour l'auteur des *Charmes* ! Quelle haine recuite de la poésie chez Doumic ! Cet ancien admirateur de Rostand est resté fidèle à lui-même.³ »

Ce faisant, le rédacteur déformait les propos de René Doumic (1860-1937), directeur de la *Revue des Deux Mondes* de 1915 à 1937 : alors que celui-ci n'évoquait qu'une simple « succession » de poète à poète, son contradicteur l'accusait de « comparer » Paul Valéry à Jean Aicard.

Paul Souday⁴ — qui fut probablement le rédacteur ou du moins l'inspirateur de l'entrefilet inséré dans la *Revue des*

² *Revue des Deux-Mondes*, XCV^e année, septième période, tome trentième, 1^{er} décembre 1925, « Chronique de la quinzaine », verso de la couverture.

³ *L'Action française*, 18^e année, n° 344, jeudi 10 décembre 1925, « Carnet des Lettres, des Sciences et des Arts », page 4, colonnes 1-2 ; article « Valéry jugé par Doumic » signé « Orion ».

⁴ Paul Souday (1869-1929) fut un critique littéraire et un essayiste. Il

Deux Mondes — amplifia l'attaque dans *Le Temps* : « Et voici Heredia, très bienveillant aux jeunes, qui dans une bonne intention reprochait à Valéry ce qu'il appelait sa paresse, et voulut le donner pour secrétaire à Brunetière. On est tenté de regretter que ce projet n'ait pas abouti, en songeant aux scènes savoureuses que la rencontre eût pu fournir à cette comédie intellectuelle, prisée plus haut par Valéry que la comédie humaine et même que la divine comédie (qui n'en est qu'une province). Quels piquants souvenirs il pourrait aujourd'hui nous conter sur l'auteur des *Chemins de la croyance* et des *Discours de combat* ! Sans compter que cela l'eût fait connaître à la *Revue des Deux Mondes*, qui l'a obstinément ignoré et ne le considère encore que comme un succédané de Jean Aicard.⁵ »

Il récidiva quelques jours plus tard : « On est un peu surpris et fâché que l'attaque contre la chaire Victor Hugo vienne de la *Revue des Deux Mondes*. Non que la vraie poésie y soit en particulier honneur, et l'on sait que le nom de Paul Valéry n'y avait point paru une seule fois avant son élection à l'Académie française, au lendemain de laquelle il y fut comparé à Jean Aicard.⁶ »

Paul Souday ne dédaignait pas Jean Aicard : « M. Jean Aicard est un écrivain estimable et sympathique⁷ » ; et il lui con-

rédiégea la rubrique littéraire du *Temps* de 1912 à 1919, « arbitre officiel des lettres » et « redouté mentor » selon Roger Martin du Gard.

⁵ *Le Temps*, 66^e année, n° 23536, jeudi 21 janvier 1926, « Feuilleton », page 3, colonnes 1-6 — Paragraphe repris dans SOUDAY (Paul), *Paul Valéry*, 3/ Paris, Simon Kra, collection « Les documentaires », 1927, in-16, 145 pages ; le paragraphe cité se trouve aux pages 125-126.

⁶ *Le Temps*, 66^e année, n° 23558, vendredi 12 février 1926, page 1, colonne 4 ; article « Un accès d'hugophobie » signé « P. S. » [Paul Souday].

⁷ *L'Éclair*, 20^e année, mercredi 23 octobre 1907, « Les Premières ».

sacra un très bel article pour sa réception sous la Coupole⁸.

Souday était de toute évidence un fervent de la poésie moderne, préférant les symbolistes et tous ceux qui gravitaient autour du grand maître Stéphane Mallarmé... à l'opposé de Jean Aicard poète idéaliste plus soucieux de délivrer un message philosophique — humaniste et spiritualiste — que de perfection formelle.

Sans rabaisser notre poète, il ne pouvait donc supporter que l'on « comparât » Paul Valéry à Jean Aicard !

⁸ *Le Temps*, 49^e année, n° 17712, samedi 25 décembre 1909, « Académie française », page 3, colonnes 3-5.

FRANÇOIS ARMAGNIN (1861 – 1942)

Dominique AMANN

UNE FAMILLE PLÉBÉIENNE

La famille Armagnin est originaire de Sanary où Joseph (1696-1771), enfant du village, épousa le 8 septembre 1722 Magdalene Hermite. Il s'installa à La Seyne et y fit carrière comme menuisier. Seuls quatre de leurs dix enfants arrivèrent à l'âge adulte.

Parmi eux, Charles Armagnin, né à La Seyne le 10 octobre 1737, y épousa le 15 janvier 1765 Marie-Magdalaine Curet (1745-1821). Ouvrier charpentier, il s'installa à Toulon et y mourut le 22 frimaire an XIV (13 décembre 1805) : le couple donna naissance à six enfants dont seuls trois vécurent.

Le dernier de la fratrie, Félix-Fortuné Armagnin, né à La Seyne le 5 mai 1781, épousa à Toulon le 21 octobre 1807 Marie Anne Rose Castelan. Il était charpentier comme son père. On ne lui connaît que deux enfants : un garçon et une fille.

Leur fils aîné, Antoine-Étienne Armagnin, né à Toulon le 12 août 1811, s'y maria le 15 février 1860 avec Françoise-Rose Minary : il était alors contremaître voilier dans l'arsenal et y fit toute sa carrière. Il mourut à Toulon le 19 décembre 1888.

Ces ancêtres avaient reçu quelque instruction primaire : ils savaient lire et écrire et signaient leurs actes d'état civil.

L'aîné des trois enfants d'Antoine-Étienne, François-Antoine-Fortuné Armagnin, est notre poète.

BIOGRAPHIE

Les années d'enfance et de jeunesse d'Armagnin sont bien connues par les souvenirs qu'il a lui-même rédigés¹.

François naquit à Toulon le 1^{er} février 1861 dans le quartier populaire de Besagne, au numéro 8 de la rue Pomme-de-Pin. La famille passait l'été dans une petite bastide familiale au pied du Faron : « C'est là, sur la terrasse, à l'ombre de deux oliviers plusieurs fois centenaires, que Louis Pelabon, le petit-fils de l'auteur de *Maniclo*, venait voir mon père, le dimanche, pour lui lire ses dernières productions, tantôt en français, le plus souvent en provençal. » Les deux hommes se connaissaient bien car ils étaient tous deux contremaîtres voiliers dans l'arsenal.

Le jeune garçon entra d'abord au pensionnat de la rue des Marchands, tenu par Alexis-Casimir Pascalet (1809-1887). Cette enfance insouciant fut interrompue par la guerre de 1870 puis par la Commune de 1871 et la proclamation de la République qui ravivèrent le souvenir des massacres du Champ-de-Mars lors de la reprise de Toulon aux Anglais et Espagnols coalisés. À la rentrée des classes en 1871, il poursuivit sa scolarité à l'école laïque de la rue des Prêcheurs et l'acheva en 1875 en classe supérieure de commerce.

Âgé de quinze ans, il entra comme petit commis à la perception des Contributions directes du deuxième canton, située alors 8 rue Truguet.

¹ ARMAGNIN (François), « Souvenirs de jeunesse », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, pages 159-183.

Au commencement de 1876, la Direction de l'artillerie navale ouvrit un concours pour le recrutement de vingt-quatre apprentis armuriers. Reçu troisième sur cinquante candidats, François acheva sa formation en 1878 après deux années d'études avec le grade d'ouvrier : « je touche le salaire énorme de trente-trois sous par jour ». Reçu quartier-maître armurier en 1879, il fut toutefois réformé pour raison médicale.

Ne pouvant poursuivre cette carrière, il réussit un concours ouvert à la mairie de Toulon pour un emploi de commis : il débuta au Service des Travaux, dont le directeur Jean-Baptiste Roux, qui avait travaillé à Marseille avec le célèbre architecte Espérandieu et était accessoirement poète, lui fit connaître les frères Allar, l'un statuaire et l'autre architecte. Par son camarade de bureau Eugène Mange, François fit la connaissance du riche négociant Charles Laure, également poète. Dans ce milieu de littérateurs et d'artistes, le petit gratte-papier s'adonna lui aussi à la versification, avec les poètes François Fabié et François Brunet.

Quelques glanes dans la presse locale posent les jalons de sa carrière administrative : commis au service de la comptabilité, sous-chef de bureau du secrétariat de la mairie, sous-chef du bureau de la guerre, sous-chef de 1^{re} classe, chef du bureau des travaux à la mairie, chef de bureau principal. Le conseil municipal réuni le 21 mars 1919 lui accorda une pension annuelle de trois mille deux cents francs à compter du 1^{er} mai suivant pour une carrière de trente-sept années et quatre mois de services du 1^{er} janvier 1881, jour de son entrée en fonction, au 30 avril 1919, jour de son admission à la retraite ; et par décret du 8 juillet 1926, il reçut la médaille d'honneur communale².

² *Journal officiel de la République française*, 58^e année, n° 158, jeudi 8 juillet 1926, page 7487, colonne 2.

Fonctionnaire des services administratifs de la mairie, François était un « rond-de-cuir » et il n'oublia pas de célébrer ces modestes employés condamnés à copier inlassablement des documents :

À MES COLLÈGUES LES RONDS DE CUIR ³

Usant son pantalon à force de s'asseoir,
Le pauvre rond de cuir, que le temps toujours leurre,
Est un forçat à vie, un malheureux, un noir.
Son petit traitement rend triste sa demeure.

Il écrit, il écrit ; et qu'il rie ou qu'il pleure,
L'été, l'hiver, sur sa vieille chaise il vient choir.
Le pauvre rond de cuir, que le temps toujours leurre,
Est un forçat à vie, un malheureux, un noir.

Il doit être poli, complaisant à toute heure ;
Son horizon est sombre, il vit sans nul espoir :
Copier, copier, voilà tout son devoir.

Le pauvre rond de cuir, que le temps toujours leurre,
Est un forçat à vie, un malheureux, un noir.
Pour le plaindre on attend — dérision ! — qu'il meure.

Nommé officier d'académie⁴, François convia ses amis et ses collègues de travail à fêter son ruban violet à la *Taverne*

³ ARMAGNIN (François), *Au bas de la côte*.

⁴ *Journal officiel de la République française, Lois et Décrets*, 28^e année, n° 76, mardi 17 mars 1896, page 1532, colonne 3.

alsacienne le 6 mars 1896. Au cours de cette réunion, il lut un sonnet de sa composition :

Sonnet lu le 6 mars 96 à la Taverne ⁵

Pour arriver au but, chacun a sa manière.
Au moins on a des droits, au plus on veut d'honneurs.
La vie est si bizarre et si légers les cœurs
Qu'on songe bien souvent aux pièces de Molière.

Mon âme cependant peut rester encor fière.
C'est pour avoir chanté ses yeux ensorceleurs,
Dit la beauté de l'aube et la grâce des fleurs
Qu'un ruban violet orne ma boutonnière.

Tout petit apprenti, j'ai souffert maintes fois ;
Mes compagnons d'alors s'émurent à ma voix.
Ils sont là, quelques-uns ; je les en remercie.

Messieurs, mes chers amis, soyons heureux, ce soir,
Buvons aux cœurs aimants, aux hommes de devoir
Seuls, les cœurs doux et bons relèvent la Patrie.

Il fut ensuite nommé officier de l'Instruction publique ⁶.

François et son épouse Élisabeth eurent deux filles : Marie-Louise,

⁵ Lettre autographe signée de François Armagnin à Jean Aicard, samedi 7 mars 1896, 4 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 189).

⁶ *Journal officiel de la République française, Lois et Décrets*, 38^e année, n° 299, dimanche 4 novembre 1906, page 7415, colonne 2.

née le 10 septembre 1885, épouse Auguste Augias⁷ ; et Fanny, née le 21 septembre 1887, épouse Antoine Gautier. Chacune eut un fils et le grand-père salua poétiquement leurs naissances :

BIENVENUE

I⁸

Pour François Augias.

Petit enfant de mon enfant,
Quand je m'en vais philosophant
Par les chemins où la Chimère
Me conduit, je songe à ta mère.

Je la revois dans son berceau,
Puis, plus tard, jouant au cerceau ;
Plus tard encor, cherchant à lire,
Mais prête toujours à sourire.

Elle souriait le beau jour
Que tu venais, petit amour,
En ce bas monde où Dieu t'envoie
Nous porter le rêve et la joie ;

⁷ Ce mariage, célébré le 22 octobre 1909, eut pour témoins : Jean Aicard, nouvel académicien français ; Gustave Derepas, agrégé de philosophie et homme de lettres ; et l'abbé Léon Spariat, curé de Saint-Mandrier, mais aussi félibre et poète.

⁸ ARMAGNIN (François), *Le Dessus de mes paniers*, pages 40-41. — Un intéressant petit recueil intitulé *Petites Poésies écrites pour Jean-François Augias dit Francinet par son grand-père* contient d'autres poèmes et un conte en prose inédits dédiés à ce petit-fils (collection Dominique Amann).

Fils de ma fille, il te faudra,
À ton tour, quand on pleurera
Faire à mauvais jeu, bon visage,
Pour donner à tous du courage.

En attendant, petit enfant
Qui me trouves philosophant,
Petit bébé de quelques heures,
Nous te sourions quand tu pleures.

Même quand tu pleures, tes yeux
Nous laissent entrevoir les cieux :
Tes pieds nus sont pris dans les langes,
Mais tes yeux bleus sont ceux des anges.

II⁹

Pour Joseph Gautier.

Autour de ton berceau doucement l'on s'agite,
On éloigne de toi le bruit le plus petit,
Chacun veut t'embrasser, le monde te sourit
Et les trésors des cœurs sont pour toi sans limite.

Enfant aux jolis yeux, jouis de ton crédit,
Embellis-toi, grandis et sagement profite
Des beaux jours, car, hélas ! ils passent vite, vite,
Il vient un temps où tout nous blesse et nous meurtrit.

Dors, dors, en attendant ; et que Dieu te préserve
Des maux dont nous souffrons, surtout qu'il te conserve
Pour te guider, enfant, tous ceux qui t'aiment bien :

⁹ ARMAGNIN (François), *Le Dessus de mes paniers*, page 42.

Et ton père et ta mère. Et que, dans ta jeune âme,
Il laisse épanouir cette divine flamme :
La bonté sans laquelle, ici bas, il n'est rien.

Élisa mourut le 3 mars 1932. Sentant peut-être aussi sa fin prochaine, François Armagnin rassembla les meilleurs de ses poèmes, ceux qui évoquaient sa famille et ses compagnons littérateurs, et en forma le recueil *Le Dessus de mes paniers*. L'ouvrage est dédié à la chère disparue, âme du nid familial *L'Oustalet* :

À MA FEMME ¹⁰

Ces vers — Dessus de mes paniers —
Devaient, tel un épithalame —
Fêter nos noces d'or, ma femme,
Nous en parlions des jours entiers,
À l'Oustalet, sous les palmiers...
Songeuse, à ta fenêtre assise,
La mort, ô mon Dieu, t'a surprise !

Pour ton cœur adorable, exquis,
Qui savait si bien tout comprendre,
Ton âme, aussi douce que tendre,
Doit se trouver en Paradis ;
Mais que vont devenir les êtres,
Bêtes, enfants, sous nos fenêtres,
Qui, par toi, trouvaient bon accueil
Sur notre seuil ?
Le pauvre Oustalet est en deuil ;

¹⁰ ARMAGNIN (François), *Le Dessus de mes paniers*, page 7.

Et c'est moi, seul, hélas ! qui livre,
À nos amis, ce petit livre.

Le petit *Oustalet* ayant perdu soudain sa bonne fée, François, imitant peut-être en cela le Maître également disparu, se retira à Solliès-Ville avec sa sœur *Marie-Anne-Thérèse* épouse *Chausset* : la municipalité leur loua deux petits appartements au premier étage de la maison d'école de la rue Marseillaise.

Armagnin décéda dix ans après son épouse, le 30 décembre 1942, dans son *Oustalet* du boulevard Duployé, au quartier de Saint-Jean-du-Var.

FRANÇOIS ARMAGNIN LITTÉRATEUR TOULONNAIS

Les parents Armagnin et leurs deux enfants habitaient toujours, selon les recensements de 1876 et 1881, au n° 8 de la rue Pomme-de-Pin, dans le vieux-Toulon. François avait aménagé sa garçonnière dans une petite mansarde :

IL Y A LONGTEMPS ¹¹

Il y a longtemps de cela :
L'humble logis, d'où s'envola
Ma première rime,

¹¹ ARMAGNIN (François), *Le Dessus de mes paniers*, pages 37-38, dédié à Louis Henseling. — Poème publié primitivement dans le recueil *Au bas de la côte*. Publié à nouveau dans : *Échos de Tamaris, journal provincial hebdomadaire*, 1^{re} année, n° 31, samedi 24 septembre 1892, page 3, colonne 2, sous le titre « Confiance » ; *La Méditerranée*, 16^e année, 15 juillet 1898, page 2, colonne 4, sous le titre « Petite confiance ».

N'avait pas trois mètres carrés ;
À toute heure mal éclairés.
— La mansarde intime
Prenait jour sur un champ de toits. —
Dans ce trou vint plus d'une fois
Un frère en misère.
Tous deux nous fumions gravement,
En regardant le firmament,
Des pipes en terre.

Ô royaume de l'amitié !
Mon lit occupait la moitié
De cette mansarde.
Nous y marchions baissés, courbés,
Prosternés comme des abbés.
— Si tu n'y prends garde.
Tu vas te fracasser le front
Contre les pannes du plafond ! —
La chambre exigüe
Contint un jour huit forcenés
Qui fondèrent là, nez à nez,
Un journal-revue.

Ce journal eut deux numéros.
Celui qui n'a pas sur le dos
Un forfait semblable,
Qu'il soit traité de philistin !
Je vois, comme en pays lointain,
Assis à ma table,
Ces amis que j'aimais beaucoup ;
Puis quelqu'un vient, me saute au cou :
C'est ma mignonne !

C'est elle et tous mes compagnons...
Où sont passés les champignons
Du dernier automne ?

et c'est dans ce modeste réduit qu'il débuta sa « carrière littéraire », au début des années dix-huit cent quatre-vingt :

LES QUATRE ÂGES DE LA VIE ¹²

Tout enfant nous avons confiance en ce monde,
Adulte, chaque objet est pour nous un écueil,
Homme, nous insultons le ciel, la terre et l'onde,
Et qui devient vieillard tremble au nom du cercueil.

SONNET ¹³

À Mademoiselle H...

C'était au bruit des flots, et son bras sous mon bras
Se pressait doucement retenu par la crainte ;
Je lui disais : je t'aime, et le disais tout bas,
Et l'écho répondait par une sourde plainte.

L'orage s'avancait et nous pressions le pas ;
Le jour disparaissait sous une sombre teinte.
Une vague soudain roulant avec fracas
Vint mourir à nos pieds en laissant son empreinte.

¹² *Littérature contemporaine*, 27^e volume : *La Science*, poésies publiées par Évariste Carrance, Agen, hôtel du Comité poétique, 1882, page 477.

¹³ *Toulon-Théâtre*, 5^e année, n^o 20, samedi 4 mars 1882, page 2, colonne 2.

Insoucians du temps, loin de tout bruit humain,
Nous allâmes tout deux en nous donnant la main
Nous asseoir sous les pins qui longeaient le rivage,

J'étais à ses genoux me mirant dans ses yeux :
Au loin grondait la mer, sur ma tête les cieus ;
Cupidon seul témoin riait de son ouvrage.

À cette époque, Jean Aicard était un écrivain reconnu qui tenait déjà une belle place dans le monde des lettres. Entrecoupant ses séjours parisiens, il passait quelques mois de l'année — principalement durant l'été et à l'occasion des fêtes de Noël — dans son Midi natal, soit à Toulon soit dans la villa familiale des *Lauriers-Roses*. Durant ces séjours provinciaux, ses concitoyens s'empressaient de le courtiser et, s'il déférait volontiers aux obligations officielles que sa notoriété lui imposait, il restait également proche des petites gens et notamment des jeunes écrivains locaux, poètes et dramaturges en herbe, qui l'admiraient, le reconnaissaient pour « le grand frère » en littérature et rêvaient de marcher dans ses pas.

François Armagnin rejoignit ces « jeunes », qui exerçaient leur profession et, en parallèle, s'adonnaient aux lettres — prose, poésie, théâtre, journalisme. Presque tous nés dans les années soixante, ils se connaissaient bien et formaient à Toulon une cohorte déjà nombreuse :

— Paul Mangin (1851-1900), commis d'administration ; auteur d'*Angoisses d'âme, études et poésies philosophiques* (1892), et de *L'Année d'autrefois en Provence* (1895), préface de Jean Aicard ;

— Victor Piétra¹⁴ (né en 1853), avocat ; poète et compositeur ; auteur, paroles et musique, de *Pour la Patrie !* (1901), épisode

¹⁴ Voir AMANN (Dominique), *Aicardiana*, 2^e série, n° 34, 15 juin 2021, numéro spécial « Jean Aicard et Victor Hugo », pages 224-238.

lyrique en trois actes et quatre tableaux, et de *La Petite Chinoise* (1906), opéra-comique en trois actes et quatre tableaux ;

— Léon Spariat¹⁵ (1861-1936), prêtre, poète et félibre ; auteur du grand poème provençal *Lou Sant Aloi de Broussinet* (1898) et d'une importante œuvre poétique française et provençale disséminée dans les revues locales et régionales ou publiées en plaquettes hors commerce ;

— François Brunet¹⁶ (1862-1886), le bohème de la bande : instituteur à Gonfaron, puis membre d'une troupe théâtrale ambulante et maçon, il prit un engagement dans la Marine avant de revenir à l'enseignement ; rédacteur de *L'Éphémère* puis du *XX^e Siècle* ; auteur de *Alfred ou un cœur de 18 ans* (1879), poème dramatique, *On dit* (1885) et de *Bégaiements* (1886) ;

— Léon Gistucci (1862-1933), professeur agrégé de lettres puis inspecteur d'académie ; spécialiste de Guy de Maupassant ;

— Jules Bossavy¹⁷ (1863-1936), fonctionnaire dans les Postes et Télégraphes, mais aussi savant préhistorien ; auteur de plusieurs articles archéologiques ;

— Charles Laure (né en 1863), négociant en vins ; homme de lettres et publiciste, directeur du *Courrier du Var* à partir de 1902 ;

¹⁵ Voir AMANN (Dominique), « Léon Spariat, le curé-félibre », *Aicardiana*, 2^e série, n° 40, 15 avril 2023, pages 124-134. — AMANN (Dominique), « Esquisse d'une bibliographie raisonnée de l'œuvre de Léon Spariat », *La Targo, revisto provençalo*, n° 68, année 2019, pages 12-50 ; et « L'abbé Léon Spariat, académicien varois et ami de Jean Aicard », *La Targo, revisto provençalo*, n° 67, année 2018, pages 6-32.

¹⁶ Voir AMANN (Dominique), *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 84-89.

¹⁷ Voir AMANN (Dominique), « Les frères Bossavy », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 100-101.

— Jules Millet¹⁸ (1865-1892), médecin de la Marine, auteur d'une thèse sur *L'Audition colorée* ; poète ;

— Louis Peytral¹⁹ (1865-1928), employé administratif de la Marine ; auteur de *Parfum d'ambre*, comédie en un acte en vers, jouée à Toulon puis à Paris le 21 avril 1894 par des amateurs soutenus par Jean Aicard ;

**Pour mon ami Louis Peytral
À l'occasion de la représentation
de Parfum d'Ambre donnée
au Grand-Théâtre de Toulon le 19 janvier 1895²⁰**

Ton succès, Peytral, c'est notre succès.
Il fait triompher notre bonne cause :
Il montre une fois de plus que la prose
Ne vaut pas les vers quand ils sont bien faits.

Il montre que rien n'égalé en ce monde
L'heure que l'on passe à faire des vers,
Et que le poète, en cet univers,
Chante avec raison la brune et la blonde,

Les moments heureux, les rêves d'un jour,
Le printemps qui fait s'entrouvrir les lèvres
Et met dans les cœurs les plus chaudes fièvres,
Grisant de parfum de gloire et d'amour.

¹⁸ Voir AMANN (Dominique), « Jules Millet, le fils intellectuel de Jean Aicard », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 2, mai 2013, pages 35-74.

¹⁹ Voir AMANN (Dominique), « Louis Peytral », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 104-109.

²⁰ Poème de François Armagnin. *La Méditerranée*, 13^e année, 25 janvier 1895, page 2, colonne 3.

Et que le poète, en cherchant la rime,
Ne pense jamais à faire du mal,
Qu'au contraire, il n'a qu'un but : Idéal,
Et que son élan est parfois sublime.

Et que sans les gais refrains des chansons
Nous serions toujours moroses et tristes,
Et que c'est le vers qui souffle aux artistes
La joie et l'espoir et les doux frissons.

Bravo ! ton succès, c'est notre succès
Il fait triompher notre bonne cause :
Il montre une fois de plus que la prose
Ne vaut pas les vers quand ils sont bien faits.

— Louis Henseling (1867-1955), journaliste, historien ; éditeur des *Cahiers de Pierre Letuaire* (1914) et auteur de célèbres *Zigzags dans le Var* (1935-1938) ;

— Antonin Chaude (1868-?), agent technique dessinateur aux Constructions navales du port de Toulon ;

— Joseph-Fabien Mougnot²¹ (1868-1920), instituteur à Cogolin, entré dans l'Armée en 1890 et mort avec le grade de capitaine ; poète, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire militaire ;

— Henri Amoretti²² (1869-1934), archiviste au bureau local du Génie, cousin germain du peintre Gabriel Amoretti (1861-1947) ; belle carrière de journaliste à Paris, notamment comme secrétaire de rédaction de *L'Aurore* ;

²¹ Voir AMANN (Dominique), « Fabien Mougnot », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 110-115.

²² Voir AMANN (Dominique), « Henri Amoretti », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 93-96.

— Laurent-Paulin Bossavy²³ (1869-1949), engagé volontaire à la 2^e compagnie des ouvriers d'artillerie de la Marine puis officier d'artillerie à partir de 1895 ; il termina sa carrière militaire comme colonel ;

— Auguste Dunand²⁴ (1869-1928), rapidement établi à Marseille ; prosateur ;

— Fernand Hauser²⁵ (1869-1941), fondateur à Toulon du *Bohème* puis de *La Farandole*²⁶ ; félibre, journaliste, écrivain, établi à Paris en 1891 ;

— Louis Tavolara²⁷ (1869-1952), secrétaire de police ; poète, dramaturge, chansonnier, rédacteur au *Petit Var* ;

— Gabriel Drageon²⁸ (1873-1935), peintre aquarelliste, puis officier d'administration et peintre officiel de la Marine ; chansonnier et poète, deux recueils *Les Iris bleus* et *Sous les branches*.

Vers la fin de l'année 1882, un joyeux trio fonda une petite revue littéraire baptisée *L'Éphémère* : Charles Laure en était le directeur et le financier ; l'instituteur-poète bohème François Brunet hérita de la rédaction et Armagnin gérait les maigres finances. La mansarde d'Armagnin, rue Pomme-de-Pin, ac-

²³ Voir AMANN (Dominique), « Les frères Bossavy », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 101-104.

²⁴ Voir AMANN (Dominique), « Auguste Dunand », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, page 115.

²⁵ Voir AMANN (Dominique), « Fernand Hauser et le Cénacle littéraire de Toulon », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 7-190.

²⁶ *Le Bohème*, vingt-deux numéros, 1887-1888 ; continué par *La Farandole*, n°s 23-27, 1888-1889.

²⁷ Voir AMANN (Dominique), « Louis Tavolara », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 89-93.

²⁸ Voir AMANN (Dominique), « Gabriel Drageon », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 5, novembre 2013, pages 96-99.

cueillait « les bureaux » de la revue. La modeste publication, joliment imprimée sur seize pages, justifia parfaitement son titre *L'Éphémère* en ne publiant que deux numéros²⁹ !

Le choléra arriva à Toulon au milieu du mois de juin 1884. Plus de quarante malades mourraient encore chaque jour vers le 20 juillet. De nombreuses initiatives tentèrent de venir au secours des familles éprouvées ; François Armagnin fit parvenir un sonnet à Victor Hugo :

Toi qui tout jeune encore habitas le Parnasse,
Prêtre du Romantisme, ami de la Beauté,
Toi qui chantas l'amour, qui bravas la menace,
Qui souffris dans l'exil pour notre liberté,

Toi qui stigmatisas les tyrans et leur race,
Sbires, monstres, bourreaux ; toi que la Charité
Trouve toujours debout, partout où la Mort passe,
Toi qui n'as qu'un seul but : chérir l'Humanité,

Aux noms de ces vertus, je te salue, ô Maître !
Daigne accepter les vers que j'ose te soumettre,
Daigne écouter la voix de l'un de tes enfants.

Mes vers pleurent, mes Vers ne sont pas triomphants.
Ils viennent du pays du soleil, des cigales,
Mais cet été leurs chants ne furent que des râles !

²⁹ *L'Éphémère*, revue littéraire scientifique et artistique paraissant le 5 et le 20 de chaque mois, 1^{re} année, n° 1, vendredi 5 janvier 1883, et n° 2 samedi 20 janvier 1883.

et Richard Lesclide, le secrétaire de Victor Hugo, lui transmet les félicitations et les remerciements du Maître.

Les trois amis fondateurs de *L'Éphémère* récidivèrent en 1886 en créant un nouveau périodique littéraire : *Le XX^{me} Siècle*. « La revue *Le XX^e Siècle* conserva la direction de *l'Éphémère*, mais la rédaction fut plus élargie et nous prîmes, à peu près tous, des noms de bataille : Charles Laure fut Léo Karl ; François Brunet, Francys Edwards ; le trésorier, Frank Arnin ; Louis Peytral, Ludovic Hus ; Jules Millet, Jansène Tellin ; Spariat, Léon de la Rouvière ; Victor Paulet, Victor Paulus. Plus tard, Antonin Chaude prit le pseudonyme de Tonin, puis celui de Mestre Bartoumiéu. » Armagnin donna de nouveau asile à la rédaction, au 2 bis rue Suffren, dans le quartier du Mourillon, où il demeurait depuis son mariage le 28 octobre 1884 avec *Élisa Agast* (1863-1932). Le n° 1, publié le 15 mars 1886, contenait une longue lettre d'encouragements écrite par Jean Aicard.

Le succès vint au rendez-vous : cinq numéros de seize pages imprimées sur deux colonnes virent le jour, le quinze de chacun des mois suivants, mais le suicide, le 11 juin 1886, de François Brunet qui était la cheville ouvrière de l'entreprise marqua la fin de l'aventure avec le numéro du 15 juillet.

François Brunet avait offert un petit poème à Armagnin :

À MON AMI F. ARMAGNIN ³⁰

Que ta chanson mouille son aile
Au pur claret de nos côteaux,

³⁰ *Échos de Tamaris, journal provincial hebdomadaire*, 1^{re} année, n° 28, samedi 3 septembre 1892, page 4, colonne 3.

Doux poète, qu'une hirondelle
Fait rêver à l'amour fidèle
À la Mimi des temps nouveaux,

Laisse la rime dans la rime
Caresser tes songes de feu,
Et, lorsque la fièvre t'anime
Souviens-toi que c'est sur la lime
Qu'a commencé ton rêve bleu.

Vis un peu moins le songe étrange,
Ami, qui peut sécher ton cœur :
La femme que tu crois un ange,
Comme nous, a sa part de fange
Que Dieu dut pétrir dans un pleur,

Sache un peu plus que c'est la terre
Qui nous porte ; et les cieux sont hauts ;
Loin seulement d'une prière —
Mais il est plus d'une misère
Qui nous les fait paraître faux.

Alors, sans nul souci de l'heure,
Exilés éternels, passons,
Mêlant encore au vent qui pleure
Devant que pour toujours tout meure,
Les rires de quelques chansons.

Et, plusieurs années après le suicide de Brunet, Armagnin était toujours hanté par le fantôme de son ami qui avait sombré dans le désespoir et le dégoût de la vie :

DÉSESPÉRANCE ³¹

*À la mémoire de mon ancien ami
François Brunet (Francys Edwards)*

Pour l'homme de foi, tout se fait comprendre ;
Pour qui sait souffrir, la douleur n'est rien ;
Pour qui peut pleurer, pleurer fait du bien.
— Vivre c'est aimer, croire et puis attendre ; —

Mais les dieux ont fait leur temps ici-bas ;
Le doute est un dogme et l'amour un mythe ;
L'heure est au banquier et non à l'ermite.
Là, des Philistins ; ici, des Midas.

Dans la foule ignoble, en preux on s'élançe ;
On veut tout connaître : au fond tout est mal.
On va vers la gloire ou vers l'hôpital,
Tout en escomptant beaucoup sur la chance.

Or, comme on s'en va par tous les chemins,
Rencontrant l'horreur, coudoyant l'infâme,
On brise son cœur, on blesse son âme,
Et l'œil reste sec pour tous les chagrins.

Alors écoeuré, sans but, sans croyance ;
Ne pouvant pleurer, ne sachant souffrir,
N'espérant plus rien, triste, on veut mourir
Pour finir enfin sa morne existence.

Comme nombre de jeunes gens tourmentés par la Muse, Armagnin envisagea de se rendre à Paris pour y rencontrer LE

³¹ *La Méditerranée*, 16^e année, 15 janvier 1898, page 2, colonne 4.

MAÎTRE Victor Hugo et conquérir la gloire. Jean Aicard l'en dissuada car le jeune poète avait ses attaches et son travail à Toulon et le maire de l'époque, Henri Dutasta (1843-1889), professeur de philosophie et poète à ses heures, le traitait avec une paternelle bienveillance.

Armagnin poursuivit donc son œuvre littéraire, diverse et abondante, en distribuant des vers à toutes les revues locales ou régionales et en publiant de temps à autre quelques recueils.

En ces années quatre-vingt-dix, il vouait un culte tout particulier au sonnet dont il se plaisait à varier la métrique et les sujets :

À. X*** ³²

On ne peut toujours
Être dans les larmes :
La vie a des charmes
À de certains jours.

Près des êtres lourds,
Veillant en gendarmes
L'amour sous les armes
Fait des calembours.

Prêtez donc un peu
L'oreille à l'aveu,
À l'aveu suprême.

Le plus grand chagrin
Fuit un beau matin
Pour peu que l'on aime.

³² *La Méditerranée*, 12^e année, 5 avril 1894, page 5, colonne 3.

AVRIL ³³

SONNET

À Louis Henseling.

Conseillant l'amour aux fauvettes
Et redorant nos horizons,
Avril pique dans les gazons
De ravissantes pâquerettes

Rose et Nina pour leurs toilettes
Trouvent maintes combinaisons ;
Petits ruisseaux, vieilles maisons
Prennent des aspects de vignette.

La fleur en passant dit : « prends-moi. »
La jeune fille et le jeune homme
Sont émus sans savoir pourquoi.

Tandis que le pâle astronome
Pointant son équatorial
S'oublie en un rêve idéal.

SONNET ³⁴

MOI DE MAI

À Mademoiselle J. M.

C'est le mois de Mai, le mois de Marie ;
Tout nous paraît beau : nous sommes émus.

³³ *La Méditerranée*, 12^e année, 15 avril 1894, page 2, colonne 3.

³⁴ *La Méditerranée*, 12^e année, 5 mai 1894, page 2, colonne 1.

Comme le côteau, la plaine est fleurie ;
L'air est parfumé, les clos sont touffus.

Pendant qu'à genoux, à l'église, on prie,
Vous, petits enfants, chers nouveaux venus,
Sur la côte en fleurs ou dans la prairie,
Faites des bouquets pour le doux Jésus.

Angelets, exempts de nos artifices,
Roulez vous dans l'herbe, arrachez le thym,
Prenez les muguetts au bord du chemin.

La Vierge Marie aime les prémices
Que vos blanches mains cueillent pour son fils
Car vos cœurs, enfants, ressemblent aux lis.

Mais il savait aussi, comme son maître à penser, délivrer un
message simple aux accents humains et presque évangéliques :

BONNE ANNÉE ! ³⁵

Amis, qui cherchez le bonheur
Et croyez toujours à l'honneur,
Je vous souhaite bonne année
Pour vous et votre maisonnée.
Que votre cœur par amitié
Du pauvre s'ouvre à la pitié :
Songez que nous sommes tous frères
Qu'il faut amoindrir les misères.
Le sort vous garde des voleurs,

³⁵ *La Méditerranée*, 13^e année, 5 janvier 1895, page 2, colonne 3.

Des traîtres et des bonneteurs,
De tous les suppôts de justice,
Du médocastre, et du jocrisse
Et surtout d'un méchant voisin.
Ne renvoyez rien à demain.
Sans être arrêtés par le doute
Allez droit devant votre route ;
Aux petits enfants sans le sou
Donnez un baiser, un joujou ;
Soyez doux, soyez bons quand même ;
Aimez enfin pour qu'on vous aime.
Et dressez bientôt votre bilan
Pour aller jusqu'au bout de l'an.

À l'été 1896, il se risqua dans le genre de l'à-propos :

APRÈS LE TRAVAIL ³⁶

Quand on a travaillé, comme l'abbé Grégoire
On ne peut pas toujours dormir, manger et boire ;
Il faut bien se distraire et rire un petit peu.
Un tel joue au damier, un tel autre a pour jeu
De faire dans la mer des ronds avec des pierres.
J'en connais qui s'en vont, tout le long des rivières,
Pêcher... Vous souriez... Je ne peux m'empêcher
De sourire à mon tour. Oui, certains vont pêcher...
— Comment l'entendez-vous ? mais pêcher des anguilles...

³⁶ *La Méditerranée*, 14^e année, 5 août 1896, page 2, colonne 1. — Cet à-propos a été dit à Toulon, le 1^{er} août, par M. Ernest Rolland, directeur artistique de la Société artistique philanthropique, à l'occasion de l'inauguration du local de cette Société.

Mesdames et Messieurs, charmantes jeunes filles,
On a parfois l'esprit, n'est-ce pas, mal placé ?
— Pour ne pas trop bailler, nous, nous avons dressé
Un tout petit théâtre, un théâtre d'artistes,
D'artistes amateurs. Nous montrerons les listes,
Si vous le désirez, de ce que nous jouerons :
Les œuvres des amis ; vous aurez *Divorçons*.
Le petit aussi bien que le grand répertoire.
Sans nous croire très forts, sans trop rêver de gloire,
Nous pensons réussir à vous intéresser.
Mesdames et Messieurs, n'allez pas vous bercer
De trop d'illusions. S'il nous prenait la crampe,
Ou le trac, n'allez pas, sous les feux de la rampe,
Au lieu de belles fleurs, nous jeter de vieux sous.
Tâchez d'être indulgents, puis encouragez-nous...
Les manteaux des marquis jetés sur nos épaules,
Sous la poudre et le fard, nous remplirons nos rôles
Toujours de mieux en mieux. Sur la scène on verra
Peut-être, qui le sait ? éclore une Sarah.
Nous nous adresserons toujours au cœur, à l'âme.
Nous voulons réveiller cette petite flamme
Qui dort en nous et qui ne cherche qu'à sortir,
Et nous ferons du bien en prenant du plaisir.
Quand chacun met du sien la besogne est facile.
Et drame et comédie et même vaudeville
Passeront sous vos yeux par nos soins empressés.
Si vous êtes de cet avis applaudissez.

S'il était toujours prompt à chanter la Nature, les étés, la Provence, les bons sentiments, l'Amitié et l'Amour, il n'éluait pas pour autant les sujets graves :

SONNET À LA MORT ³⁷

À M. Gustave DEREPAS,

« Sachons envisager la mort en face » .

A. GRATRY.

I

L'ESPÉRANCE me tend ses ailes,
Et je monte là- haut, là-haut,
Dans le ciel bleu, loin du maraud,
Loin des misérables querelles.

Sur terre tout est pris d'assaut ;
On meurt de soif sur les margelles ;
Et des bouches souvent cruelles
Soufflent le froid, soufflent le chaud.

Lointaine étoile, ô belle étoile,
Qui scintilles, candide, aux cieux,
Plains ces pauvres ambitieux.

La Nature, derrière un voile,
Cache des points mystérieux.
Ô Mort, donne-moi d'autres yeux !

II

On est bien heureux quand on dort ! —
Il est si doux d'être tranquille,
D'oublier les bruits de la ville.
Le sommeil c'est un peu la mort.

Être rampant et versatile,
Avoir raison quand on a tort,
Torturer le faible, être fort,
Voilà l'existence. Elle est vile.

Vienne la mort. Elle nous rend
Notre liberté, tout entière ;
Elle met chacun à son rang.

L'âme échappée à la matière
S'en va libre du corps abject...
Ô mort, je t'aime avec respect.

III

Quand je serai mort, je serai
Mieux que maintenant. Tout mon être
Sera partout où je voudrai :
Je serai vraiment — sans paraître,

De soleil en soleil, j'irai,
— Goûtant le bonheur de connaître, —
Dans ce libre infini sacré,
Que j'entends autrement qu'un prêtre.

J'irai dans les pâles rayons
Des calmes planètes rêveuses,
Parler aux âmes lumineuses.

³⁷ *La Méditerranée*, 14^e année, 5 novembre 1896, page 2, colonnes 3-4.
— Alphonse-Joseph-Auguste Gratry (1805-1872), polytechnicien, se convertit au christianisme et devint célèbre comme prêtre et philosophe tentant de réconcilier la science avec la foi et la démocratie avec le christianisme. Il fut reçu à l'Académie française en 1867. C'est le professeur de philosophie Gustave Derepas qui fit connaître son œuvre à Toulon.

Je serai sans les papillons,
Dans les parfums, dans les essences,
Dans l'infini des renaissances.

IV

La mort est une apothéose
J'espère en la métempsyose...
En moi combien de maux latents !
Viens vite, ô mort, viens je t'attends !

Tête de mort, feuilles de rose,
La mort, l'amour, c'est même chose,
— La brume qui sort des étangs
Cache des rayons éclatants.

L'enveloppe uniforme et sotté
Contient ce que l'espoir chochette,
Il faut l'ouvrir pour tout savoir.

Ouvrons la fenêtre, ô mon âme,
Va-t'en par là, comme une flamme,
Allons voir, mon âme, allons voir.

V

Je vois mon cercueil, mon suaire,
Depuis longtemps je ne dors pas.
Je ne suis qu'un visionnaire
Qui n'a plus ni jambes, ni bras.

Allons, vite, qu'on porte en terre
Mon cadavre, bon débarras !
Mon âme, voici le mystère,
C'est par la mort que tu vivras.

Vous qui m'aimiez, assez de larmes ;
Ne pleurez pas, je vous entends ;
Je suis avec vous de tout temps.

Bénissez la mort et ses charmes,
Chantez la mort des regrettés,
Marchez, je suis à vos côtés.

Armagnin était un familier de Célestin Sènès dit *La Sinso*, décédé à Toulon le 19 janvier 1907 quelques jours avant son quatre-vingtième anniversaire. En juin 1908, à l'occasion de l'érection de la statue de Sènès devant la Poissonnerie de Pierre Puget, Armagnin n'oublia pas de saluer le populaire écrivain toulonnais qui était un vieux maître pour tous les écrivains et écrivailleurs de la cité.

SONNET ³⁸

À Sènès La Sinse

Philosophe charmant, conteur d'accent latin,
Ta noble voix disait : « Sois généreux, pardonne,
Aime, travaille, souffre, et, malgré ton chagrin,
Ami, cueille la grappe, au fond, la vie est bonne. »

Or, voici que — déjà baisé par l'air salin —
Ton buste, bronze fier que notre main couronne,
Sourit d'un doux sourire accueillant et malin
À tout ton peuple ému qui t'aime et t'environne.

³⁸ Sonnet imprimé sur une carte postale reproduisant en fac-similé le manuscrit autographe.

Près de ton vieux Puget que tu vénérâs tant,
Tu sauras pour Mius qui te pleure, pechère,
Trouver encor le mot qui console un instant.

Règne en ta *Pescarié*, la place qui t'est chère !
Écoute-la, parlant ton langage d'amour,
T'honorer en criant : *A l'aubo ! avant le jour !*

Armagnin se risqua dans la prose avec de courts textes racontant des historiettes de village :

À TORT & À TRAVERS³⁹

À Madame Pauline Averos.

Un sonnet peut s'écrire en fumant une cigarette : La rime amène le vers, le vers la rime, et la pièce est forgée en un tour de main. Mais un article en prose est pour moi, Madame, autrement difficile. Il me semble toujours, devant pareille besogne, que j'ai à soulever un poids de trois à quatre cents kilos, et comme je ne suis pas un fort à bras ce jeu ne me sourit guère.

J'ai d'ailleurs cette détestable habitude, quand je prends la plume, d'entrer tout de suite en scène, et j'ai peur de paraître trop ridicule. Passe en vers, mais en prose ?

Aussi, soyez bienveillante, Madame, pour les lignes que je viens d'écrire et pour celles qui vont suivre :

L'autre jour, en me promenant, je me trouvai soudain en face de Pétrus, à cheval sur un mur ; il semblait fixer au loin quelque chose.

En passant près de lui, je le tirai par son nom. — Il faut vous dire que Pétrus et moi sommes deux vieilles connaissances ; Pétrus, orphelin, a quelque temps travaillé autrefois, dans le même atelier que moi.

Je dis autrefois, parce que aujourd'hui Pétrus est riche. Il a hérité, il y a deux ans, d'une vieille fille, sa cousine. Elle s'en est allée assez tôt pour lui permettre de couler dans une agréable aisance ses jeunes printemps.

Il a hérité et ne s'en plaint pas. Il lui fallait ça pour lâcher la bride à son humeur vagabonde. Aussi, depuis, quelle vie !

Croyez-vous qu'il se noie dans des orgies tapageuses, qu'il s'enfièvre dans des veillées tardives ? Point.

Pétrus fait ce qu'il veut, et ce qu'il voulait :

Dormir le ventre au soleil, dans l'herbe, en été ; flâner le long des tamaris en hiver ; courir la campagne humide et fraîche dans les matinées de printemps ; suivre la berge et faire clapoter l'étang, dans les soirs d'automne ; et c'est tout.

Aussi les enfants qui comprennent que monsieur Pétrus n'est pas de son siècle, les enfants dont le cerveau a été sainement meublé à défaut de cœur, par un maître aux gages, les enfants, dis-je, ne peuvent le rencontrer sans le poursuivre de leurs quolibets, et le traiter de fou.

Mais Pétrus s'en soucie comme d'une guigne... Et je reviens à la jambe de Pétrus que je secouai pour attirer son attention.

Comme je présentai la main à mon ami et lui demandai de ses nouvelles :

— Tais-toi, me répondit-il !

Et regardant sa montre, il ajouta :

— Il est trois heures ; ne fais pas de bruit, mon lézard va sortir.

— Alors toujours même vie inutile, dis-je ?

— Oui, vieux (j'ai deux jours de plus que lui) oui, vieux, toujours même attache. Il faut bien que je m'occupe de lui — c'est

³⁹ *La Méditerranée*, 12^e année, 5 mars 1894, page 2, colonnes 3-4.

du lézard qu'il parlait sans doute — je suis seul à le comprendre. Et, être seul, c'est triste ; et comme nous avons besoin de quelqu'un tous les deux nous nous aimons. J'aurais bien voulu l'emmener avec moi ; mais il m'échappe si je veux l'emporter. Aussi je me contente de le regarder dormir ; et maintenant il a confiance, il sait que je suis là tous les soirs et n'a plus de crainte...

Et je ne repasse plus par là, depuis que, intrigué, j'ai appris par les gens de Pétrus, qu'il avait un amour déçu de plus à l'actif de ses distractions morales.

Décidément, Madame, ce récit, fait à tort et à travers, n'a ni tête ni queue et je ferais bien, je crois, de m'en tenir à mes sonnets.

APRÈS UNE PROMENADE À MONTRIEUX ⁴⁰

Montrieux ! mon ami Barbaroux, le restaurateur de la *Chartreuse* qui fait si bon accueil aux voyageurs, me reçoit les bras ouverts.

Je n'étais jamais venu dans ce pittoresque oasis. Aussi, du premier coup, je suis saisi d'admiration.

C'est surtout à l'*ancien Montrieux* que mon enthousiasme déborde.

Je voudrais vous payer ma dette de reconnaissance, ô gazons fleuris, arbres entourés de lierre où chante le rossignol, lianes qui descendent vers la terre, et toi rocher aux fines dentelures qui m'émerveille et me fais peur — car tu es comme une menace pour ma tête ; — et vous, jolis petits ruisseaux qui jasez sous mes pas, je vous rends grâce et vous salue !

Je voudrais retenir ta chanson, ô *Gapeau* qui, sous cette végétation luxuriante, laisse tranquillement couler tes eaux limpides dans lesquelles j'ai plongé mes mains et baigné mon front.

⁴⁰ *La Méditerranée*, 13^e année, 5 mai 1895, page 3, colonne 1.

Pourquoi n'ajouterais-je pas : tes écrevisses et tes truites ont fait les délices de mon palais délicat.

C'est près de toi, au milieu d'un jaillissement de plantes de toutes sortes, les mains pleines de violettes et de roses que j'ai, pour un moment, oublié les cruels et stupides soucis de la vie mondaine et... du bureau.

Et toi, brave roulier, au gros souliers ferrés, qui m'a accompagné dans mon excursion, merci, tu es heureux puisque tu es capable encore de désintéressement de travail et de simplicité.

Hélas ! nous étions faits l'un pour l'autre, mais nous avons dû nous séparer, adieu.

Si tu rencontres la femme à qui j'ai offert de belles fleurs rouges, dis-lui qu'il n'y a rien au monde de plus beau et de plus sacré que l'amour. Qu'elle aime donc jusqu'à la mort et au-delà, celui qui s'est donné pour toujours à elle.

Mais il ne poursuit guère dans cette voie : sa Muse était poétique et son plaisir était de tourner des vers.

Dès l'entrée de la France en guerre, Armagnin mit sa plume au service des combattants, suivant en cela l'exemple donné par Jean Aicard ⁴¹ :

À JEANNE D'ARC ⁴²

Avec toi, Jeanne, avec tes lys,
Nous évoquons le temps jadis...

⁴¹ Pour l'œuvre de guerre de Jean Aicard, voir AMANN (Dominique), « Poète du combat, combattant de la paix », *Aicardiana*, 2^e série, n° 27, 15 juin 2019, pages 7-135.

⁴² *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXII^e et LXXXIII^e années, 1914-1915, page 140.

En suivant des yeux les mésanges
Tu conversais avec les anges.
Sous Charles VII, dans la forêt,
À Dieu, tu parlais en secret.
Tu rêvais de sauver la France :
« On la démantèle, on l'offense :
« À son secours, *Deus meus !* »
Murmurais-tu quand l'*Angelus*
égrenait ses sons dans la plaine.
Ton âme de bonne Lorraine
Enthousiasmait les soldats.
Tu fis accomplir ici-bas,
Des prodiges. L'armée entière
Ne voyait que par ta bannière,
On allait, à ton moindre appel,
Au feu, comme vierge à l'autel.
Avec toi, c'était la victoire,
C'était l'honneur, c'était la gloire !

Jeanne d'Arc, ô noble et pur lys,
Sois avec nous comme jadis.

VICTOIRE !⁴³

I
La rime aux soldats
Murmure tout bas :
La Gloire

Est sur vos képis,
Vous pouvez, amis,
Me croire.
II
Pour Metz, pour Strasbourg,
La rime va, court,
Sagace,
Disant, dans les rangs :
Il nous faut, enfants,
L'Alsace !
III
Aiguissant le soc,
La rime d'un choc,
Entraîne
Les Cincinnatus,
Sous les feux d'obus,
En plaine.
IV
Elle pousse au front
Le bon bûcheron,
La rime ;
Lui montrant, hideux,
En Guillaume Deux
Le crime.
V
Victoire, en avant !
Dit la rime au vent.
L'Histoire,
Conscrits aux yeux doux,
Parlera de vous.
Victoire !

⁴³ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXII^e et LXXXIII^e années, 1914-1915, page 141.

Dans cette production, il eut à cœur de soutenir plus particulièrement son gendre Auguste Augias qui, militaire de carrière, combattait sur le front de l'Est et son petit-fils François Augias privé de son père :

PÈRE EST SOUS-LIEUTENANT ! ⁴⁴

Ronde sur l'air de : *La Ronde des châtaignes* (Théodore Botrel).

Pour mon petit-fils François Augias

Ohé ! Bonne nouvelle !
À la Vierge, maman,
Apporte à la chapelle,
Des roses en présent !
Tout au haut d'une échelle,
Je crie à tout venant :
Savez-vous la nouvelle ?
Père est sous-lieutenant !

Tout au haut d'une échelle,
Je crie à tout venant,
— Comme une sentinelle,
Dès le soleil levant : —
Le devoir nous appelle,
Zou ! sus à l'Allemand !
Savez-vous la nouvelle ?
Père est sous-lieutenant !

⁴⁴ Poème imprimé en forme de carte postale. Auguste Augias, électricien de profession, avait pris un engagement dans l'artillerie à pied le 22 octobre 1904 et débuté une carrière de sous-officier. Au début de la première guerre mondiale, il fut promu sous-lieutenant d'active à titre temporaire par décision ministérielle du 13 novembre 1915, puis à titre définitif le 5 janvier 1916. Promu lieutenant le 9 novembre 1917, il poursuivit sa carrière après la guerre ; capitaine le 25 juin 1930, il prit sa retraite le 15 septembre 1936.

Le devoir nous appelle,
Zou ! sus à l'Allemand !
Il faut, toujours, en selle,
Aller droit, en avant.
Il semble une gazelle,
Son cheval maintenant.
Savez-vous la nouvelle ?
Père est sous-lieutenant !

Il semble une gazelle,
Son cheval maintenant.
Au Rhin, à la Moselle,
Va mon rêve troublant.
La France est immortelle,
Murmure chaque enfant.
Savez-vous la nouvelle ?
Père est sous-lieutenant !

NOUS AURONS LE RHIN ⁴⁵

Chanson pour mon petit-fils

Sur l'air : *Les Sabots de la duchesse Anne*, recueilli par Théodore Botrel

Dans le Var, je me promène,
Sous de verts taillis,
En songeant à la Lorraine,
Où fut mon logis.
Le jour qu'éclata la guerre,
Maman dut quitter mon père,
Oh ! Oh ! Oh !
Nous aurons le Rhin, bientôt !

⁴⁵ Poème imprimé en forme de carte postale et daté à la fin « *Toulon 1915* ».

Il souffle un vent de vengeance,
Sous les verts taillis,
On doit mourir pour la France,
Dit-on aux petits.
— C'est un bon, soldat, mon père,
Il se bat bien à la guerre,
Oh ! Oh ! Oh !
Nous aurons le Rhin, bientôt !

Tout me parle de revanche,
Sous les verts taillis,
Quand maman sur moi se penche,
J'ai vite compris.
Je l'embrasse pour mon père
Qui se distingue à la guerre.
Oh ! Oh ! Oh !
Nous aurons le Rhin, bientôt !

Le facteur vient de paraître
Sous les verts taillis,
Pèpère envoie une lettre :
On tient les bandits.
Au pays de la Lorraine,
Notre victoire est prochaine
Oh ! Oh ! Oh !
Nous aurons le Rhin, bientôt !

En 1932, après la mort de son épouse, Armagnin rassembla ses poèmes préférés et en composa le recueil *Le Dessus de mes paniers*, un triptyque en forme de testament poétique, qui présente également l'intérêt de nommer de nombreux dédicataires formant l'entourage proche du poète.

Sa dernière œuvre publiée, *Autour du clocher de Solliès-Ville* (1939)⁴⁶, évoque dans les termes les plus simples la vie quotidienne du petit village isolé où il avait choisi de se retirer.

Très apprécié pour son dévouement et ses qualités de cœur, Armagnin était fort sollicité par les associations artistiques et culturelles de la ville : secrétaire des Amis du Vieux-Toulon, trésorier de l'Académie du Var, secrétaire du comité du centenaire de Frédéric Mistral, secrétaire du comité Aicard-Novelli formé pour la représentation du *Père Lebonnard* à Toulon. Membre de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, il écrivit de nombreuses chansons et fut l'un des chansonniers de la société chatnoiresque de Toulon *La Cheminée* :

LA CHEMINÉE⁴⁷

À mes amis les « Chemineux »

I

Puisque vous avez réussi
À narguer chagrin et souci,
Nous allons tous chanter, ici,
La cheminée.
La cheminée aura toujours
Une place pour nos amours ;
Et nous viendrons voir, nuits et jours,
La cheminée.

II

⁴⁶ Voir Annexe II.

⁴⁷ Poème de François Armagnin. *La Méditerranée*, 13^e année, 15 avril 1895, page 2, colonne 4.

Dans le plus petit entretien,
On fait de l'esprit avec rien.
Chaque « chemineux » aime bien
 La cheminée.
On y dit des vers, on y boit,
On applaudit au bon endroit ;
Seul le Welche montre du doigt
 La cheminée.

III

On y chantonne les travers,
Les amusements sont divers :
Les joyeux vivants s'en vont vers
 La cheminée.
Poètes qui claquez des dents,
Pauvres amis, entrez céans :
Il y a toujours du feu dans
 La cheminée.

FRANÇOIS ARMAGNIN ET JEAN AICARD

Le 23 juillet 1882, au cours de sa promenade dominicale, Armagnin, qui ne connaissait encore Jean Aicard que de nom, acheta *Miette et Noré*. Il en parla avec enthousiasme le lendemain à son bureau et un vieux collègue de travail l'invita à venir au Cercle de l'Indépendance le mercredi suivant et à réciter quelques vers lors du punch offert à notre écrivain pour sa croix de chevalier de la Légion d'honneur. Le jeune homme s'y rendit et le président le présenta à Jean Aicard. Après les discours, notre poète en herbe dit quelques vers de sa façon :

Je suis de ce pays où la cigale chante,
 Où le raisin mûrit...
J'habite comme toi le pays des olives,
 J'aime notre ciel bleu...
Ouvrier, j'ai connu la chanson et le rythme,
 En frappant du marteau...
Tu me pardonneras, ô chantre de Provence,
 Par les Muses chéri ;
Tu me pardonneras, poète de la France,
 Mes vers ne sont qu'un cri,
Et le grillon se tait, quand le rossignol chante :
 Ma lyre c'est mon cœur ⁴⁸.

On l'applaudit, Jean Aicard l'embrassa et l'invita aux *Lauriers*. François Armagnin, modeste ouvrier des lettres comme Jean Aicard les aimait, fut d'emblée séduit par le maître provençal : ainsi débuta une longue amitié, sereine, constante et sans conflits :

SONNET POUR LE NOUVEL AN ⁴⁹

Au Maître Jean Aicard

Ma muse frappe à votre porte,
Exempte de tout falbala,
Donne-t-elle le *si*, le *la* ?
Elle l'ignore, mais qu'importe !

⁴⁸ *Le Petit Var*, 3^e année, n° 670, vendredi 28 juillet 1882, page 2, colonne 3. Publication partielle ; je n'ai pas retrouvé le poème complet.

⁴⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58 (71), manuscrit autographe, un feuillet.

Toute simple elle vous apporte,
Comme toujours, son cœur voilà.
Loin de Charibde & de Scylla,
Près de vous, elle se sent forte.

Elle frappe : pan, pan, pan, pan.
Ouvrez à la pauvre rêveuse
Qui n'est pas cérémonieuse.

Elle vient, pour le nouvel an,
Vous souhaiter belles journées
Pendant de nombreuses années.
Toulon, 31 X^{bre} 1892

À La Garde, où il se rendait à pied, Armagnin rencontra plusieurs des célébrités qui fréquentaient la bastide.

Compagnon très proche, très fidèle et très dévoué, il seconda son maître en poésie dans plusieurs de ses entreprises.

Rendant compte du premier recueil d'Armagnin, *Au bas de la côte*, Jean Aicard a bien défini l'inspiration de son ami, primaire et instinctive, faite de charme, de naïveté et de sincérité :

Une critique amicale ⁵⁰

J'ai rêvé quelquefois que j'étais critique.

J'ai même fait mieux que le rêver : j'ai réellement accepté, un matin, il y a un an, un feuilleton du lundi... J'ai donné ma

⁵⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, « Manuscrits XI », n° 357, manuscrit autographe, 10 pages ; article écrit en septembre 1892 pour *Le National* mais qui ne semble pas avoir été publié.

démission le soir. Le cauchemar des responsabilités m'épouvantait. Quoi ! Je devrais, à jour fixe, à heure fixe, c'est-à-dire quelle que fût, bonne ou mauvaise, ma disposition d'esprit, juger mes confrères !

Je rêvai la nuit suivante que j'étais en fonction depuis quelque temps.

— « Vraiment je ne peux plus ! je ne peux plus ! criai-je, dans l'oppression de ce cauchemar à l'un de mes amis. Je t'admire de savoir "éreineter" d'un mot une pièce de théâtre ou un livre auxquels ses auteurs ont réfléchi quelquefois dix ans. Toi, tu as vu, — le temps de voir, — lu, — le temps de lire — ou d'entrevoir et de parcourir, — et c'est fini : tu as tout pesé, tout senti, tout pénétré, tout jugé, tu as été, à toi tout seul, le juge d'instruction, le tribunal, le président et le bourreau. Crac ! voilà un cou coupé, une tête dans un panier ! Et tu peux dormir tranquille, par là-dessus ! C'est admirable. Moi, je ne peux pas ! »

J'en ai tant vu, j'en vois encore tant, de ces braves enfants qui rêvent la gloire ! J'en connais un, à Paris, en ce moment, qui est employé quelque part, avec des appointements dérisoires... il a une femme et plusieurs enfants. Il a un rayon dans la tête et un foyer chaud dans le cœur. Du talent, du vrai. Avant d'aller « au bureau », il travaille pour lui, drame ou roman. En sortant du bureau, il reprend la scène, ou le chapitre commencé. Un journal ou une revue, de temps en temps, l'imprime. Un de ces jours, — quand ? et après quels stages douloureux ! — on le jouera sur un théâtre... Au logis, la femme, ce soir-là, attendra, inquiète, nerveuse... elle n'aura pas pu venir, à cause des petits... il n'est pas riche, pas gai, le logis ; on y est gêné, de bien des manières. Le succès, ce sera l'aisance. Il y a quelque part, dans un village lointain, des vieilles gens à qui on a expliqué l'affaire — et qui espèrent. Si c'est le succès, on ira les visiter : ils reverront, avant de mourir, le fils — et ses petits, pas

assez riches maintenant pour faire « le voyage ». La femme est très pâle. Elle se fatigue tant à travailler ! Elle donne souvent des inquiétudes à son mari. Le succès, la visite aux grands-parents, ce sera le voyage dans le Midi, le repos, la santé.

Tout cet avenir se joue, ce soir, au théâtre, entre le public et l'auteur, — pendant que la pièce se joue sur la scène.

Un critique sort du spectacle, s'arrête au cabaret, avec des amis, et après souper bâcle l'article :

« En résumé, rien de plus inepte. Je n'ai pas compris un mot à la pièce. Tous ces gens-là n'entendent rien à l'honneur ni à la dignité... Dans la grande scène de la querelle entre Fondesac et des Étrivières, c'est évidemment Fondesac qui a tort et qui se comporte comme une brute : or l'auteur, qui est jeune, semble lui donner raison ! On se demande dans quel monde vit ce jeune homme ! Un habitué de mauvais lieux sans doute, et de mauvais lieux de province !

« Si le directeur des *Folles Entreprises* a compté sur cette pièce pour relever son théâtre, il peut se brosser le ventre... C'est Cambronne aujourd'hui qui me fournit le mot de la fin ! »

Et l'auteur qui, le lendemain, lit l'article, tout en marchant vite, après le bureau, pour calmer et consoler la pauvre femme, — répète, j'en ai peur, le mot touchant du Nabab : « Comme nous allons pleurer, dis, maman, tout à l'heure, à la maison ! »

Rien de plus cruel que la critique ainsi formulée (cela se voit), ajoutant pour ainsi dire l'insulte profonde et inutile au juste châtement de l'insuccès...

Il semble pourtant bien facile de décourager un auteur quand on le croit juste et nécessaire, sans le traiter comme un criminel !... À une époque, pas très lointaine, où j'essayais (naïf !) de faire jouer mes pièces par les théâtres qui s'étaient engagés solennellement à les représenter, je me rappelle avoir songé malgré moi, en recevant tel ou tel article, dur et aigu comme un coup de couteau :

« Mais sacrebleu ! la chronique a plus d'indulgence pour X ou Z, condamnés hier en qualité d'assassins !... Est-ce qu'il vaudrait mieux, par hasard, tuer mon directeur de théâtre que le forcer à remplir ses engagements, librement consentis ? D'abord, j'aurais un défenseur ! Ensuite je serais acquitté ! Surtout je serais critiqué avec courtoisie, douceur et mesure. Et enfin les jurés, de braves gens triés sur le volet, demanderaient, sur beau papier ministre, ma grâce au chef de l'État !

« Je crois pourtant la sévérité utile et je ne crois pas qu'elle puisse faire des désespérés, quand elle est bienveillante. Ou alors... tant pis pour nous. Nous ne devrions pas passer par là... »

... Ces réflexions me sont inspirées par la visite que je viens de recevoir, à la campagne, d'un jeune et intéressant poète, que j'aime beaucoup, François Armagnin.

C'est un primaire qui, adolescent, fut ouvrier armurier. Il aime la poésie énormément. Il fait des vers pleins de maladresse et, presque toujours, de charme. Oui, presque partout, même dans les mauvaises pages, est répandu on ne sait quel charme de naïveté, de sincérité tout directement communiquée aux mots. Telle pièce pourtant est à mettre au panier, nulle absolument. Telle autre est à garder, même dans une anthologie. On est confondu de penser que ce poète n'a que de l'instinct.

Le chercheur d'or que devrait être le critique remuera une pelletée de terre et de cailloux pour trouver une parcelle d'or ; mais il la trouvera dans le volume que vient de publier hier matin mon jeune ami, sous ce titre : *Au bas de la côte*.

Écoutez. Voici une des bonnes pièces du petit livre :

Il y a longtemps de cela :
L'humble logis d'où s'envola

Ma première rime,
N'avait pas trois mètres carrés,
À toute heure mal éclairés.
— Ce local intime
Prenait jour sur un champ de toits...
Dans ce trou vint plus d'une fois
Un frère en misère.
Tous deux nous fumions, gravement,
En regardant le firmament,
Des pipes en terre.

Ô royaume de l'amitié !
Mon lit occupait la moitié
De cette mansarde.
Nous y marchions baissés, courbés,
Prosternés comme des abbés.
— « Si tu n'y prends garde,
Tu vas te fracasser le front
Contre les pannes du plafond ! »
La chambre exigüe
Contint un jour huit forcenés
Qui fondèrent là, nez à nez,
Un journal-revue !

Ce journal eut deux numéros.
Celui qui n'a pas sur le dos
Un forfait semblable,
Qu'il soit traité de Philistin !
Je vois, comme en pays lointain,
Assis à ma table,
Ces amis que j'aimais beaucoup...
Puis quelqu'un vient, me saute au cou :

C'est ma mignonne !
C'est elle et tous mes compagnons...
— Où sont passés les champignons
Du dernier automne ?

N'est-ce pas de bonne allure, ce tableautin d'un Mürger provincial ? Pour moi : « nous fondâmes là, *nez à nez*, un journal-revue ! » me remplit de joie. Il y a là une « humour » d'excellent aloi, une jolie bonne humeur de pauvre. C'est d'un poète.
Armagnin a d'autres notes :

Æternum vale
En pleurs et l'âme en peine,
Quand mon père fut mort,
Dans le cercueil de chêne
Qui devait l'emporter, je m'étendis d'abord.
.....
Et je jurai sur l'heure
D'être bon comme lui.
Et depuis je le pleure :
J'étais son grand amour, c'était mon grand appui.

et encore :

Comme l'oiseau parfois meurt dans l'œuf, je mourrai
Sans prendre mon essor, sans donner mon ramage.
... Je sens là quelque chose, et ne puis, à mon gré,
Dire ce que je veux ; — et j'en souffre avec rage.

Dirai-je à Armagnin, comme quelqu'un, en ma présence, le lui disait imprudemment l'autre jour : « Bon succès... à Paris ! » Certes non ! je lui dirai : « Ami, Paris vous tuerait. Vous

avez, comme Valmajour, une flûte à trois trous, sur laquelle vous imitez le rossignol... Mais, songez-y bien, cet effet-là ne peut se produire que lorsque vous êtes sous les branches, dans votre petit jardin de la banlieue de Toulon... Là-bas, à Paris, on sourirait à entendre votre flûte naïve. Elle vous tomberait des mains, et des passants, très pressés, en allant à leurs affaires, mettraient le pied dessus. Les oiseaux ne sont pas des hommes de lettres et je ne conseillerais pas à la fauvette à tête noire qui, tous les ans, fait son nid dans mes rosiers d'aller concourir à Paris, au Conservatoire. Vous n'êtes pas un littérateur ; vous êtes un chanteur instinctif dont la musique me charme... Dieu vous garde des oiseleurs, qui s'appellent les critiques. »

Savez-vous comment ils traitent les oiseaux des bois ?

On m'a raconté que l'un d'eux avait pris une tourterelle sauvage.

L'oiseleur, qui voulait la garder en volière pour l'admirer à son aise, étant très amateur, très grand et très bon juge de la beauté des tourterelles — lui arracha d'abord une plume de la queue, qu'il trouvait trop longue, puis une plume des ailes, qu'il trouva salie, et de plume en plume arrachée, fit si bien qu'il la laissa à demi-nue et tout à fait laide comme une poule à mettre au pot.

— Ah ! l'affreux oison ! cria-t-il alors dans un porte-voix, et il la tua, pour en déjeuner.

Dieu vous préserve, petit pinson, de ces juges excellents qui ont infuse la belle et redoutable science de l'analyse. Gardez toutes vos plumes, et chantez comme vous pouvez.

Jean Aicard

Suivant très attentivement les développements de la carrière de Jean Aicard, Armagnin se plaisait à rendre compte de ses travaux :

À M. JEAN AICARD⁵¹

Ton livre des petits est exquis, cher poète !
Je l'ai lu maintes fois et le relis encor.
Et je sens dans mon cœur comme un chant d'alouette
Émietter le brio des notelettes d'or.

Le charme qu'il répand du cœur monte à la tête,
Et la fraîche pensée, alors, prend son essor
Et s'envole, légère, au ciel qu'elle reflète
Pour puiser du plaisir l'ineffable trésor.

Tu luttas en soldat, poète, mais sois calme ;
Le présent te sourit, l'avenir est à toi,
Et ton œuvre vivra car il est plein de foi.

Si la postérité te réserve une palme
Tu la devras au livre où s'instruira l'enfant :
Contre l'oubli fatal son amour te défend.

×

À JEAN AICARD SES COMPATRIOTES⁵²

Lu le 7 Mars 1890, au Grand-Théâtre de Toulon,
lors de la représentation du *Père Lebonnard*,
par M^{me} France, du Théâtre-Libre.

⁵¹ Manuscrit de la collection de M. Joseph Gautier son petit-fils.

⁵² Poème composé par F. Armagnin et F. Miquel. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 45, dossier « Henri Amoretti, Jean Aicard et son œuvre. Étude littéraire et biographique » : le poème, inédit, est joint à cette étude. — Pour « M^{me} France », voir AMANN (Dominique), « Louise France », *Aicardiana*, 2^e série, n° 33, pages 119-123 et 203-219.

Vous avez entendu les bravos de la foule,
Toulonnais glorieux, poète d'autres temps,
Ô robuste artisan, qui, comme dans un moule,
Jetez votre pensée en des vers éclatants.

C'est bien du fond du cœur de vos compatriotes
Que partent leurs bravos, cris d'admiration
Saluant le poète et ses œuvres si hautes,
Et ses drames si beaux remplis de passion.

Au milieu des auteurs qui puisent dans la fange
Leurs sceptiques écrits et qui ne croient à rien,
Vous, épris d'idéal, d'art pur et sans mélange,
Vous chantez la Nature et vous croyez au Bien.

Puis vous chantez aussi votre terre natale, —
La Provence joyeuse et libre des aïeux, —
Et c'est là ce qui fait votre œuvre originale :
Elle garde un reflet des coteaux soleilleux.

Vous chantez tout cela dans la langue superbe
Que nous connaissons tous, que nous lisons souvent,
Que les petits enfants, ces citoyens en herbe,
Récitent, tout émus par votre vers touchant.

Vos vers pleins de bonté, vos vers faits pour nous tous,
Donnent au cœur brisé l'espérance et le calme ;
Les lauriers du pays sont toujours les plus doux :
Laissez-nous vous offrir, poète, cette palme.

Écoutez nos bravos ; reprenez votre essor,
Et célébrez toujours nos cieux et notre terre ;

Poète, vous devez chanter, chanter encor,
Toulon vous suit des yeux comme une tendre mère.

×

LE PAVÉ D'AMOUR⁵³ *Impressions personnelles.*

Je viens de lire d'une seule traite le *Pavé d'Amour*, de l'auteur des *Poèmes de Provence*, de *Miette et Noré*, du *Roi de Camargue* et d'autres chefs-d'œuvre. J'ai nommé Jean Aicard.

Ce nouveau livre, qui va, j'en suis certain, être lu par tout bon Toulonnais, m'a reporté à l'époque de ma prime jeunesse : j'ai retrouvé, dans des pages sublimes, mes anciennes situations d'âme.

En le lisant, j'ai vécu à nouveau la misère des pauvres gens qui a été la mienne ; puis, insensiblement, s'est réveillé en moi un vieux fonds de choses entrevues, oubliées, et j'ai senti, à la fin, mon cœur se gonfler et s'humecter mes yeux.

Je le dis sans honte, j'ai pleuré sur le sort de la trop confiante Angèle. Je me suis passionné pour l'honnêteté du quartier-maître Alain.

L'incrédulité voulue de M. Adrien m'a indisposé contre ce raisonneur qui se ressent du milieu où il a été élevé ; heureusement pour lui que le brave Alain lui donne l'occasion de racheter sa faute et de réparer, autant qu'il est possible, ses erreurs.

Ce passage, que je vise en courant, est, à mon avis, le point capital du livre ; il y a, là, une jolie scène pour le théâtre.

Entre temps, j'ai revu, comme en kaléidoscope, ma bonne ville de Toulon qui a défilé tout entière et très pittoresquement

⁵³ *Échos de Tamaris, journal provincial hebdomadaire*, 1^{re} année, n° 13, samedi 21 mai 1892, page 1 colonne 3 et page 2 colonne 1.

à la plus grande satisfaction de mes yeux de *besagnèn*. J'ai applaudi chaleureusement au défilé des vieilles rues, du Cours, de la place d'Armes, des buvettes, etc. J'ai salué, avec la noce d'Alain et d'Angèle, les cariatides de Puget, admirées du monde entier et auxquelles, en un jour de fête, La Sinse, cet autre Provençal de race, offrit un énorme bouquet d'immortelles. J'ai revu la sortie des ouvriers de l'arsenal la veille d'un jour de Noël ; puis j'ai assisté aux *foocades*, aux *romérages*, à la *Maïo*, aux représentations de la crèche, et j'ai refait, avec l'auteur, une promenade aux environs, sans oublier les Gorges d'Ollioules — ce Brocken varois.

Sur les décors que je brosse, moi, toujours à la hâte, planent un cours d'éducation qui devrait faire réfléchir les pères de famille et les éducateurs de la jeunesse, et des leçons d'humanité données par les femmes de la *Pescarié* : une bonne philosophie très douce.

Avec une odeur de pins, d'algues et de genêts, cette œuvre, puissamment conçue, respire un grand amour pour le Bien, le Juste et le Beau. On comprend mieux après pourquoi la vie n'est faite que de sacrifices, et l'on applaudit de grand cœur, en fermant le livre, au mariage de Jean-François, aspirant de marine, le fils, enfin reconnu, d'Adrien dit Fistot, avec la fille de l'excellent commandant Edouard Delmas.

×

FLEUR D'ABÎME ⁵⁴

Le chef-d'œuvre que tout écrivain rêve d'écrire, Jean Aicard vient de le produire avec *Fleur d'abîme*.

⁵⁴ *Ia Province*, août 1894, « Bibliographie ».

Dans ce livre, dont l'intérêt va croissant et qui est, comme l'a écrit judicieusement un critique, la revanche de l'Idéal contre la corruption moderne, le poète, devenu le maître du roman réaliste, se montre un profond psychologue.

C'est bien la fleur de l'abîme, que cette Marie Deperrier, Rita de son nom bohème, car on ne saurait respirer les parfums qu'elle exhale, sans se sentir entraîné dans le gouffre au bord duquel elle a poussé.

Elle ouvre ses lèvres et regarde ses dents. Elles sont blanches à souhait, d'une blancheur de grain de riz ou de fleur de jasmin... c'est vrai que toute sa bouche est comme une fleur.

Qu'elle est belle ! ses yeux sont bleus ! « Le bleu de l'iris est doux, doux comme la tendresse ! »

Hélas ! elle est cependant incapable de « jouir noblement et simplement des meilleures choses de la vie. »

Mais elle sait si bien, la coquine, commander à ses nerfs, que « son visage au profil pur a une modestie d'image sacrée. »

En âge de se marier, son idée fixe est de sortir le plus promptement possible de la misère où elle se trouve enlisée.

Le mari importe peu, c'est la fortune qu'il lui faut, elle se rattrapera ensuite sur les amants qui sont là, aux aguets.

Elle commence d'abord par faire place nette.

Dans sa maison, où sa mère recevait tout un monde interlope, elle ne garde plus que son maître de diction et de maintien, un vieux cabot appelé par dérision le père Théràmène, qu'elle relègue d'ailleurs à la cuisine avec le rôle de frotteur.

C'est un peu le père spirituel de Rita, que ce vieux déclassé, très brave au fond. Mais la folle fille ne veut pas l'écouter, elle rit, d'un rire étrange.

Lui la tutoie : « Tiens-toi droite. Les mains comme ça... Marche donc avec tout le corps. Tu as l'air de glisser dans une rainure. »

Écoutez-le parler de son métier avec amour : « Aucune science ne s'improvise. Les secrets de l'art sont le secret de l'humanité. Ce sont des fruits lentement mûris, que la tradition conserve et transmet. »

Et plus tard, quand elle lui revient, le brave homme, dont la manière de souffrir n'est pas sans agrément, lui dit encore ceci : « Quand j'ai revêtu mon velours râpé, ma soie usée, ma chemise sale à longues manchettes... alors je suis un prince, je suis Ruy Blas, je me sens le collaborateur nécessaire des plus grands génies... Et ils viendraient tous avec des millions me dire : Pinchard, voici la fortune, mais rendez le talent, je leur répondrais : Zut ! j'aime mieux ma part ! et, acheva-t-il, ce qu'il y a de plus raide, c'est que je n'en ai pas des masses, de talent ! ... Mais tant qu'à faire du mal à une mouche, pour assurer mon succès sur n'importe quel théâtre, ça me gênerait mon bonheur. »

128

Rita, en vraie araignée à qui il faut une proie, tisse si bien sa toile qu'un mari très riche tombe dans le filet.

Mais le soir des noces, par gaminerie et bravade, elle démasque brutalement ses hypocrisies et met, avec son corps, sa mauvaise âme à nu.

Son mari, le comte d'Aiguebelle, un idéaliste, par horreur de l'une, ne veut pas toucher à l'autre.

Et le lendemain et les jours suivants les nouveaux époux jouent la comédie du mariage devant le monde, tandis qu'en tête-à-tête l'abîme se creuse plus profondément.

Cet état exaspérant se prolonge jusqu'à la mort d'une sainte femme, la mère de Paul.

Alors la situation devient, si c'est possible, plus tendue encore. Il y a, ici, tout un jeu de passions déchaînées.

Le comte Paul a un ami, Albert de Barjols, qu'il traite et considère comme un frère.

Or Albert s'est laissé, lui aussi, prendre, comme tant d'autres, aux charmes ensorceleurs de la chasseresse des cœurs et des dots.

Il l'aime et, pour elle, il est sur le point de briser les plus doux liens.

L'aveu de ce brûlant amour lui est arraché par la jeune comtesse, qui en profite pour lui laisser entendre tout ce qu'elle veut, en un flux de paroles mensongères.

Si Paul est mystique, Albert est positiviste ; il ne s'arrête pas aux apparences.

Le temps est passé où il écoutait tranquillement Paul lui dire : Dieu tenait une grande place. Dieu supprimé, il s'est fait un grand vide. Quand ce vide n'est pas masqué par un idéal, c'est l'abîme.

Maintenant, Albert n'est plus que cire molle dans les mains de Rita.

Heureusement que Paul voit clair dans la lutte sourde et cruelle.

Il veut sauver quand même son ami des griffes de cette femme. Certes, il veut bien s'en débarrasser, lui, par un divorce, mais ce n'est pas Albert qui doit servir au dénouement, un autre saura bien lui en fournir l'occasion ; il saura attendre.

Rita s'imagine conduire les événements, ce sont les événements qui la conduisent.

Quand elle croit tenir l'ami de son mari, arrive, retour d'Amérique, un ancien lieutenant de chasseurs qu'elle a grisé de belles promesses d'amour avant le mariage.

C'est en vain qu'il est allé, là-bas, chercher fortune pour arriver plus facilement à ses fins.

Sans le sou, maintenant, la police est à ses trousses. Et comme c'est Rita qui a brisé son avenir, il compte sur elle pour le tirer d'embarras.

129

Le comte Paul, aidé par des serviteurs dévoués et par son immense fortune, finit par tenir les fils de toutes les intrigues qui se nouent autour de lui.

Après avoir fait semblant de fermer les yeux sur certaine démarche, il laisse entrer dans son hôtel Léon Terral, à qui sa femme a donné rendez-vous, et vient à l'improviste surprendre les coupables, en compagnie d'Albert qu'il a appelé à son secours et qui doute jusqu'à ce que la vérité éclate en pleine lumière.

Alors apparaît « la femme horrible, celle qui poursuit le triomphe de sa beauté, de son orgueil, au préjudice de l'homme, de la famille et de l'honneur. »

Le mal du siècle, quoi !

Comme il avait raison, Albert, quand il disait :

« Plus l'homme se croit en droit de nier la Providence, plus il doit s'efforcer de devenir lui-même une providence pour les autres hommes, ses frères et ses fils,

« Si l'athée ne se résigne pas à s'imposer les sacrifices qui font les héros, il retombe à n'être que l'animal le plus dangereux de la terre ; c'est le chercheur de proie, sans autre loi que son caprice et sa force, le monstre enragé qu'il faut étouffer bien vite, au nom de ses propres principes, sous peine de lui laisser détruire l'antique héritage de l'humanité qui pense, qui sent et qui aime. »

Terral se fait sauter la cervelle.

Rita quitte la France et, pour continuer ses exploits, commence par faire perdre la tête à un prince russe, Tcheniloff.

Quant aux deux amis, Paul et Albert, arrachés à tout jamais du bord de l'abîme, ils se disposent à recommencer un nouveau genre de vie.

Car, c'est la conclusion qui ressort de ce livre éminemment moral, il ne faut jamais désespérer.

×

DIAMANT NOIR ⁵⁵

Le nouveau livre de Jean Aicard : *Diamant noir* est appelé à un grand succès, surtout auprès des femmes qui trouveront avec *Nora*, l'héroïne du roman, la description d'un état d'âme qui les fera maintes fois rêver à « l'amour de la vie et au respect de l'amour », et leur donnera l'occasion d'établir des comparaisons entre la vieille éducation française et l'hypocrite éducation allemande.

Nora habite une magnifique villa près d'Hyères, sur la plage de Cavalaire.

Livrée à un précepteur allemand, elle est, à la suite d'une « erreur fondée sur des réalités saisissantes qui sont le mensonge des choses », élevée à la diable.

On la voit, en compagnie d'un jeune gars du pays, courir les bois, monter à cheval, nager, chasser et se livrer enfin à toutes les fantaisies qui traversent un esprit de sauvageonne.

Très curieuse, espiègle à l'excès, *Nora* fait peu de cas des caresses qu'elle distribue de droite et de gauche.

Ses meilleurs amis sont les bêtes, entr'autres un jeune lièvre et un gros chien, Jupiter, qui la garde et sait la défendre au besoin.

Le monde, elle le voit sous un mauvais aspect. Elle ne peut oublier que son père l'a moralement abandonnée juste après la mort de sa mère, au moment où elle avait le plus besoin d'amour.

⁵⁵ Article de François Armagnin publié en juin 1895 dans une revue dont le titre n'a pas été mentionné mais dont des coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 9, pages 175-178.

Et ce souvenir la rend dure parfois et lui fait trouver la vie mauvaise.

Mais un jour, un ancien diplomate, Guy de Fresnay, a pitié de cette enfant et veut lui parler raison.

Elle est encore bien jeune Nora.

Guy croit s'adresser à la gamine, c'est la femme qu'il rencontre et toute sa diplomatie aboutit à des aveux passionnés.

Elle se confesse à lui, reconnaît ses défauts et lui promet qu'elle se modifiera, s'il veut bien se charger de la direction de son âme.

Guy accepte cette douce et terrible mission et l'épouse.

Maintenant tout s'aplanit devant elle : son père lui revient affectueux, Guy l'adore. Elle commande en souveraine.

Hélas, le bonheur est fait d'autre chose !

Guy est trop âgé pour cette petite. Il sent qu'elle lui échappera, malgré tout ; il a trop présumé de ses forces.

J'ai perdu pied dans l'amour, j'ai plongé à l'endroit le plus profond, je me sens roulé par la grande vague, écrit-il dans le journal qu'il tient avec l'espoir qu'il trouvera dans cette habitude, la raison qui l'affermira contre la petite sorcière.

Cependant la petite sorcière est conquise. Elle aime Guy et comme maître et comme époux. Mais elle sent que cette domination ne pèsera pas toujours sur elle. Des instincts troubles et obscurs qui sommeillent reprendront le dessus insensiblement, la lutte entre sa conscience et sa chair grandit et devient en un moment insoutenable.

La pauvre Nora voit le péril et pour l'éviter, elle se réfugie dans la mort.

Un matin, qu'elle était encore au lit, elle s'enfonce, au-dessous du sein, une épingle d'or surmontée d'un diamant noir.

Ainsi finit la tragique histoire d'une petite créature damnée, qui, ayant conçu l'idéal d'amour trop tard pour pouvoir le réaliser, préféra mourir que de l'offenser.

Voilà, très brièvement exposé, ce roman passionnel, un des plus curieux de notre époque, et qui est une nouvelle preuve de la souplesse du beau talent de Jean Aicard, puisqu'il vient après *le roi de Camargue*, *le Pavé d'Amour*, *l'Ibis Bleu* et *Fleur d'Abîme*, écrits en quelques années.

On objectera peut-être que *Diamant Noir* pousse au suicide, et que la petite Nora aurait pu mieux faire que de se tuer.

Oui, il est vrai, mais aussi, et c'est là le côté moral ou plutôt humain, le père de Nora aurait dû mieux élever sa fille et faire son devoir quand même.

Mais non, il a cru aux mensonges des choses et a puni dans l'enfant, les fautes dont il croyait coupable la mère.

Et tout a réussi au-delà de ses désirs, de sa vengeance aveugle.

La pauvre enfant, aux sens pervertis, devait fatalement se perdre.

La mort seule empêche la déchéance.

C'est ce que Jean Aicard a très bien compris, et comme il aime sa *Nora*, il a voulu lui conserver jusqu'à la fin l'auréole de petit martyr.

Il y a dans ce roman, en dehors des décors de notre pays admirablement peints et des portraits enlevés de main de maître, des scènes très curieuses et très surprenantes.

On sent que l'auteur, fait pour le théâtre, ne peut résister à produire certains effets inattendus qui, portés sur la scène, amèneraient un succès gros de larmes.

Et toujours dans le romancier on retrouve le poète exquis auquel l'Académie ne tardera pas à ouvrir, toutes grandes, ses portes.

C'est là, d'ailleurs, le désir de tous les amis de Jean Aicard, qui sont nombreux dans la Provence et qui comprennent et savent apprécier la bonne littérature, cela dit pour M. Henri Nicoll de la *Revue Illustrée*.

×

L'ÉTÉ À L'OMBRE⁵⁶

Par le succès de ses romans, le nom de Jean Aicard est maintenant sur toutes les lèvres.

Jules Simon le citait, l'autre jour, parmi les trois ou quatre grands poètes en France, capables par leur mérite et la douce pitié qu'ils montrent aux malheureux, de faire arriver le plus directement des paroles de paix et de concorde au cœur des foules.

Les autres étaient François Coppée, Sully Prudhomme et Manuel.

Et voilà, qu'il nous revient, que Jean Aicard travaille précisément, en ce moment, à un Jésus, comme pour donner raison au philosophe éminent, au journaliste de premier ordre.

Mais ne commettons pas trop d'indiscrétion.

En attendant ce livre qui fera sensation, saluons un recueil de nouvelles : « *L'Été à l'ombre* », charmantes fleurs, glanées par le futur académicien et réunies en un beau volume de plus de trois cents pages, édité par Flammarion.

En ce temps heureux où il est d'usage de partir en villégiature, *L'Été à l'ombre* paraît à son heure.

Il fait bien chaud.

Le long des routes, les cigales bruissent sur les poudreux platanes et les cri-cri jettent, entre les mottes de terre brûlantes, leurs notes aigües.

Que faire ? sinon d'aller s'étendre à l'ombre, après avoir emporté au préalable, avec soi, un livre qui ne sera pas un roman, un livre que l'on prendra et que l'on quittera comme une fleur qu'on respire.

Ce livre ne sera ni égrillard ni morose. Il s'adressera au cœur, sans fatiguer l'esprit qu'il reposera au contraire.

Or, *L'Été à l'Ombre* — un joli titre, entre parenthèse, — répond à tous les désirs.

Pas d'histoire de l'autre monde, mais une causerie après déjeuner, de charmants morceaux dont quelques-uns, comme *le Régiment qui passe*, *la Noël du petit Zan*, *les Étrennes du père Zidore* sont déjà cités comme de petits chefs-d'œuvre.

Le poète, idéaliste avant tout, nous laisse entrevoir, avec le *Vase Fragile*, la forme heureuse et pure du divin rêve ; la tendresse avec le *Retour des Cloches* ; l'éternelle monotonie des choses que personne ne comprend avec *Toute une Vie*.

Il faudrait tout mentionner ; le plus simple encore est de citer les quelques lignes que l'auteur a adressées à ce sujet à son ami F. Montenard :

À toi, le peintre exact des étés qui chauffent à blanc, et des ombres couleur de pervenche, je dédie ce livre, parce que tu y retrouveras quelques souvenirs de notre pays où ta bastide n'est pas loin de la mienne, où la lumière et l'azur sont des réalités brutales, où l'ombre est un rêve en vain désiré.

Tu retrouveras, dans ce petit livre, le potier notre voisin, le savetier et le maçon de notre village, la culture ardente des immortelles, inaltérables fleurs du souvenir, et cette histoire des deux étameurs, bonne à réjouir des simples, des enfants, des villageois restés candides.

Comment pourrait-on mieux dire ?

Toi, que ta profession ne retient pas, durant toute l'année, esclave de la besogne qui te fait vivre, comme le cheval de trait, heureux mortel, prends ce livre, et va-t'en loin des mesquineries, au bord des golfes bleus et des lacs limpides, dans les collines, au pied des pins, songer aux trois belles choses qui sont

⁵⁶ *La Méditerranée*, 13^e année, 15 août 1895, page 2, colonnes 1-2.

sur terre : *aux roses, aux fraises et aux lèvres*, et lire entre temps *L'Été à l'ombre* ?

Va-t'en te retremper dans la bonne nature, et retourne-nous avec un peu plus de confiance en toi, pour entrer, si tu n'en fais pas partie, déjà, dans la phalange des hommes de bonne volonté.

C'est la grâce que l'on te souhaite.

×

NOTRE-DAME-D'AMOUR ET JÉSUS⁵⁷

Cœurs tendres, âmes sensibles, assoiffés d'amour et d'idéal, voici deux nouveaux livres de Jean Aicard : *Notre-Dame-d'Amour* et *Jésus*. C'est pour vous qu'ils ont été faits.

Vous qui souffrez, vous qui pleurez, abreuvez-vous à ces sources de foi, de charité et de pitié, vous y trouverez la consolation qui vous est nécessaire.

Avec *Notre-Dame-d'Amour*, notre maître est revenu au pays camarguais où les gardians, à cheval, ont des allures de chevaliers des Croisades, où les ferrades prennent des aspects importants et grandioses, et montrent la puissance de la volonté de l'homme sur la bête.

Sous les chauds rayons du soleil qui donnent naissance aux mirages, il fait miroiter de nouveau à nos yeux, qui s'y complaisent, la mer frangée d'or et d'argent.

Notre-Dame-d'Amour est une histoire d'amour à la fois douce et simple, traversée seulement par deux mauvaises figures, Martégas et Rosseline, que Jean Aicard trouve encore le moyen de rendre intéressantes par un côté sauvage.

⁵⁷ Périodique dont le titre n'est pas mentionné, avril 1896, « À travers les livres et les revues ». Coupures conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 9, pages 148-150.

Zanette Augias, du mas de la Sirène, aime Jean Pastorel, connu dans le pays des Alyscamps par sa grande bravoure et son bon cœur. Zanette aurait pu être heureuse sans les beaux yeux de Rosseline qui font perdre la tête à Jean. Hélas ! « Le mal qui nous arrive ne nous vient jamais ni du hasard, ni des bêtes, ni du bon Dieu. Il nous vient du fond de nous-mêmes. »

Martégas meurt, frappé à mort dans les arènes d'Arles, et son âme méchante entraîne avec lui Jean qui a manqué de parole.

« Vous me l'avez repris, ô Notre-Dame-d'Amour, dit la mère de Jean, une bonne vieille, que votre saint nom soit béni... il ne peut venir de vous que de la justice.

« Pardon ! pardon de vous avoir renié, d'avoir douté de vous, ô Notre-Dame-d'Amour, dit Zanette. »

La veuve-enfant a été injuste, elle aussi.

Elle a fait mourir *Sultan* qu'elle croyait coupable.

Il ne foulera plus le sable de la Camargue, le noble cheval ; le profil de sa beauté syrienne ne fera plus d'envieux : le Rhône a charrié vers la mer la pauvre bête que Jean avait domptée.

Sultan tient une grande place dans ce livre qui se termine presque par des litanies :

— Sauvez, s'il se peut, la méchante femme, ô Notre-Dame-d'Amour !

— Pardonnez à notre cher mort, ô Notre-Dame-d'Amour !

— Ayez pitié de nous, ô Notre-Dame-d'Amour !...

De *Notre-Dame-d'Amour* à *Jésus* la transition n'est pas grande. Jésus, l'humanité tout entière le sait, c'est la pitié, c'est le sacrifice, c'est Dieu fait homme.

Il y a longtemps que Jean Aicard caressait l'idée de ce livre. Il y a pensé depuis sa jeunesse. Il nous le donne, aujourd'hui, en pleine floraison de son génie. Le « Jésus » de Jean Aicard

c'est l'évangile en de beaux vers, c'est un bijou précieux mis en valeur par un joaillier incomparable, par un délicat et honnête artiste.

Ceci demandait cela !

Écoutez la préface, le poète l'a dédiée à son grand-père :

Avant d'aller dormir près de toi dans la terre,
J'ai voulu, pour ta joie, écrire ce Mystère,
Tel un pâtre ignorant, sur un morceau de bois,
De son couteau grossier sculpte un Jésus en croix.
Et j'ai fait ce travail, où se complut mon âme,
Grand-père en souvenir de cette belle flamme
Que mon regard surprit vivante au fond du tien,
Quand tourné vers l'Espoir, tu mourus en chrétien.

Feuilletez le livre du commencement jusqu'à la fin, toujours la même harmonie, partout la même tendresse.

L'esprit, comme la chair, est chose bien fragile.
Le cœur est tout. Sois humble et tu me connaîtras
Et quand, si souvent sublime et martyr triomphal,
Il nous donne d'un coup sa vie accumulée,
Ce qui nous éblouit, c'est son âme d'enfant.

Il n'y a pas d'analyse à faire, le mieux est de citer.

Voulez-vous une leçon pour les riches ? Lisez la Tentation :

Si tu veux, je ferai ta vie heureuse et belle,
dit le démon, et Jésus de répondre :

La misère m'appelle.
Pauvre, je saurai mieux consoler l'indigent

Les pauvres, les affligés sont ici à la place d'honneur :

Né d'une pauvre femme, il fallait que le Maître
Qu'attendaient le bœuf, l'âne et les rois à genoux,
Inspirât la pitié même avant que de naître,
Pour que les malheureux disent : il vient chez nous.

Et ce vers :

La vie est plus heureuse à qui désire moins.

Et cet autre :

Un seul flambeau qu'on penche en allume cent mille.

L'auteur de *La Chanson de l'Enfant* et du *Livre des Petits* montre plus que jamais dans ce livre qui vient bien à son heure, toute son affection pour ceux qui doivent être un jour des hommes.

Voyez ce qu'il dit en parlant d'eux :

Et malheur à qui met un trouble dans leurs âmes.
S'il n'est pas criminel ou stupide, il est fou !
Il vaudrait mieux pour lui que, maudit par les femmes,
On le jette à la mer avec la pierre au cou !

Marie Magdelaine fait l'objet de toute son attention, Véronique, le Cyrénéen, Jean, saint Pierre, le bon Samaritain revivent d'une nouvelle vie.

La légende de la croix est de toute beauté :

Bon ouvrier, dit-il te voilà bien pressé !
Livre toujours, ami, ton œuvre à l'heure dite ;
Surtout ne gâte rien jamais pour faire vite.
Le mal présent est fait de tout le mal passé.

Ô le beau livre ! Il va être entre toutes les mains.

Au nom des malheureux, de ceux qui souffrent, merci, Maître.

La Provence que tu as si bien chantée et qui t'aime est plus que jamais fière de toi.

SONNET ⁵⁸

*Au maître bien aimé Jean Aicard
après la première d'Othello.*

Desdémone, Othello, grâce à ton âme ardente
Nous sont enfin rendus. Le beau drame idéal
En passant par tes mains redevient triomphal.
— L'ombre du fier Shakespeare a droit d'être contente

Victoire ! La bataille est gagnée... et je chante...
Poète à la voix d'or, au talent génial,
Plus que jamais on t'aime en ton pays natal :
Toulon s'enorgueillit de ton œuvre puissante.

Nous couperons pour toi les lauriers les plus doux,
En attendant, ami, ton retour parmi nous,
Non loin de ta maison toute blanche, ô mon maître,

Sur le bord des flots bleus où tu laissas ton cœur,
Pour célébrer ton nom, j'ai cueilli fleur à fleur,
Un bouquet que joyeux j'ai mis à ta fenêtre.

LE MANTEAU DU ROI ⁵⁹

Les nombreux amis de Jean Aicard se sont réjouis de l'éclatant succès qu'il a obtenu à la Porte St-Martin les soirs de la

⁵⁸ *La Méditerranée*, 17^e année, 1^{er} mars 1899, page 2, colonne 1.

⁵⁹ Publication varoise non identifiée, fin octobre 1907.

répétition générale et de la première représentation de cette œuvre « Le Manteau du Roi ».

Ce succès qui s'est accentué aux représentations suivantes était bien dû, reconnaît Catulle Mendès, dans le « Journal » à la vie laborieuse, désintéressée du noble poète idéaliste.

L'auteur des « Poèmes de Provence » poursuit son rêve.

Après le « Père Lebonnard », après « Jésus », après le « Dieu dans l'homme » vient le Manteau du Roi, c'est-à-dire l'homme dans le Roi — de l'Évangile encore.

Dans l'action qui est tantôt réelle, tantôt symbolique, le manteau royal à longue traîne d'hermine passe des épaules du roi Christian à celles d'un pauvre, et le Pouvoir et les Volontés se déplacent avec ce symbole et conduisent les événements.

Dans Christian, il y a Christ.

Mais Christian avant d'être bon comme le Christ est un tyran sanguinaire.

Comme le Christ il est bafoué, flagellé, humilié, mais les souffrances que Christian endure il les a méritées, lui !

Il lui faut l'amitié du bouffon — un philosophe — et l'amour de la douce Marie — une fiancée — pour le sauver.

Le Christ s'offre en exemple, il devient un dieu.

L'exemple sauve Christian, et Christian devient un homme.

Jean Aicard nous avait donné le livre des Petits, voici le livre des Grands.

De mon petit enclos remplis de fleurs, j'adresse à mon grand ami Jean Aicard mes félicitations les plus affectueuses qu'accompagne le parfum des roses de sa terre natale.

×××

En 1908, quand parurent les deux romans de Jean Aicard célébrant la geste de Maurin des Maures, Armagnin ne manqua pas une occasion de publier une *maurinado* :

MAURIN DES MAURES ⁶⁰

Sur l'air de Gastbielza.

Je veux chanter des montagnes des Maures,
Un fier héros.

Filles du Var, à l'abri de vos stores,
Dans vos enclos,
Vous en rêvez, car son regard fascine.
Sur le chemin,
Il vient à vous, orné d'une églantine.
Voici Maurin.

Il est connu dans toute la Provence.
À Gonfaron,
Ses mots d'esprits et son exubérance,
De vieux luron,
Ont soulevé de gros éclats de rire.
Le tambourin,
Les soirs de fête, à l'écho semble dire :
Voici Maurin.

Bormes, Le Muy, Pignans. Ste-Maxime,
L'ont vu passer,
Fusil au dos, majestueux, sublime.
Qui veut chasser,
Part avec lui. Les marais, les ravines,
Sentant le thym,
Voient sous ses plombs, tomber les bécassines,
Voici Maurin.

⁶⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 2, page 45.

On ne pourrait dénombrer ses conquêtes,
Ses jolis tours,
Rien ne le trouble, il sourit aux tempêtes,
Comme aux amours.
Il a bon cœur, il combat l'injustice,
Ce Sarrazin.
Il vit pour vivre en suivant son caprice.
Voici Maurin.

À l'occasion des Banquets des Amis de Maurin dans les années suivantes, il composa d'autres œuvrettes sur le même sujet.

Et, en avril 1909, il fut des plus ardents pour célébrer l'entrée du Maître bien-aimé sous la Coupole enviée de tous les littérateurs, en développant pour l'occasion un poème composé en 1882 :

À L'ILLUSTRE MAÎTRE JEAN AICARD ⁶¹

À l'occasion de l'élection à l'Académie française de l'auteur célèbre de *Maurin des Maures*, nous nous faisons un plaisir de publier les vers ci-après d'un ami de vieille date.

Je suis de ce terroir où la cigale chante,
Où l'oranger fleurit,
Où s'en vient expirer la vague languissante,
Où le printemps sourit.

J'habite comme toi le pays des olives,
Où l'amour est de feu,
Où tout n'est que parfum, où les sources sont vives :
Le pays du ciel bleu.

⁶¹ Périodique non identifié, début avril 1909.

Or, quand le battoir bat, bruit que l'écho m'apporte
Sous le genêt doré,
Je me prends à songer à ce qui reconforte,
À Miette et Noré.

Ouvrier, j'ai connu la rime et la cadence
En frappant du marteau,
Et les flots de la mer animèrent ma stance,
Là-bas, sur le coteau.

Tes chants, maître, ont bercé ma jeunesse souffrante
Qui brava la douleur,
Et, grillon, je me tais, quand le rossignol chante ;
Ma lyre, c'est mon cœur.

(1882).

Aujourd'hui, que la gloire en couronnes te tresse
Les lauriers du pays,
Avec tous tes amis, je suis dans l'allégresse
Et je me réjouis.

(1^{er} avril 1909).

Pour la cinquantième du *Père Lebonnard* à la Comédie-Française, Armagnin ne put se rendre au banquet offert par l'auteur à ses comédiens et amis. C'est donc Fernand Hauser qui lut les vers composés par le Toulonnais :

**À Jean Aicard et à son glorieux interprète
M. Silvain, de la Comédie-Française.**⁶²

Toi, ton pays natal, Poète aimé, t'envoie
Ses applaudissements. Tes succès nous sont doux.

⁶² *Comoedia*, 6^e année, n° 1640, mercredi 27 mars 1912, page 3, colonne 3.

Lebonnard est parti triomphant, de « chez nous »,
Et ta gloire fait notre orgueil et notre joie.

Toi, maître-acteur, Silvain, toujours je te revois
Penché sur l'établi du doux, du bon orfèvre,
Et j'écoute d'un cœur qui s'accorde à ta voix
Le rythme des vers vivre et grandir sur ta lèvre.

François Armagnin vécut douloureusement la mort du Maître qu'il appelait parfois « Père ». Il fut des plus fidèles pour évoquer chaque année la mémoire du célèbre disparu dans les soirées commémoratives organisées par les Bertrand aux *Lauriers-Roses*⁶³.

François Armagnin avait reçu en cadeau un souvenir que Jean Aicard conservait avec la piété la plus filiale et les plus religieuse :

Jean Aicard, qui avait pour moi l'affection d'un père, me parlait souvent, dans mes visites, de Victor Hugo et me lisait, aux *Lauriers-Roses*, des lettres que le grand Poète lui avait adressées.

Dans le cabinet de travail de Jean Aicard, mon regard se porta pendant longtemps sur le tableau représentant *Victor Hugo sur son lit de mort*, tableau qui se trouve aujourd'hui, au-dessus de la cheminée de la salle des Commissions de l'Académie du Var.

La photographie, donnée par la famille de Victor Hugo, fut encadrée par les soins de Jean Aicard. Les fleurs desséchées

⁶³ Pour l'ensemble des poèmes commémoratifs composés par Armagnin, voir AMANN (Dominique), « Les aléas de l'immortalité », *Aicardiana*, 2^e série, n° 36, 15 décembre 2021, pages 7-24.

que l'on aperçoit sous verre, dans l'angle du tableau furent recueillies sur le lit mortuaire par mon cher et regretté Maître, qui prit part à la veillée funèbre en compagnie de Catulle-Mendès et de Paul Arène, des familiers, eux aussi de la maison du plus illustre des poètes français du XIX^e siècle.

Vers la fin de sa vie, Jean Aicard me voyant, comme d'habitude, les yeux fixés sur le tableau impressionnant me dit, une après-midi, « Armagnin, je vous l'offre ».

Voilà comment ce souvenir entra chez moi, dans mon Ous-talet.

Et plus tard, c'est d'accord avec mes enfants que j'ai offert, à mon tour, cette relique à l'Académie du Var ⁶⁴.

L'ŒUVRE DE FRANÇOIS ARMAGNIN

François Armagnin a laissé cinq recueils poétiques imprimés : *À la queue leu leu*, 1/1889, nouvelle édition Paris, Léon Vanier, 1891 ; *Au bas de la côte*, Paris, Léon Vanier, 1892 ; *Litanies d'Amour*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1899 ; *Le Dessus de mes paniers*, Toulon, édition du *Mercure de Provence*, sd [1932], *Autour du clocher de Solliès-Ville*, Toulon, Société nouvelle des imprimeries toulonnaises, 1939, plaquette contenant treize sonnets.

Le premier recueil, tout imprégné de la naïveté et de la spontanéité de son jeune auteur, est d'une lecture si agréable que je le publie intégralement en annexe.

⁶⁴ ARMAGNIN (François), « À propos du tableau *Victor Hugo sur son lit de mort* », *Bulletin de l'Académie du Var*, 1934, pages 132-134.

Il a également livré à l'impression *Le Mai*, un délicieux poème plein d'humour relatant un pèlerinage traditionnel à la petite chapelle bâtie sur les crêtes du massif du Mai à Six-Fours :

LE MAI ⁶⁵

Mai, c'est le mois enjôleur
Où la fleur
Entre deux seins se hasarde.
On part pour voir en ce mois,
Dans les bois,
Notre-Dame de la Garde.

La chapelle, en clair-obscur,
Dans l'azur,
Se détache de la côte.
Là, le touriste — en plein air
Voit la mer
Qui scintille et papillotte.

Aux sons des cors, des tambours,
De Six-Fours,
De Camps, de La Crau, d'Hyères,
Certains dévots sont venus,
Les pieds nus,
Pour réciter leurs prières.

D'autres viennent de Toulon,
Et, selon
L'usage antique, on apporte

⁶⁵ *Le Mai*, Toulon, imprimerie de A. Isnard et C^{ie}, 1890, in-8°, 7 pages ; daté à la fin « Toulon — 1890 ».

Des cierges, des ex-voto ;
— *In petto*
On songe aux droits de mainmorte. —

Devant des niches de saints,
Des essaims
De mendiants, de bancroches,
Au nez des bons capucins,
Leurs voisins,
Soutirent l'argent des poches.

Et partout : ici, là-bas,
Les appas
Des fillettes de Provence
Troublent la tête des gars.
Les regards
Ne manquent pas d'éloquence !

— De la chapelle on descend
En dansant,
Et l'on s'arrête aux *Moullières* :
Grande kermesse en ce lieu ;
Tout est jeu !
Oh ! les belles jarretières !

Oh ! les bosquets d'alentour,
Nids d'amour !
Les jolis tapis de mousse !
Voilà qu'en foulant le thym
Vient la faim :
— Mangeons, dit une voix douce.

On désemplit les carniers,
Les paniers :
L'omelette aux fines herbes
Attire l'œil des gourmets.
— Tous les mets
Prennent des aspects superbes. —

Et gourdes et boujarons
Aux lurons
Font des faces cramoisies.
L'on se gorge de biscuits ;
L'eau des puits
Tempère les frénésies.

On fait la sieste un moment ;
Puis, gaîment,
Dans le brouhaha des masses,
On jette sa note aussi.
— Sans souci —
Le rondeau confond les classes.

On pavoise n'importe où ;
Folle et fou
Se promènent à dos d'âne ;
Les sots même ont de l'esprit ;
Chacun rit,
Et tant pis pour qui se damne.

On farandole : pistons,
Mirlitons
Font un orchestre du diable,
Si bien, qu'en haut, le bon Dieu

Doit, parbleu !
Trouver le cas pitoyable.

Pèlerinages charmants :
Les amants
Approchent de leurs maîtresses.
Et cierge, encens, romarin,
Tambourin
Facilitent les caresses.

Quand vient l'heure du départ
Il est tard,
On prend le bras d'une belle,
Et l'on refait le chemin
Du matin
En parlant de la chapelle.

On sent battre, sous sa loi,
Près de soi.
Comme une petite montre,
Un cœur qui n'a qu'un désir :
Ressaisir
Et prolonger la rencontre.

C'est pour cela que, souvent.
Poursuivant
Un rêve, ébauché sans peine,
On retourne encore au *Mai*,
Joyeux, gai,
Pour cueillir la marjolaine.

Mai, c'est le mois enjôleur
Où la fleur

Entre deux seins se hasarde.
On part pour voir en ce mois,
Dans les bois,
Notre-Dame de la Garde !

Et il fit parvenir à toutes les publications locales et régionales un grand nombre de poèmes dont il serait bien difficile de dresser l'inventaire systématique.

Armagnin eut notamment ses entrées au trimensuel toulonnais *La Méditerranée* à partir de l'année 1893. Il lui fit parvenir régulièrement de nombreux poèmes que l'on ne retrouve pas dans les recueils publiés. Armagnin, poète populaire à la verve facile et à l'inspiration ludique, donna notamment des pièces formées de vers courts : j'ai retenu un ensemble de poèmes dont les vers n'excèdent pas six pieds et j'en ai formé un recueil factice — et bien souvent facétieux ! — que je publie en annexe 3.

Reçu membre résidant de l'académie du Var le 3 mai 1893, François Armagnin le demeura jusqu'à son admission à l'honorary le 9 novembre 1932. Le *Bulletin* de la société a publié plusieurs de ses poèmes :

- « Sonnets », *Bulletin de l'Académie du Var*, nouvelle série, tome XVII, 1893-1894, pages 414-416 ; sonnets « Jeanne d'Arc », « l'Enfant », « Mois de mai ».
- « Sonnets », *Bulletin de l'Académie du Var*, nouvelle série, tome XVIII, 1895, pages 220-222. Sonnets en l'honneur de Laure de Noves, en l'honneur de Clémence Isaure ; et sonnet-préface pour un volume de vers intitulé *À bâtons rompus*.
- « La Plainte des crapauds, ballade », *Bulletin de l'Académie du Var*, nouvelle série, tome XVIII, 1896, pages 165-166.
- « Litanies d'amour », *Bulletin de l'Académie du Var*, nouvelle série, tome XXI, 1898, pages 117-129. Paris, Alphonse Lemerre, 1899.

- « Vincent Courdouan, sonnet – Bienvenue », *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXVIII^e année, 1910, pages 54-55.
- « Pour la Patrie ! – À Jeanne d'Arc – Victoire ! », *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXXII^e et LXXXIII^e années, 1914-1915, page 139-141.
- « La Voix du grand-père », *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXXIII^e, LXXXIV^e et LXXXV^e années, 1915-1916-1917, pages 43-45.
- « Le "Tigre" aux "Aiglons" », *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXXVI^e année, 1918, page 58. Poésie mise en musique comme chanson patriotique, mettant en scène Clemenceau stimulant les poilus.
- « En entendant la nouba », *Bulletin de l'Académie du Var*, XCII^e année, 1924, pages 93-94. Poème lu à la séance mensuelle du 4 juillet 1923. Poème lu à la séance publique du 18 octobre 1923. Sautillante chanson en deux rythmes.
- « Sur la tombe », *Bulletin de l'Académie du Var*, 3^e série, tome 1^{er}, XCIII^e année, 1925, page 31.
- « Sonnet à Charles Méré, auteur dramatique », *Bulletin de l'Académie du Var*, 3^e série, tome III, XCV^e année, 1927, page 42.
- « Épithalame », *Bulletin de l'Académie du Var*, XCVIII^e année, 1930, page 78.
- « Pour le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo », *Bulletin de l'Académie du Var*, CIII^e année, 1935, page 156. Sonnet lu à la séance mensuelle du 5 juin 1935.
- « Sur la terrasse des Lauriers-Roses », *Bulletin de l'Académie du Var*, CIV^e année, 1936, page 89. Pour le 13^e anniversaire de la mort de Jean Aicard.
- « Un nouveau sonnet », *Bulletin de l'Académie du Var*, CV^e année, 1937, page 114.

- « Encore un sonnet », *Bulletin de l'Académie du Var*, CV^e année, 1937, page 115.
- « L'Aube de la paix », *Bulletin de l'Académie du Var*, CVI^e année, 1938, page 116.
- « Pour mes amis », *Bulletin de l'Académie du Var*, CVIII^e année, 1940, page 196.
- « Le Maréchal Pétain à Toulon », *Bulletin de l'Académie du Var*, CVIII^e année, 1940, page 198. Sonnet lu lors de l'assemblée générale annuelle du 11 décembre 1940.
- « Sonnet, pour un ami qui me conseille d'écrire mes mémoires », *Bulletin de l'Académie du Var*, CIX^e année, 1941, page 84. Daté « février 1941 ».
- « La Chandeleur. En hommage à M. le chanoine Bouisson, président de l'Académie du Var », *Bulletin de l'Académie du Var*, CIX^e année, 1941, page 85. Poème lu à la séance mensuelle du 4 février 1942.
- « Espoir. À mes collègues de l'Académie du Var », *Bulletin de l'Académie du Var*, CIX^e année, 1941, page 86. Daté « Toulon, septembre 1941 ».
- « Dans la souffrance (Prière) », *Bulletin de l'Académie du Var*, CIX^e année, 1941, page 87. Sonnet, daté « Toulon, juin 1941 ».

Enfin, des poésies d'Armagnin a été mises en musique⁶⁶ par différents compositeurs :

ESPER (Auguste), *À mon hôte. Chant patriotique*, op. 35, Paris, A. Pinatel, sd [1895], in-folio, cotage « A. P. 3637 » ; paroles de François Armagnin, incipit « À voir se découvrir les têtes » ; musique imprimée.

⁶⁶ D'après les fichiers des paroliers (conservatoire et musique) du département de la Musique de la Bibliothèque nationale de France.

ESPER (Auguste), *C'est le printemps ! romance*, op. 104, Toulon, Michel éditeur, sd, in-folio, cotage « R.1744.D » ; paroles de François Armagnin, incipit « La campagne est verte » ; musique imprimée.

GÉRARD (Baptistin), *Bonjour, mignonne*, La Seyne-sur-Mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1901], in-folio, 4 pages, cotage « C. G. 14 » ; paroles de François Armagnin, incipit « J'ai vu fleurir au bois sacré la marjolaine » ; musique pour voix et piano.

GÉRARD (Baptistin), *Calvaire d'amour*, La Seyne-sur-Mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1901], in-folio, 3 pages, cotage « C. G. 13 » ; paroles de François Armagnin, incipit « J'ai revu la montagne en fleurs » ; musique pour voix et piano.

GÉRARD (Baptistin), *La Chanson pour te plaire*, La Seyne-sur-Mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1901], in-folio, 3 pages, cotage « C. G. 3 » ; paroles de François Armagnin, incipit « On n'est pas maître de soi » ; musique pour voix et piano.

GÉRARD (Baptistin), *Je te veux*, La Seyne sur mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1901], in-folio, 2 pages, cotage « C. G. 31 » ; poésie de François Armagnin, incipit « C'est toi que je veux ma beauté, je te veux pour l'éternité » ; partition pour une voix et piano.

GÉRARD (Baptistin), *Le Jeu d'amour*, La Seyne sur mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1901], in-folio, 2 pages, cotage « C. G. 32 » ; poésie de François Armagnin, incipit « Jeu d'amour, jeu divin et fou » ; partition pour une voix et piano.

GÉRARD (Baptistin), *Après l'abandon*, La Seyne-sur-Mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1902], in-folio, 3 pages, cotage « C. G. 47 » ; paroles de François Armagnin, incipit « Un soir Pierre le matelot » ; créée à la Scala par Thérèse Berka ; partition pour une voix et piano.

GÉRARD (Baptistin), *Chrysanthèmes d'amour*, La Seyne-sur-Mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1902], in-folio, 3 pages, cotage « C. G. 48 » ; paroles de François Armagnin, incipit « Pour t'approcher et te voir » ; créée à la Scala par Thérèse Berka ; partition pour une voix et piano.

GÉRARD (Baptistin), *Inquiétude d'amour*, Toulon-sur-Mer, Clément Esper éditeur, 1900, in-folio, 2 pages ; paroles de François Armagnin, incipit « J'éprouve en m'approchant de vous », partition pour une voix et piano ; dédicace à Lucien Sauvaire.

GÉRARD (Baptistin), *Le Mal d'aimer, sérénade*, La Seyne-sur-Mer, Clémence Gérard éditeur, sd [DL 1901], in-folio, 2 pages, cotage « C. G. 18 » ; poésie de François Armagnin, incipit « Un amoureux vint s'asseoir » ; créé par M^r Perval à *Ba-ta-clan*.

GÉRARD (Baptistin), *Mon Paradis, chanson*, La Seyne-sur-Mer, Clémence Gérard éditeur, sd [DL 1901], in-folio, 2 pages, cotage « C. G. 28 » ; poésie de François Armagnin, incipit « Qu'importent le ciel qui me tente, le gazouillis du ruisseau ».

GIRAUD (Frédéric), *Le 75, chant patriotique*, Toulon, P. Tissot, sd [DL 1915], in-folio, 2 pages ; paroles de F. Armagnin, incipit « Le canon léger que la France acclame et fête tour à tour » ; créé par M. Jean Aubert de l'Opéra de Nice ; musique de Frédéric Giraud orchestrée par Félix Corbeau, chant seul.

PIÉTRA (Victor), *Berceuse du berceau !*, Paris, C. Nicosias, sd [1895], in-folio ; paroles de François Armagnin, musique imprimée pour piano et chant en partition.

RICHARD (François), *En temps de guerre, chanson*, Toulon, H. Lafaye imprimeur, 1939, in-folio, 2 pages ; paroles de François Armagnin, incipit « Chers enfants, en ce temps d'audace » ; musique imprimée pour voix seule.

VOISIN (Albert), *La Déesse éternelle*, La Seyne-sur-Mer (Var), Clémence Gérard, sd [DL 1901], in-4°, 2 pages, cotage « C. G. 29 » ; paroles de François Armagnin, incipit « Ô femme ô déesse éternelle » ; partition pour une voix et piano.

156

ANNEXE 1
LE PREMIER RECUEIL POÉTIQUE

FRANÇOIS ARMAGNIN

*À la queue leu leu. Sonnets*⁶⁷

SONNET-DÉDICACE

à la mémoire de mon père.

*À toi, qui me montras le sentier de la vie,
À toi, qui toujours eus le pied dans l'étrier,
À toi, qui fus pour moi l'Être cher, je dédie
Ces vers, à toi, mon père, humble et simple ouvrier.*

157

*Jamais tu ne fléchis, jamais la sombre envie
N'eût prise sur ton cœur : tu ne sus mendier
Ni briguer les honneurs : et ta seule folie
Fut ton amour pour moi : je ne peux l'oublier.*

*Ton souvenir me suit ; je crois toujours entendre
Et le bruit de tes pas et le son de ta voix :
La mort, en s'en allant, n'a pas pu tout me prendre ;*

*Dans leurs jeux innocents, mes enfants, maintes fois,
Te font intervenir par des façons divines.
Mon père, ton amour a laissé des racines.*

⁶⁷ Recueil achevé en 1890. Nouvelle édition, Paris, Léon Vanier libraire-éditeur, 1891, in-12, 21 pages.

ENVOI
DES SONNETS AMOUREUX

à mon ami Charles Laure.

Jamais pédant, parfois joyeux,
Comme la cigale — à ma guise —
Je livre au soleil, à la brise,
Ces chants composés de mon mieux.

Ce sont des rires sous les cieux,
C'est la muse qui vocalise,
C'est la synthèse ou l'analyse
Des souvenirs et des adieux.

C'est une rime après la rime,
Quatrains, tercets, faits en courant,
Tout en riant, tout en pleurant ;

C'est la narration intime
D'un roman écrit jour par jour
Que ces sonnets saignant l'amour.

SONNETS AMOUREUX

au maître Jean Aicard.

I

Elle est si svelte et si mignonne,
Que j'en ai perdu mon latin,
— De l'esprit ? autant que personne :
C'est ce qui fait son air mutin.

Pour badiner, un vrai gamin ;
Pour se défendre, une lionne ;
Sa taille, qui me passionne,
Aisément tiendrait dans ma main.

C'est tout le portrait de la grâce.
Elle a des pieds, des mains de race ;
C'est un ange et c'est un amour.

Croyez-vous que je la connaisse ?
Nenni, je l'ai rêvée un jour,
— Et c'est peut-être ma jeunesse !

II

Ainsi que dans les champs on voit les papillons
Voler de fleur en fleur, aller de branche en branche,
Mes vers s'en vont gaîment en nombreux bataillons,
Pimpants comme des gars un beau jour de dimanche.

Ils s'en vont en sonnant de joyeux carillons.
Mignonne, ouvrez la porte à la folle avalanche,
Veuillez trouver un nid à tous ces oisillons ;
Ne leur boudez pas trop ; avec eux, restez franche.

Heureux de célébrer le beau temps des amours,
Mes vers ont murmuré, tout le long de la route,
Tout ce que vos vingt ans ont de grâce et d'atours.

Écoutez donc mes vers, il faut qu'on les écoute,
Ils vous diront que rien n'est comparable aux cieux
Si ce n'est la douceur et l'éclat de vos yeux.

III

On parle des anges des cieux.
Nul n'en a vu ; c'est un mystère.
Pourtant des démons aux doux yeux
Nous lutinent ici sur terre.

Nous quittons le toit des aïeux,
Nous abandonnons père et mère,
Nous renions même nos dieux,
Pour le seul plaisir de leur plaire.

— Fillettes de quinze à seize ans,
Vous ressemblez aux fleurs écloses
En un gai matin de printemps.

Nous adorons vos ongles roses.
Et quoique vous soyez démons,
Vous nous aimez, nous vous aimons.

IV

Ce moineau pris, tombé des toits,
Pépiant, perché sur vos doigts
Comme un Turc sur une mosquée,
Sur les lèvres vous a piquée.

Cet oiseau perfide et matois
Qui vous a, mignonne, attaquée,
Est heureux, le vilain sournois !
Il reçoit de vous la becquée.

Ce moineau, vous l'aimez enfin ;
Il vient chercher du fruit, du pain,
Sur votre bouche si jolie.

Ce pierrot a le droit d'oser :
Moi qui vous aime à la folie,
Je ne puis vous prendre un baiser.

V

Je t'aime, mais pour te le dire
Je n'ose et je reste incertain ;
Je remets sans cesse à demain
Ce que mon cœur tout bas soupire.

Je t'adore et c'est du délire,
Je tremble en te tendant la main,
Je souris de te voir sourire,
Je t'aime : voilà mon refrain.

Et que m'importent les richesses,
Les honneurs, la gloire d'un jour,
Si je peux avoir ton amour,

Si je peux avoir tes caresses :
Mourir de joie à tes genoux,
Me paraît un rêve bien doux.

VI

Leur histoire n'est qu'une longue idylle :
Deux vrais amoureux, deux pigeons ramiers ;

Leur faire leçon, c'est peine inutile,
Car leurs amours sont divins et princiers.

Le soir, vers la nuit, sortant de la ville,
Ils s'en vont tous deux, en vrais écoliers,
Bien loin, dans les pins et par les sentiers,
Au creux d'un rocher chercher un asile.

Ils marchent rêveurs, ils vont au hasard,
Fuyant les salons et la populace,
Où l'on voit régner l'ennui, la grimace...

Et la lune jette un rayon blafard,
Sur la joue en feu de la bien-aimée,
Et dans l'air on sent la brise embaumée.

VII

à Louis Peytral.

J'ai dit à l'Amour : Nous irons au bois,
Nous irons au bois pour cueillir des fraises,
Les talus mousseux tiendront lieu de chaises,
Et nous mangerons mieux que des bourgeois.

— Oncques on ne vit l'Amour aux abois. —
Il m'a répondu : Je trouve mauvaises
Les fraises sans femme, et sous les mélèzes
Je serais d'avis que nous fussions trois.

Va donc inviter Célestine ou Rose,
Ou choisis plutôt la blonde Anaïs,
Celle dont les seins font pâlir les lis.

Tu lui parleras mieux en vers qu'en prose ;
Je serai caché, moi, l'Amour, par là,
Et je te promets noce de gala.

CROQUIS I MIGNONNETTE

à M. Victor Piétra.

Elle avait son tambour de basque ; avec dédain
Une femme — sa mère — une gueuse stupide,
La forçait de chanter tout le long du chemin,
Malgré le vent, le froid et la foule insipide.

Elle chantait, la pauvre, avec un air chagrin.
Pieds nus, cheveux au vent, une robe sordide ;
Tout en elle disait qu'elle mourait de faim,
Que cette vie infâme était un suicide.

Car elle était si frêle ; on aurait dit Mignon
Regrettant son ciel bleu, sa mer et sa maison.
Son visage un peu pâle accusant un long jeûne

Faisait mieux ressortir ses yeux couleur d'azur.
Et je plaignais l'enfant, si belle, encor si jeune,
Moins pour son temps passé que pour son temps futur.

II L'IVROGNE

C'est un vieil ivrogne
À vilaine trogne,

Tout déguenillé
Et l'habit souillé,

Qui sur le mur cogne
Son crâne mouillé,
Et murmure et grogne
Ainsi débraillé.

C'est minuit ; l'orage
Fait des toits, ce soir,
Un vrai déversoir.

Et l'ivrogne enrage
De cuver son vin
Avant le matin.

LES SAISONS

I LE PRINTEMPS

à mon ami Paul Mangin.

Les jours de tristesse ont pris fin :
C'est le printemps, et l'hirondelle,
Heureuse, est revenue enfin
Faire son nid sous la tourelle.

La rosée argente le thym ;
La fleur sourit ; l'aube étincelle ;
Et le renouveau patelin
Fait trouver la rose plus belle.

On respire plus librement ;
Plus d'un amoureux, galamment,
Donne des gages de tendresse ;

La vie éclate avec ivresse.
C'est la saison des rendez-vous,
Des baisers et des billets doux.

II L'ÉTÉ

à l'auteur de Clairs de soleil ⁶⁸

Voici l'été, saison des bains ;
Les chemins sont pleins de poussière ;
En tous lieux on voit des gamins
Faisant l'école buissonnière.

Jetant par dessus les moulins
Son bonnet, la blonde meunière
Reçoit, au bord de la rivière,
Les hommages des galantins.

Au village, près la grand' route,
La cigale chante. Il faut voir
Les bœufs venant de l'abreuvoir.

L'été ne fait point banqueroute :
Les enfants et les malheureux
Ont les fruits, le soleil pour eux.

⁶⁸ NDLR. — Il s'agit de Noël Blache ; publié en 1886.

III L'AUTOMNE

à Joseph-Fabien Mougenot.

Les feuilles jonchent les parterres
Quand vient l'automne ; et les docteurs,
Avec des mots consolateurs,
Se font des rentes viagères.

C'est la saison des éditeurs,
Des bals — gare aux célibataires ! —
C'est le déclin des poitrinaires
Et le triomphe des acteurs.

Plus d'une veuve se console
Dans les bras d'un ancien ami :
Plus d'un enfant pleure à l'école.

Prévoyant comme la fourmi,
Le vigneron, joyeux et brave,
Déguste le vin de sa cave.

IV L'HIVER

à M. Sénès (La Sinse.)

L'hiver vient ; et dans les vallées
Les routes vont être gelées ;
Plus de rose dans le jardin ;
Les oiseaux ont fui le ravin.

Plus de belles nuits étoilées ;
Seuls le vent et les giboulées,

Matin et soir, soir et matin,
Nous vont faire un strident refrain.

Tandis qu'au coin du feu, le riche
Regarde, en pinçant son caniche,
L'eau du ciel tomber sur le toit,

Le pauvre en son logis grelotte.
— Et je me dis : à qui la faute
Si l'un a chaud et l'autre a froid ?

AUTRES SONNETS

EN EXIL

à M. J.-B. Moulet.

Quand l'aube éclaire les coteaux,
Quand le paysan s'achemine
À son labeur, quand les troupeaux
Vont brouter près d'une ravine ;

Quand les bêches et les marteaux
Montrent la force masculine,
Je cherche quelques chants nouveaux
Et me pare d'une églantine.

Mais des pleurs me viennent aux yeux,
Le soir, en contemplant les cieux :
L'infini trouble ma sagesse.

Je songe aux morts que j'aimais tant,
Et j'approfondis à l'instant
L'immensité de ma détresse.

RÉSIGNATION

à *Alix Moussé*.

De joie et de pleurs notre vie est faite.
Puisque le bonheur n'est pas assuré,
Sachons écouter la voix du poète :
« *Aimons et prions* », c'est un droit sacré.

Au malheur il faut payer notre dette.
Le soleil, la mer, le ciel azuré
Apportent un baume à l'âme inquiète :
Notre sort n'est pas si désespéré.

Prions : la prière a de grandes ailes ;
Les blasphèmes font l'effet de crécelle,
Et le désespoir n'est d'aucun appui.

Aimons : car l'amour rachète nos fautes,
L'amour chasse au loin tous ces vilains hôtes :
Découragement, rancunes, ennui.

!

à *mes anciens collègues et amis,*
les armuriers de la Marine.

Égalité, mot creux ! le valet et le maître
Existeront toujours. Titres *et cœtera*
Gouvernent l'univers. Et l'on tolérera
Le mal pour le puissant, fût-il ou fourbe ou traître.

L'or, voilà le levier qui toujours tentera
Les affamés d'honneur, de gloire et de bien-être.
Jamais on ne reçoit un noble comme un reître ;
Toujours sur les haillons le velours prévaudra.

Erreur mille fois donc, pauvres gens que nous sommes,
De vouloir nous placer sur le même degré
Que le millionnaire ; et, pour être des hommes,

Il ne faut pas gagner son pain, bon gré, mal gré,
À la sueur du front. Il faut, à l'aventure,
Crever chevaux, jouer, faire bonne figure...

SONNET-ÉPITAPHE

Fossoyeur, sans remord,
Au cliquetis des verres,
En chantant à ma mort,
Je veux que tu m'enterres.

Car après les colères,
Les caprices du sort,
Et toutes les misères
On désire le port.

Donc, plus la vie est brève,
Moins longue est la douleur
Pour l'âme et pour le cœur.

Ô vous, amis, qu'un rêve
Tient encore ici-bas,
Passez, ne pleurez pas !

CONCLUSION

à *mon ami Jules Millet.*

Peu m'importe où l'on me mette
À ma mort ; les arbres verts

N'empêchent pas le poète
D'être mangé par les vers.

En attendant, je feuillette
Des bouquins, et l'univers
Sincèrement m'inquiète
Beaucoup moins qu'un mauvais vers.

Je ne sais si je suis sage,
J'ignore si je suis fou,
Et je vais je ne sais où.

Je m'apitoie ou j'enrage
Selon le jour et le lieu ;
Et païen je crois en Dieu !

Toulon, quartier Donamorte, 1890.

ANNEXE 2
LE DERNIER RECUEIL POÉTIQUE

François ARMAGNIN

—

AUTOUR DU CLOCHER
DE SOLLIÈS-VILLE

*Cloche sainte, quand la nuit tombe
Dans la plaine et sur le coteau,
Berce l'enfant dans le berceau
Et le vieillard près de la tombe ;
Et verse, tout le long du jour,
Dans le cœur de tous de l'amour.*

F. A.

Préambule

—

LA VISITE INATTENDUE

On frappe. « Entrez !.. grogne-t-on. Encore quelque gêneur...
On entre. — Bonjour !.. Je passe et je m'en vais ; voici pour
vous... Bonsoir !.. »

On jette un livre sur votre table. Un livre tout neuf. Des
vers !... C'est un poète. L'admirable et touchante chose... Il y a
encore des poètes !... On se retourne... Hé !.. C'est ce vieil Ar-
magnin... Asseyez-vous donc un moment... Nous le regardons.
Il ne veut décidément, pas vieillir, l'incorrigible tourneur de
rimes. Ses yeux rient comme à vingt ans ; et, avec eux, sa
moustache et sa barbiche de mousquetaire.

Armagnin !... Je ne sais pas de nom qui dise mieux son origine. Il vaut ce nom un coup de soleil, un concert de cigales.

Écoutez un peu comme cela vibre... (Inutile d'essayer si vous n'avez pas l'accent) Ar... ma... gnin !

Et c'est par dessus le marché, le nom d'un poète :

Sur ce livre tout neuf qu'il nous a apporté, il y a ce titre : *Le dessus de mes paniers*.

Le vieux cueilleur de rimes s'excuse :

« — Oh ! Ce n'est pas une récolte nouvelle... J'en ai pris un peu partout dans mes vieux papiers, et j'en ai rempli une corbeille... Je vous l'offre... »

Il a dit cela comme un jardinier qui, en voisin, viendrait vous apporter sur quatre feuilles de vigne, quelques fruits cueillis exprès pour vous.

Il y a plus de cinquante ans qu'Armagnin a écrit ses premiers vers. Et depuis il n'a jamais cessé. Et même maintenant, malgré les temps ingrats, âpres, fermés à ce qui ne rapporte rien, ne se mange pas, ne se vend ni au poids, ni au mètre, il continue.

Il a eu beau nous dire que c'était là sa dernière récolte nous ne l'avons pas cru...

Quand on rime depuis si longtemps, on ne s'arrête qu'à la fin...

Et avec ces yeux-là qui rient tout le temps — ou qui rêvent — le dernier sonnet n'est pas pour demain.

Cueillez encore des rimes ; et les cousez deux par deux...

Rimer c'est rester jeune ; c'est garder la foi...

Et que vous avez raison quand vous dites :

*Tout disparaît, s'efface
Et passe*

Peine et douleur

.....

Reste le cœur

c'est-à-dire, poète, le dessus du Panier.

Toulon, le 1^{er} Juin 1932.

VICTOR PETIT.

13 Sonnets à la douzaine

I

Je ne sais pas, mon Dieu ! mon Dieu !
Pourquoi je me suis mis en tête
De refaire, à la queue-leu-leu,
Des sonnets ! — Comme on se répète ! —

Ce passe-temps, ce joli jeu,
Met mon cœur et mon âme en fête...
Mais l'on s'épuise peu à peu,
Et qui dit sonnet, dit sornette.

Ma foi, tant pis ! Foi de Chrétien !
Si j'ennuie, on le verra bien.
Des vers, ce n'est pas une affaire.

Seigneur ! Faites que ces sonnets
Remplacent quelques chapelets.
— Pardonnez-moi cette prière. —

II SOLLIÈS-VILLE

À Paul Maurel

Le vieux bourg revit, pierre à pierre,
À l'ombre du clocher d'aplomb,
Tandis que dort dans la poussière
Le reste d'un vague donjon.

Le soleil darde sa lumière
Sur le toit de chaque maison ;
Une cigale — la dernière —
Me régale de sa chanson.

Heureux, je vois Solliès renaître,
Mais il n'est plus là mon cher Maître
Qui me donna l'amour de l'Art !

Seul, j'accompagne à la Montjoie
Le passant que le ciel m'envoie
Pour reparler de Jean Aicard.

III LE CLOCHER

Clocher d'amour, clocher joyeux,
Joli clocher de mon village,
Semant la paix et le courage,
Ta silhouette est dans mes yeux.

Ils aiment, retour de voyage,
Te revoir, les jeunes, les vieux.

Ta belle cloche, dans sa cage,
Rapproche la terre des cieux.

À ta voix, plus d'une grand'mère,
À l'Angélus, fait sa prière
Pour saluer l'astre du jour ;

Et quand il faut prendre les armes,
Dans les angoisses, dans les larmes,
Autour de toi, chacun accourt.

IV À MON AMI, LE PAYSAN

Ta femme est auprès d'un berceau,
Bon paysan, quand tu travailles,
Tantôt en bas, tantôt en haut
Du vert coteau, pour les semailles.

Oui, tu trimes, c'est là ton lot ;
Tu défonces, tu débroussailles.
Aux vendanges, ton chariot
Est utile pour les futailles ;

Et tu maudis parfois ton sort,
Et tu trouves que je m'amuse
En entendant chanter ma Muse.

« Mon ami, tu te plains à tort :
« Chez toi, l'on fait de belles âmes. »
Te dirait, vivant, Francis Jammes.

V
TANTE ROSE

Dans son tartan de paysanne,
L'abritant du mistral un peu,
Tante Rose, sur son vieil âne,
Rentre son bois sec pour le feu.

Elle ne ferait point l'aveu
De son âge, mais diaphane,
Son visage, sous le ciel bleu,
Le déclare à la tramontane.

Pour guider Maître Aliboron,
Elle a recours à son bâton
Qui bien rarement se repose ;

Et le soir, seule à la maison,
Avec son livre de raison,
Elle calcule, tante Rose.

VI

À M. le docteur Aycard.

Quand vous interprétiez Virgile,
Moi, déjà vieux, vous, qu'un enfant,
Devant mon ancien domicile,
À Toulon, vous passiez souvent...

Je vous retrouve à Solliès-Ville,
Docteur, et pour délasserment
Joignant l'agréable à l'utile,
Aujourd'hui, Monsieur le Savant !

Attiré par le vieux rustique,
Par procédé photographique,
Un beau portrait, fut réussi.

L'opération fut parfaite :
Vous avez bien soigné ma tête,
Tous mes compliments, et merci !

VII
LE FOSSOYEUR

Au village, le fossoyeur,
Élève des lapins, des poules.
Il va, l'été, pêcher des moules,
L'hiver, il fait le ramoneur.

Dans les bois, écoutant les houles
Qu'imité le sapin jaseur,
Pipe aux dents, il songe au docteur
Qui conseille les jeux de boules.

Les bons pas font les bons repas.
Dans le village, on ne meurt pas,
C'est une affaire d'habitude.

Bien rare qui tourne de l'œil,
Dit, en soulevant un cercueil,
Le fossoyeur à la main rude.

VIII LE MOULIN DE GUINGOIS

À mon vieil ami Girardi

Ton moulin de guingois, vois-tu,
Me rappelle notre jeunesse :
Un écu c'était la richesse,
Mais qu'est-ce, depuis, un écu ?

Notre pauvre or, on l'a fondu ;
Mais, il nous reste la faiblesse
De rimer, de rimer sans cesse :
Pégase n'est pas abattu.

On perd et l'ouïe et la vue,
Par tous les trafics de la rue,
On risque d'être supprimé ;

Mais pour être encore imprimé,
À Solliès-Ville où je séjourne,
Mon moulin, aussi, tourne, tourne !

IX DEVANT LE MONUMENT DES MORTS

Morts chéris, dont les noms sont là devant mes yeux,
Quand la boue et le sang engluaient vos semelles,
Vous croyiez, en tombant, mettre un terme aux querelles
Qui troublaient l'Univers, et vous étiez heureux.

Fiers, vous entrevoyiez, brillante, dans les cieux,
La victoire. Elle vint, on lui coupa les ailes.

Les vaincus, dédaignant leurs promesses formelles,
Reparlent en vainqueurs. Ô morts ! Vous rêviez mieux !

Nous n'avons pas, hélas ! terminé votre tâche.
Répugnant au métier de bourreau, sans la hache,
Nous avons pactisé dans la joie, en amis.

Et ceux que vous laissiez, jadis, à la mamelle,
Pourraient vivre, aujourd'hui, la même heure cruelle
Qui vous fit tout quitter pour l'honneur du Pays.

X LA LYRE ET LE TAMBOURIN

Je me sens frère d'un hibou,
Tout déplumé, battant de l'aile,
Attendant triste, au bord d'un trou,
Le fossoyeur avec sa pelle.

Ma lyre n'est plus qu'un joujou
Ayant pour corde une ficelle !
Cueilleur de rimes, jusqu'au bout,
À mon joujou, je suis fidèle.

Quand on compte quatre-vingts ans,
On devrait oublier le temps
Où la Muse était un peu folle.

Cependant quand le tambourin
Fait entendre son gai refrain,
Mon cœur bat pour la farandole.

XI GALÉGEADE

à Monsieur le Maire

Qui n'aimerait pas Solliès-Ville,
Pays du Soleil ? On y tient !
Grâce à vos bons soins, tout y vient,
Sauf un petit rien bien utile.

Ce rien, c'est là l'important point :
Il faudrait au bas de la côte...
La mer. Ce n'est pas votre faute :
On ne l'aperçoit que de loin.

Le grand air et mille autres choses,
Bon vin rouge, cerises roses,
Font paraître les jours meilleurs.

Mais, s'il s'agit de bouillabaisse,
Adieu, Madame la Mairesse !
Nous allons la manger ailleurs,

LES SABLETTES, 24 juillet 1937.

XII À PROPOS D'UN LIVRE DE JEAN BLADÉ

À M. Ch. B.

Mon âme — que Dieu me pardonne —
Revit dans Jean-François Bladé
Que vous m'avez recommandé
En revenant de La Garonne.

Elle est un peu d'humeur gasconne
La Muse, aussi, qui m'a guidé
En m'amusant, et consolé,
Sur mon chemin, mieux que personne.

Comme Bladé, cheveux au vent,
Jeune, on m'appelait d'Artagnan,
— Ce n'était pas pour me déplaire.

J'aimerais, au dernier moment,
Pour franchir le pas crânement,
Un peu d'Armagnac dans mon verre.

XIII PRIÈRE À LA SAINTE-VIERGE

Sainte Vierge, qu'ils sont méchants,
Les gens de toutes les contrées !
Tout augmente : pain et denrées,
Et la peur souffle sur les champs !

Ce n'est partout que simagrées
D'amour avec des mots tranchants.
On se heurte aux mauvais marchands,
À des consciences tarées.

C'est désarroi de toutes parts...
Il nous faudrait un Curé d'Ars
Ou quelque saint François d'Assise ;

Ou bien, et ce serait bien mieux
— Méritons-nous cette surprise ? —
Que vous redescendiez des Cieux.

SOLLIÈS-VILLE, le beau jour de la Chandeleur 1939.

ANNEXE 3

PETIT RECUEIL FACTICE... ET FACÉTIEUX !⁶⁹

FRANÇOIS ARMAGNIN

SONNET⁷⁰

La rime folle,
Comme l'oiseau
Qui rase l'eau,
Vient et s'envole.

Sur un tombeau
On se désole ;
On se console
Près d'un berceau.

La rime passe
Vite on l'enchâsse ;
C'est à souhait !

Le vers s'aligne.
Au bas, on signe ;
Et puis... c'est fait.

PARADE⁷¹

Sur la grand' place
Un vieux paillasse
Mord jusqu'au sang
Pierrot tout blanc.

Droit sur un banc,
Battant son flanc,
Gille grimace,
Drôle et cocasse ;

Mais Arlequin
Lorgne le sein
De Colombine

Et la mâtine
Rend très jaloux
Son pauvre époux.

⁶⁹ Recueil composé par Dominique Amann avec des poèmes de François Armagnin publiés dans la revue toulonnaise *La Méditerranée* de 1893 à 1899 et formés de vers au maximum hexasyllabes.

⁷⁰ *La Méditerranée*, 11^e année, 25 août 1893, page 2, colonne 4.

⁷¹ *La Méditerranée*, 12^e année, 15 février 1894, page 5, colonne 3.

À. X* 72**

On ne peut toujours
Être dans les larmes :
La vie a des charmes
À de certains jours.

Près des êtres lourds,
Veillant en gendarmes
L'amour sous les armes
Fait des calembours.

Prêtez donc un peu
L'oreille à l'aveu,
À l'aveu suprême.

Le plus grand chagrin
Fuit un beau matin
Pour peu que l'on aime.

SONNET 74

Le *sort* fait, pour rire,
Patte de velours,
Et puis, au rebours,
Le traître, il déchire

⁷² *La Méditerranée*, 12^e année, 5 avril 1894, page 5, colonne 3.

⁷³ *La Méditerranée*, 12^e année, 25 avril 1894, page 2, colonne 2.

⁷⁴ *La Méditerranée*, 12^e année, 15 mai 1894, page 2, colonne 1.

⁷⁵ *La Méditerranée*, 12^e année, 25 juin 1894, page 2, colonne 1.

EN MER 73

Sous le beau ciel clair,
Nous allons en mer,
À la voile blanche,
Aujourd'hui, dimanche.

D'une allure franche,
Le bateau se penche.
Comme il a bel air
Sur le flot amer !

Au diable le monde !
Nous pouvons sur l'onde
Causer et fumer,

Sans que rien n'attriste
Notre âme d'artiste
Faites pour aimer.

ALIGNONS DES VERS 75

Jours et nuits, toujours,
Joyeux troubadours,
Trouvères,
Comme feu Bouflers,

On n'a pas toujours
Ce que l'on désire
Nous avons beau dire
Les cieux restent sourds.

Mais quand on est belle,
On cesse de voir
L'avenir en noir.

Et la vie est telle,
Madame, qu'il faut
Aimer son défaut.

LAMENTO 76

Pauvre cigale,
Un vil méchant
Ravale
Ton chant.

Avec sa bile,
Son air chafouin,
Zoïle
À point.

Sur la pelouse,
Il bat son flanc,
Jalouse
Ton rang.

⁷⁶ *La Méditerranée*, 12^e année, 15 juillet 1894, page 3, colonne 1.

Alignons des vers,
Mes frères.

À nous les paillons !
Aux Muses, payons
La dîme.
Loin d'être harpagons,
Rimeurs, prodiguons
La rime.

Soucis et revers,
En faisant des vers,
Tout passe.
Chantons. Au chanteur
Tout devient couleur
D'espace.

Les vers n'ont jamais
Trop enrichi. Mais
Qu'importe
S'ils ont pu souvent
Franchir d'un couvent
La porte ;

S'ils ont démontré
Qu'un souffle sacré,
— Notre âme —
Pour de jolis yeux
Reflétant les cieux,
S'enflamme ;

Il va, vient, fouille
De bout en bout,
Et souille
Partout.

Puis il se lave
Dans le venin,
Et bave
Sans fin.

Pauvre cigale,
Ce vil méchant
Ravale
Ton chant

« À BÂTONS ROMPUS »⁷⁷
(Sonnet-préface d'un livre en
préparation portant ce titre).

Que veut le poète ?
— Offrir un sonnet,
Dans un frais bouquet,
Pour plaire à Suzette ;

Chanter un couplet
À Jeanne ou Jeannette ;
Puis, dans sa retraite,
Aimer en secret.

Par plaisir intime,
Il poursuit la rime
« À bâtons rompus »

S'ils ont pu charmer,
Sans trop alarmer,
L'amante,
Celle que le soir
On voudrait savoir
Contente.

S'ils ont dit aux fleurs
De sécher les pleurs,
Aux lèvres
D'aller apaiser
Par un doux baiser
Les fièvres.

S'ils ont aux railleurs
Dit : Soyez meilleurs ;
Vos notes
N'ont rien de profond,
Et nous les trouvons
Idiotes ;

S'ils ont pour les morts
De tendres accords.
Des larmes
Pour les souffreteux,
Pour les ventre-creux
Des charmes ;

Dans tous les combats,
Donnant aux soldats
La force,
S'ils ont redressé

Et voilà son livre
Qu'en tremblant, il livre
Aux flux et reflux.

À la manière de Verlaine

ARIETTE⁷⁸

I

Je pense à vos ennuis,
À vos deuils, à vos peines ;
J'en rêve jours et nuits.
Je pense à vos ennuis.

Je voudrais vous distraire
Et vous faire oublier
Vos soucis de naguère.
Je voudrais vous distraire.

II

J'ai pressé votre main,
Votre main bienfaisante ;
Mais je songe à demain.
J'ai pressé votre main.

Vous êtes bonne et tendre,
Vous avez un cœur d'or,
Vous savez me comprendre.
Vous êtes bonne et tendre.

Du pauvre blessé
Le torse ;

S'ils ont su prouver
Qu'il fait bon rêver
Aux choses
De l'art, aux oiseaux,
Aux nymphes des eaux,
Aux roses ;

Ne nous plaignons pas,
Nous, les avocats
Des marbres,
Des lis et des houx.
Allons encor sous
Les arbres.

Sont-ils assez fous,
Les bourgeois et tous
Les êtres
Qui ne voient les fleurs,
Les cieux que de leurs
Fenêtres.

Retournons au bois,
Et, plus d'une fois
Encore,
Rimons pour l'amour,

⁷⁷ *La Méditerranée*, 13^e année, 25 mai 1895, page 2, colonne 3.

⁷⁸ *La Méditerranée*, 14^e année, 25 février 1896, page 2, colonne 1.

III

Demain, où serons-nous ?
Qui donc pourrait le dire ?
Les sages sont des fous.
Demain, où serons-nous ?

La vie a ses mirages
Insensés mais charmants.
Les fous sont les plus sages.
La vie a ses mirages.

IV

Partons, si vous voulez,
Partons à l'aventure.
Sous les cieus étoilés,
Partons si vous voulez.

Nous foulerons ensemble
Le thym au fond du bois.
Et si votre main tremble,
Nous pleurerons ensemble.

LA SOUFFRANCE ⁷⁹ LORSQUE VOUS SOUFFREZ ⁸⁰

Si tu veux qu'on t'aime,
Sache retenir

Sans dure souffrance
Et sans noir souci,

Pour les fleurs et pour
L'aurore.

Le bonheur est là.
Sans avoir de la
Fortune ;
Toujours on pourra,
Amis, rimer à
La lune.

L'horrible blasphème ;
Apprends à souffrir.

La souffrance est bonne :
Elle met sur nous
Comme une couronne
Dont le poids est doux.

Les fleurs près du gouffre
Sont des fleurs de choix.
Tout être qui souffre
A plus tendre voix.

Le cœur à la plainte
S'émeut en tout lieu.
La souffrance est sainte,
Elle vient de Dieu.

Que ferait, ici,
La sainte Espérance ?

Que ferait le cœur
Au doux témoignage ?
— L'amour, le courage
Seraient sans valeur.

Les pleurs et la pluie
Ont raison, sans eux,
Soleil, cris joyeux,
Tout souvent ennuie.

Lorsque vous souffrez,
Dieu près de vous veille ;
Il parle à l'oreille
Lorsque vous pleurez.

L'amitié certaine
Voudrait bien alors
Conjurer les sorts
Qui font votre peine.

— Sous les rudes coups
On peut mieux comprendre
Le cœur doux et tendre
Qui s'en vient à nous.

⁷⁹ *La Méditerranée*, 14^e année, 5 juillet 1896, page 1, colonne 1.

⁸⁰ *La Méditerranée*, 15^e année, 15 janvier 1897, page 2, colonne 1.

ÉMILE JOUVENEL

Dominique AMANN

La famille Jouvenel est originaire de Montpellier (Hérault) et de ses environs : l'aïeul Jean-Pierre, né en 1821 y était cultivateur et son fils François, né à Lattes (Hérault) le 8 juillet 1852, pâtissier.

Émile Jouvenel, le second fils de François, naquit à Montpellier le 26 février 1880. Il épousa à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine) le 27 novembre 1909 Antoinette Tourinel ; dans son acte de mariage, il est dit employé de commerce.

Il mourut à Toulon le 24 août 1928.

Ses années de jeunesse sont connues par le témoignage d'un contemporain :

Je le revois, à sa sortie du collège, à Montpellier, sa ville natale, cité aristocratique et surtout universitaire, où d'autres étudiants — plus fortunés — complétaient des études que Jouvenel dut interrompre, pour raisons de famille, à la mort de sa mère.

Les étudiants d'alors peuvent se rappeler du bohème nature, exubérant et bon garçon qui allait muni de leur carte personnelle, prendre pour eux des notes aux nombreux cours — si divers ! — de la Faculté.

Notre « copain de vadrouille » écoutait une leçon d'anatomie à l'École de Médecine ; prenait des notes sur l' Histoire de

l'Art aux conférences faites dans une salle attenante au musée Fabre ; un autre jour on le retrouvait à l'École d'Agriculture où, sur le cahier d'un étudiant généreux, il prenait minutieusement des notes pour le cancre qui, pendant ce temps, faisait la noce avec les sous de Monsieur son papa.

Une autre fois, Jouvenel savourait, au « Palais », la plaidoirie d'un avocat célèbre ; et, encore et toujours notre homme prenait des notes, des notes, des notes.

Certes, ses dons rares d'assimilation le servaient en cela ; mais dans les milieux d'étude, écoles, bibliothèques, laboratoires ou les lieux de plaisirs, de noce, de bombe, les brasseries, casinos et garnis bohêmes — souvent dégarnis ou encombrés à la manière d'une mansarde à Rodolphe et Mimi — son observation aiguë ne s'exerçait pas qu'à la façon d'un scoliaste ; le psychologue averti disséquait les types, croquait les silhouettes, classait les tendances et notait les caractères multiples.

C'est de cette instruction ramassée ainsi au galop de la vie, parmi cette jeunesse frondeuse et savante, qu'est sorti — comme d'un moule un peu bousculé — le classicisme bâtard, le naturalisme saturé d'idéalité surprenante de l'auteur des *Franchises*.

D'autres vous parleront du *loup de lettres* cherchant sa voie dans les cénacles bruyants de Montmartre, au milieu d'une pseudo-jeunesse rageuse composée de ratés quelquefois sublimes comme Han Ryner.

Ceux-là n'auront connu que le papillon gauche et buté autour du rayonnement symbolique de la Ville-Lumière.

Il faut avoir connu cette cigale de chez nous sous le vrai soleil du « Clapas », parmi le feuillage poudreux des platanes ou l'argent rebroussé des oliviers séculaires, pour comprendre toutes les vibrations ardentes et délicates, pour saisir ce qu'il y a de vraiment humain dans l'œuvre, simple, claire, souple,

multiple, imprudente et magnifique de celui qui s'est dépeint et puis raconté sous les traits de « René Mongeot »¹.

Le général Castaing, président de l'académie du Var, rajoute :

C'est votre sol qui vous a fait naître poète et soldat. Vous voilà lancé dans les champs de l'idéal, dans les batailles de la vie, courant où l'on espère et où l'on se bat. — Vous remportez un peu partout des prix de poésie et vous n'avez pas vingt ans. Vous vous éblouissez dans des rêves bleus... Hélas ! les rêves gris ne vont pas tarder !... car vous n'aviez pas songé aux nécessités de la vie matérielle, et comme les jeunes poètes, qui sèment leurs strophes à tous les vents, vous ne ramassiez que des fleurs... qui ne font pas vivre. Votre désorientation se fait douloureuse. Vous allez demander un refuge au Conservatoire de Montpellier d'où vous sortez avec un prix de Comédie, mais le théâtre est pour vous décevant, les vieux y jouent trop souvent les jeunes premiers et vous ne savez pas mettre votre âme dans l'œuvre des autres²...

Le témoignage d'un autre contemporain éclaire encore ces années d'insouciance :

Un écrivain de forte race, un poète d'enthousiasme et de noblesse, un homme enfin, je l'ai connu en 1909 aux Loups, ce groupement de poètes, que, sous l'égide de Jean Richepin animait l'ardeur belliqueuse, la fantaisie truculente du regretté

¹ *La Vie montpelliéraine et régionale*, 30^e année, n° 1, samedi 6 janvier 1923, page 5, colonne 1 ; article du Dr Joseph Bru.

² « Discours de réception suivi de la réponse du général Castaing », *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXXIX^e année, 1921, page 61.

Belval-Delahaye. Dans ces hurles pittoresques, auxquelles tout le Paris littéraire, artistique et mondain se plut à défiler, s'affirmèrent des poètes, des peintres, qui depuis sont devenus notoires.

C'étaient Pascal Bonetti, le récent auteur des *Triumphes*, lyrique, emporté et splendide ; Gandilhon Gens d'Armes aux sonnets arvernes d'une richesse et d'une sonorité toutes barbares ; André Tudesy, enlumineur précieux de tableaux du vieux Paris ; Gabriel Volland, grave, harmonieux et fier ; Vallery-Radot, aux strophes de pur idéalisme ; et surtout Jean Ott, poète profond et savant qui allie dans *l'Effort des Races* à une inspiration hautement philosophique un modernisme de vision singulièrement précis et suggestifs, et qui vient dans *Les Empreintes* de renouveler, en des vers d'un stoïcisme frémissant, sa matière et sa manière. Là débuta aussi le grand peintre de guerre, Lucien Jonas.

Émile Jouvenel était avec Jean Ott l'âme de ces réunions ardentes et généreuses. Il attirait les sympathies par son visage énergique et loyal, et suscitait les applaudissements par ses vers drus et vibrants, robustes et clairs comme ses montagnes cévenoles originelles. Depuis, il y a eu la guerre. Les Loups ont été dispersés, engloutis par la tourmente³.

Pour démarrer sérieusement dans la vie, le jeune Émile prit un engagement dans l'Infanterie de marine et passa cinq années au Tonkin... sans oublier la poésie :

³ *La Pensée française [Strasbourg]*, 4^e année, n^o 75, lundi 26 mai 1924, « Nos écrivains. Émile Jouvenel », page 10, colonne 1, article de Charles Dornier.

TEMPLE PAÏEN⁴

À Léon Vérane

Je connais une belle église
Ouvrée à tous par tous les temps ;
Elle dure, quoiqu'on en dise,
Depuis plus de cent et cent ans...

C'est une forêt magnifique,
Où le chantre, un doux rossignol,
Toutes les nuits chante un cantique
Avec la foi d'un Espagnol !

Chaque chêne est une colonne
Qui soutient ce temple des dieux ;
Un pin, qui sous le vent frissonne,
Forme l'orgue mélodieux.

Le feuillage a des découpures
Où la Nature en son travail
A mis de fines ciselures
Et des tons rouillés de vitrail.

Tout au fond, c'est le sanctuaire,
Où, dans un lumineux décor,
La lune met son lampadaire,
Le firmament ses cierges d'or.

⁴ JOUVENEL (Émile), *Temple païen*. Poème qui a remporté le premier prix au concours de poésies organisé en 1907 par la Société artistique et littéraire de Montpellier. Inédit, publié ultérieurement dans : *La Provence illustrée, revue de la côte d'azur varoise*, 3^e année, n^o 9, septembre 1923, page 201, colonne 1.

Quand l'Angélus tinte aux clochettes
Des troupeaux qui s'en vont le soir,
On y voit s'ouvrir des fleurettes
Qui forment un pur encensoir...

On y fait plus d'un sacrifice
Dans les chapelles de buissons,
Les amoureux vont à l'office
Pendant que chantent les pinsons.

Les nuits d'été, ce sont des fêtes :
Sous les vibrantes floraisons
Le Temple est rempli de poètes
Qui vont chanter les floraisons !

196

De retour à Paris il trouva un poste d'employé de commerce et se maria. Il était également journaliste et poursuivait son œuvre littéraire⁵. Ses premières œuvres publiées le firent connaître : *Fleurs du soir, poésies*, suivies de *Fraternité*, comédie ; *René Mongeot, roman* ; *Chez les marsouins, roman* ; ainsi qu'une série de contes inédits publiés par *La Petite République* et autres périodiques en 1911-1914⁶.

C'est alors que la première guerre mondiale éclata : Jouvenel rejoignit le 8^e régiment d'infanterie coloniale à Toulon. Soldat courageux et intrépide, il fut cité à l'ordre du jour dès le 17 octobre suivant pour sa brillante conduite dans un assaut : « Le 17 octobre 1914, au cours de l'attaque d'une position allemande,

⁵ Il publiait ses vers dans de petites revues, par exemple : « Au clair de la thune ! ou la grève des cheminots », *La Bohème, journal des étudiants*, 3^e année, n° 43, samedi 12 novembre 1910, page 5, colonne 2.

⁶ Voir ci-après dans la bibliographie.

s'est avancé jusqu'aux réseaux de fils de fer ennemis, accompagnant son sergent de section ; après la mort de celui-ci et en l'absence du caporal, a pris le commandement de sa section, qu'il a pu maintenir en position, face à l'ennemi, sous un feu violent d'infanterie, jusqu'à l'arrivée des renforts.⁷ »

Il en revint trois années plus tard, blessé à deux reprises, mutilé, avec des galons de sous-officier gagnés sur le champ de bataille.

Il se fixa à Toulon en 1919, y achevant un nouveau roman, *La Revanche de la Terre* :

N'attendez pas de moi, chers lecteurs, l'analyse de cette œuvre grouillante et vécue. Pittoresque, abondante, riche de détails finement observés, il faut la lire. Ceux « qui y sont allés » s'y reconnaîtront avec plaisir. D'autres « qui surent rester » feront peut-être la grimace ; car il faut que vous sachiez qu'Émile Jouvenel ne tourne pas sept fois la plume dans son encrier quand il s'agit d'étaler au grand jour les vérités cruelles ou les mesquineries qui le choquèrent.

Nos concitoyens n'apprendront pas sans intérêt que la première partie de l'ouvrage a pour cadre Toulon ; le Toulon de la mobilisation, bruyant, surchauffé, tumultueux. L'auteur de *La Revanche de la Terre* a, d'ailleurs, l'intention, dans un livre qu'il prépare, et qui aura pour titre : *Front de Mer* de décrire la Vie Toulonnaise pendant la guerre. Mais ce n'est là qu'une indiscretion. N'anticipons pas. Je connais mon homme... Jouvenel se fâcherait ; car, malgré sa vague allure de révolté, ses éclats de voix et ses terribles froncements de sourcils, c'est un timide et un modeste.

197

⁷ *L'Intransigeant*, 35^e année, n° 12854, vendredi 24 septembre 1915, « Les lettres », page 2, colonne 5.

Et si vous lui demandiez quelle est l'œuvre qu'il préfère parmi toutes celles qu'il publia, il vous répondrait que c'est encore le roman qu'il écrivit à la pointe de sa baïonnette, avec une encre couleur de sang et dont les chapitres s'appellent : « La Marne, l'Alsace ou Verdun !⁸ »

Il rejoignit aussitôt l'académie du Var et fut reçu membre résidant le 6 octobre 1920.

Dans son discours de réception, sur le thème « Poésie et Vérité », il montra que ni les mythes, ni les philosophies, ni les sciences n'avaient apporté à l'homme la Vérité fondamentale :

Les seuls hommes qui possèdent la vérité sont ceux qui ont gardé intacte leur foi en un idéal choisi, que cet idéal ait pour symbole une croix ou un drapeau, une palette ou une lyre, ou même qu'il ne soit que le culte d'une âme envolée de cette terre et qu'on a prise et surtout gardée pour exemple.

Ceux-là seuls sont dans la Vérité qui marchent sans défaillance vers leur rêve acharné et suivent simplement la caravane du Devoir sans s'inquiéter des chiens ou des chacals qui peuvent aboyer sur la route...

Mais hélas ! ils sont plus nombreux ceux qui désemparés par les tourmentes de la vie et des passions, ont perdu toutes traces et cherchent vainement leur chemin de Damas dans le désert sans oasis du Rationalisme moderne.

C'est dans le sens intime de la poésie — à travers la transparence de ce voile — qu'il est quelquefois donné à l'homme de saisir des éclairs de Vérité⁹.

⁸ *La Voix du Poilu (Toulon)*, 1^{re} année, n° 1, 1^{er} mai 1919, page 2, colonnes 4-5 ; article de Victor Petit.

⁹ « Discours de réception suivi de la réponse du général Castaing », *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXXIX^e année, 1921, page 55.

Membre assidu de l'académie, il y exerça les fonctions de secrétaire des séances de 1924 à 1928 ; il se plaisait aussi à enrichir les séances mensuelles de ses poésies : *Dernière épopée* (3 novembre 1920) ; *Labor*, sonnet (1^{er} juin 1921) ; *Soir de relève* (8 mars 1922)¹⁰ ; *Le Requin* (6 décembre 1922) ; *Le Rire de France* (15 mars 1923) ; *Lettre à Rostand* (15 mars 1923) ; *Les Cyprès* (3 octobre 1923)¹¹ ; *Nocturne* (3 octobre 1923) ; *Sur la route* (3 octobre 1923) ; *Un lac* (3 octobre 1923) ; *Toulon* (2 juillet 1924) ; *Les Blés* (1^{er} octobre 1924)¹² ; *Les Chardons* (1^{er} octobre 1924) ; *Aux grands morts* (1^{er} octobre 1924)¹³ ; *À François Fabié* (1925)¹⁴ ; *Ode à Jean Aicard* (3 juin 1925)¹⁵ ; *Pour l'enfance abandonnée* (16 décembre 1925) ; *Ombrette* (7 juillet 1926)¹⁶ ; *Oraison dominicale* (7 juillet 1926) ; *Les Condors prisonniers* (3 novembre 1926).

Il fit plusieurs communications à l'académie : *Ronces et Lierres* 6 juillet 1921)¹⁷ ; *La Crise du livre* (7 juin 1922)¹⁸ ;

¹⁰ *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXXX^e année, 1922, pages 104-106.

¹¹ *Bulletin de l'Académie du Var*, XCI^e année, 1923, page 107.

¹² *Bulletin de l'Académie du Var*, XCII^e année, 1924, page 123.

¹³ *Bulletin de l'Académie du Var*, 3^e série, tome 1^{er}, XCIII^e année, 1925, page 95 ; à la mémoire des poilus de 1914.

¹⁴ *Bulletin de l'Académie du Var*, 3^e série, tome 1^{er}, XCIII^e année, 1925, page 15.

¹⁵ Ode composée pour l'inauguration d'un médaillon du poète aux *Lauriers-roses* à La Garde.

¹⁶ *L'Ombrette* est un yacht de course.

¹⁷ *Bulletin de l'Académie du Var*, LXXXIX^e année, 1921, pages 185-189 ; présentation du recueil poétique de François Fabié.

¹⁸ La crise du livre provient essentiellement du nouvel état d'esprit d'une jeunesse qui stimule peu son cerveau et que le sport éloigne de la culture intellectuelle.

Rapport sur le concours de poésie, prix Jean Aicard (1924)¹⁹ ; *Visite à Jean Aicard* (7 mai 1924) ; *Le Sonnet* (1^{er} juin 1927)²⁰.

Il donna enfin au bulletin de la société deux comédies : *Fraternité !*²¹ et *Chacun la sienne*²².

Et il poursuivit en parallèle sa carrière littéraire : *Face à la vie*, *Sur la route*, *La Sapèque d'or*, *Sœur Alice*, *Dans la mêlée*, *Enfin seuls !*

« Contrairement à la règle, le prosateur s'est révélé chez lui avant le poète, car, si j'en excepte une plaquette de début, *Les Fleurs du Soir*, ce sont des romans, accueillis avec une vive sympathie de la critique et du public, qui ont fait connaître avant 1914 le nom d'Émile Jouvenel. *La Revanche de la Terre*, *Front de Mer*, *La Sapèque d'Or*, surtout *René Mongeot*, *Chez les Marsouins*, *Face à la Vie*, où il a exprimé, en une intrigue singulièrement vivante et émouvante, toute sa foi humaine, son horreur du mensonge social, son amour de la beauté, de la bonté, sont à la fois des œuvres de forte pensée, d'imagination pathétique et de fier style.²³ »

Le poète toulonnais Léon Vérane, qui a bien connu Jouvenel, en dressa le portrait suivant :

¹⁹ *Bulletin de l'Académie du Var*, XCII^e année, 1924, pages 45-53 ; palmarès du concours de poésie 1924 de l'Académie du Var.

²⁰ Histoire et technique de ce poème à forme fixe.

²¹ *Bulletin de l'Académie du Var*, 3^e série, tome 1^{er}, XCIII^e année, 1925, pages 177-198 ; comédie en un acte et en vers.

²² *Bulletin de l'Académie du Var*, 3^e série, tome III, XCV^e année, 1927, pages 43-68 ; comédie en un acte.

²³ *La Pensée française [Strasbourg]*, 4^e année, n° 75, lundi 26 mai 1924, « Nos écrivains. Émile Jouvenel », page 10, colonne 1, article de Charles Dornier.

L'encolure forte, la face enluminée, le verbe claironnant, le geste facile : au demeurant un fort, un mâle, un type né pour la lutte, tel m'apparut Émile Jouvenel, au lendemain de la guerre, sur le pavé de Toulon où il portait avec une belle crânerie ses blessures [NDLR : ablation d'un rein et de deux fausses côtes] et ses glorieuses citations. J'ai depuis connu l'homme et le poète, je pense le plus grand bien de l'un et de l'autre ; caractère droit, jovial et bon enfant, la constance montagnarde alliée à la faconde gasconne, voilà ce que j'ai trouvé dans l'homme. Et sous ce masque court de gladiateur, sous cette apparence de soldat et de rural, j'ai découvert un romancier abondant et disert, un nouvelliste spirituel, un poète lyrique ! Oui, Jouvenel est tout cela ! la Nature lui fut bonne marraine et dota sans compter le robuste gars qui vit le jour au pied des farouches Cévennes²⁴.

Lors de ses obsèques le 25 août 1928, le lieutenant-colonel Rat secrétaire général, adressa au défunt, en l'absence du président, l'hommage de l'académie du Var : « Mon cher Jouvenel, vos collègues ne vous oublieront pas ; car vous leur avez montré que pour réussir dans les lettres il fallait avoir la foi. L'avenir en ce monde n'est pas aux sceptiques ; il est aux croyants comme vous, à ceux qui ont un idéal, et cette loi s'applique à tous les penseurs, aussi bien aux hommes de science qu'aux lettrés et aux artistes, à ceux dont la froide raison cherche à démêler ce qui est vrai de ce qui est inexact, comme à ceux dont le cœur et l'imagination s'efforcent de créer la beauté.²⁵ »

²⁴ *La Provence illustrée, revue de la côte d'azur varoise*, 3^e année, n° 12, décembre 1923, « Nos collaborateurs », page 230, colonne 2 ; extrait d'un article de Léon Vérane.

²⁵ *Bulletin de l'Académie du Var*, XCVI^e année, 1928, pages 47-48.

Arrivé à Toulon en 1919, Émile Jouvenel n'a pas connu Jean Aicard bien longtemps. L'ancien marsouin, appartenant aussi au courant idéaliste comme notre écrivain, ne pouvait donc qu'admirer le Maître parvenu au soir de sa vie et il lui consacra une *Ode*, hélas perdue pour ne pas avoir été imprimée, mais dont j'ai retrouvé de larges extraits ²⁶.

La poésie d'Émile Jouvenel n'a guère été publiée en recueils. Ses nombreux poèmes sont disséminés dans la presse, tant nationale que régionale ou locale. Il est donc très difficile d'en faire l'inventaire. Quelques extraits glanés *passim* donneront un aperçu de son talent :

NOCTURNE ²⁷

Per amica silentiae lunae
VIRGILE.

Montant à l'horizon avec un doux zéphir,
Le cuivre de la lune aux fenêtres se fane,
Tandis qu'un conte bleu, lu dans Aristophane,
Aux lèvres de l'aïeule égrène un souvenir...

²⁶ JOUVENEL (Émile), « Ode à Jean Aicard », extraits publiés dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 36, 15 décembre 2021, pages 9-12. — Ces extraits ont été glanés dans : *Les Annales politiques et littéraires*, n° 2030, dimanche 21 mai 1922, page 549, colonne 1 ; et *La France nouvelle, revue mensuelle*, 6^e année, n° 7, juillet 1922, « Informations », pages 222-223.

²⁷ *La Provence illustrée, revue de la côte d'azur varoise*, 3^e année, n° 10, octobre 1923, page 212. L'épigraphe latine — dont le texte exact est *tacitae per amica silentia Lunae* « dans le silence amical de la Lune complice » (VIRGILE, *Énéide*, livre II, vers 255) — a été utilisée par plusieurs poètes.

À la fin du récit l'oiselle va mourir. —
Murmures !.. — De l'étang, calme et tout diaphane,
Une note éperdue un moment vibre et plane ;
L'astre devient tout blême à l'irréel soupir !

Des âmes ont pleuré l'héroïne du conte ;
La brise, longuement, fait : « chut !.. » Et Phébé monte
Tandis que son reflet aux cils des saules luit.

Aux treillis des bouleaux, des chênes et des charmes,
Servant d'écran, soudain, on dirait dans la nuit
Un visage pâli qui sourit dans des larmes.

LES CYPRÈS ²⁸

Avec vos rameaux qu'on dirait tassés,
Et vos lourds fuseaux, triste et doux emblème,
Sur le Couchant rouge, en faisceaux pressés,
Ou par les hivers sur la terre blême
Je vous comprends bien, vous qui vous dressez
D'un vert sombre, hautains, toujours et quand même.

Rangés à la ferme où le saint travail
De l'aube à la nuit tient l'étable prête,
Protégeant le puits, l'aire ou le bercaïl,
Derrière le mur, dépassant la crête,
Vous semblez toiser, près du lourd portail,
L'étranger qui passe et soudain s'arrête.

²⁸ *La Provence illustrée, revue de la côte d'azur varoise*, 3^e année, n° 11, novembre 1923, page 224.

Vous êtes les mâts du port de la vie
Que le vent agite à l'enclos de mort ;
Et quand je vous vois fiers, je vous envie
De rester si droits ! votre noble sort,
Et de nous parler de notre survie,
Dressés comme un doigt vers le soleil d'or !

UNE MAISON ²⁹

Isolée, et basse, et branlante,
Cachée aux yeux de l'horizon,
Entre le palais et la tente
C'est tout de même une maison.

Des murs : Abri, foyer ou gîte,
Du monde paraissant exclu
Ô Dieu, quelle pensée agite
Ses volets au bois vermoulu ?...

Un bûcheron ? un pauvre hère ?
Un philosophe ou quelque gueux
A fait la porte au bois rugueux
Comme son âme libertaire.

Tapie au creux de ce vallon,
Elle a tout l'air d'un ermitage ;
Sur ma route c'est un jalon,
J'aime sa mousse et son grand âge.

Montant aux nuages mouvants,
Sa fumée, ou rapide ou lente,
Par la cheminée à tous vents,
Exhale son âme dolente.

Dans les cumulus, un îlot,
Un coin de ciel bleu la regarde,
Et j'admire son toit vieillot
Où des cyprès montent la garde !

TOULON ³⁰

Ton Histoire ? Un damier de guerre ou de parade :
Bourbon..., le bagne noir..., « Cronstadt » et tes remparts
Où l'on vit des drapeaux ornés de léopards
Quand le Corse se fit un tremplin de ta rade.

Tes monts sont pour la mer d'immenses balustrades
D'où le regard charmé se perd de toutes parts ;
Tes rues : Un grouillement de retours, de départs,
Fête à Cosmopolis ou rudes algarades...

Aux jeux de ton azur, aux lumineux glouglous
De tes fontaines tu rendrais l'Éden jaloux.
Ton air, philtre subtil d'amour, aide d'avance

Ton soleil d'or qui change en palais un taudis ;
Et tu restes, latine et grecque, de Provence,
Sentinelle avancée au seuil d'un paradis !

LES CHARDONS ³¹

Quand Avril a fait sourdre un enivrant « Je t'aime »
Des brins d'herbe perlés aux feux de boutons d'or,
La marguerite, en épelant l'éternel thème,
Vient offrir son dernier pétale à Messidor ;
Puis, l'automne s'endeuille au pâle chrysanthème
Et sous son froid linceul l'âpre terre s'endort...

Mais l'astre de Judée a fleuri dans la nue ;
Tandis que tressaillant aux célestes pardons,
L'univers a fêté la divine venue.
Symboles obstinés d'espairs que nous gardons,
Émergeant de la neige ou sur la terre nue,
Voici, de gris et d'or vêtus, les durs chardons.

L'âne qui réchauffa l'Enfant-Dieu de la Crèche
Sur la route d'exil a goûté leur saveur,
Le doux chardonneret que le Saint François prêche
En a fait pour toujours son régal le meilleur,
Et c'est ainsi qu'ils sont, malgré leur tige sèche,
De notre charité le symbole et la fleur.

Par les chemins pierreux ou dans l'ornière immonde,
Poussiéreux ou fangeux ils se dressent toujours
Sans qu'un passant rêveur ou quelque beauté blonde
Ne les prenne à témoins d'éphémères amours
Quand ils semblent danser une infernale ronde
Autour d'un arbre mort, au pied de vieilles tours.

³¹ *La Provence illustrée, revue de la côte d'azur varoise*, 4^e année, n° 22, octobre 1924, page 353, colonnes 1-2.

Pourtant, aux jours fameux où le Croisé mystique
Aux autels de la Foi, courbait notre raison,
Dans les brillants tournois ou dans la lutte épique
Les grands ducs de Lorraine ont orné leur blason
De la fleur qui disait : « Qui s'y frotte s'y pique ! »
Et qui reste un drapeau de leur fière Maison.

Alors que sont flétris les beaux lys et les roses,
Eux sont encor debout ! Et nous en égayons
Un coin de la demeure aux fenêtres bien closes,
Car, malgré leurs piquants, leur feuillage en haillons,
Mystérieux produit des effets et des causes,
Le soleil d'Août s'est concrété dans leurs rayons !

Chardons, j'aime vos fleurs qu'un éternel feu dore,
Moins vaines que ne sont les pimpants liserons ;
Comme elles mes pensers sont une étrange flore ;
Malgré la vie amère et ses rudes affronts
Je dresse comme vous un fier soleil d'aurore
À l'heure où le Couchant fait courber d'autres fronts.

Bibliographie d'Émile Jouvenel

Livres :

Fleurs du soir, poésies mystiques, amoureuses, suivies de *Fraternité*, comédie en 1 acte et en vers, Montpellier, imprimerie de Messiet, 1908, in-16, 60 pages, portrait.

Les Damnés du rêve. René Mongeot, roman, Paris, Eugène Figuière et C^{ie} éditeurs, 1913, in-16, 189 pages. L'adolescence, premières souffrances, premiers amours.

Chez les marsouins. Mémoires. - Journal de bord. - Lettres et nouvelles, Paris, Eugène Figuière & C^{ie}, 1914, in-16. Roman, récits alertes, impressions vives et colorées.

La Revanche de la Terre, 1919. Roman publié en feuilleton par *La Voix du Poilu (Toulon)*.

Face à la vie, roman, Toulon, Auguste Bordato, 1922, in-18 jésus.

Sur la route, Toulon, éditions de la Provence illustrée, 1924. Recueil de quatorze poèmes.

La Sapèque d'or, 1925. Roman qui évoque la physionomie de Dé-Tham et la lutte que nos troupes d'Indochine ont soutenue contre ce grand chef pirate.

Sœur Alice ou la Sapèque d'or, Paris, Eugène Figuière éditeur, septembre 1928.

Dans la mêlée.

Enfin seuls !, comédie dramatique en un acte.

Contes :

Publiés par *La Petite République* : « Une Bouteille de champagne », 30 septembre 1911 ; « Le Rat blanc », 10 octobre 1911 ; « Première Alerte », 24 octobre 1911 ; « En Marche », 8 novembre 1911 ; « L'Arrivée », 19 novembre 1911 ; « Le Retour », 3 décembre 1911 ; « Un Numéro », 19 décembre 1911 ; « Première alerte », 26 décembre 1911 ; « En mer », 2 janvier 1912 ; « L'Autographe », 10 septembre 1912 ; « Simple Bonheur », 3 août 1913 ; « Coco et Le Joyeux », 2 octobre 1913 ; « À l'espagnole », 30 décembre 1913 ; « Bohème et Fonctionnaire », 23 juillet 1914 ; « Le Retour, 17 juin 1914 ».

Autres périodiques : « Le Léger Panache de fumée », *Le Radical*, 32^e année, lundi 16 septembre 1912, page 4, colonne 1. — « L'Autographe », *La Tribune de l'Aube*, 12^e année, n^o 6247,

dimanche 29 décembre 1912, page 3, colonnes 5-6 ; *L'Humanité*, 10^e année, n^o 3259, jeudi 20 mars 1913, page 4, colonnes 1-3 ; et *Le Supplément*, 30^e année, n^o 3716, mardi 10 juin 1913, page 1, colonnes 1-2. — « Le Rat blanc », *Le Supplément*, 30^e année, n^o 3715, samedi 7 juin 1913, page 1, colonnes 1-2 ; et *Le Soleil*, 40^e année, n^o 202, jeudi 24 juillet 1913, page 3, colonnes 1-2. — « L'Arrivée », *Le Supplément*, 30^e année, n^o 3717, jeudi 12 juin 1913, page 1, colonnes 1-2). — « Simple Bonheur », *Le Radical*, 33^e année, lundi 1^{er} décembre 1913, page 4, colonnes 1-2).

LE POÈTE VICTOR HONORAT

Dominique AMANN

François-*Victor*-Hugues HONORAT naquit à La Seyne (Var) le 21 juillet 1832. Il épousa le 8 janvier 1861 Nathalie-Baptistine-Honorine Reboul, fille d'un capitaine marin, qui lui donna trois fils et trois filles.

Victor fit une carrière administrative, d'abord comme commis aux écritures puis comme chef de bureau, aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à La Seyne. Il mourut à Mailly-la-Ville (Yonne) le 2 septembre 1921.

En marge de ses activités professionnelles, il s'adonna à la poésie, ce qui le rapprocha de Jean Aicard.

En 1862, il obtint du journal local *Le Toulonnais* l'insertion d'un poème dédié à Victor Hugo :

À M. VICTOR HUGO.

MARCEL.

I.

La mesure est en bois, bien frêle, mal clouée,
Comme une barque à sec dans la roche échouée.
Tout enduite au dehors d'un noirâtre goudron,
L'hiver on y grelotte et l'été tout y fond ;

Pareille au flot qui force une vieille carène,
La bise s'y engouffre avec sa plainte humaine.

II.

Entendez-vous ces cris, plutôt ce grincement,
Note sans aucun nom dans le gémissement ?
C'est la douleur qui pleure, aveugle, toute nue,
Dans l'horreur de la nuit, une gamme inconnue.
Et puis, comprenez-vous ? après un râlement :
Ce silence de tombe, affreux, stupéfiant.
Entrez : à la lueur d'une hideuse flamme,
Voyez, si vous pouvez, les acteurs de ce drame.

III.

Sur un grabat trop court où dépassent deux pieds
Lacérés par la roche et de froid violets,
Gît le père : un héros ; c'est la rauque tempête
Qui l'arrache à six cœurs, pour lui broyer la tête.
Contre ses fauves jeux il lutte corps à corps,
Elle, comme un hochet, l'a brisé sur les bords.
Pourquoi donc partait-il ? la mer était houleuse,
L'horizon se teignait d'une bande orageuse.
Mais la famille était toute pâle de faim ;
Le vent lui criait : reste ! et les enfants : du pain !

IV.

Tous les maux, tous les froids, tous les besoins ensemble
Se donnant rendez-vous sur ce chaume qui tremble,
Tout d'un coup s'abattaient, comme un nuage noir

Pour en chasser bien loin le courage et l'espoir,
Et faire, oiseaux de nuit, leur savoureuse proie
De ce nid de bonheur, de tendresse et de joie.

V.

Car la mère a dit : mort ! cinq bouches, cinq poignards,
Le hurlent à son cœur avec des yeux hagards.
Tandis qu'elle est restée insensée et farouche,
Les enfants, de leurs mains qu'ils tendent vers la couche,
Semblent le disputer — car ils n'y croyaient pas —
À leurs frères d'en haut, eux, les anges d'en bas.

VI.

La femme va, vient, sort, le réchauffe, l'embrasse.
Où courir ? tout est noir ! quoi que son amour fasse
Il est sourd, il est froid : c'est assez de combats.
Mais où sont les voisins ? les pauvres n'en ont pas.

.
.

VII.

Quelques mois écoulés, un soir, la mère pâle
Réunit ses enfants, chers anges que le hâle
Et le froid et la faim flétrissent chaque jour,
Les embrassant plus fort et priant tour à tour.
Elle semble puiser dans l'amour, la prière
La force qu'il lui faut pour quelque grande affaire ;
Puis faisant sur son cœur un magnanime effort,
D'un accent qui trahit le crime ou le remord,

Elle dit : « Chers petits, depuis que le bon père,
 « Disant son grand adieu, partit de cette terre,
 « Moi, pour sauver vos jours, pour vous avoir du pain,
 « Je cours ici, là bas, toujours tendant la main ;
 « Pour faire au pauvre mort un peu de funérailles,
 « J'ai vendu le filet avec les larges mailles.
 « Reste l'ancre si lourde et qui, toute de fer,
 « Raffermit notre porte en la saison d'hiver.
 « Reste encore un filet, la rouge grosse voile,
 « Mais je garde tout ça ; si quelque bonne étoile
 « Un jour nous ramenait votre frère parti
 « Pauvre mousse, si loin, si frêle et peu grandi,
 « Je lui dirais : ton père est mort dans la tempête,
 « Il faut que toi le bras, tu deviennes la tête,
 « Prends tous ces gagne-pain, fils, pars, soit confiant.
 « Il faut que tu sois l'homme en n'étant que l'enfant.
 « Puis à part : « Bel espoir ! Dieu ! si quelque naufrage...
 « Et se taisant, ses mains voilèrent son visage.

« Pour lors, poursuivit-elle, il faut nous séparer,
 « Moi, vous gardant ici, puis-je aller travailler ? »
 « Mais l'aîné, de crier : oh ! reste à la chaumière !
 « Voudrais-tu donc aller rejoindre notre père
 « Sous la terre endormi, tout tremblant et tout nu
 « Et faire comme lui, qui n'est plus revenu ! »

Ces cris la font frémir, son courage se glace.
 Que son homme est heureux ! que n'a-t-elle sa place !
 Sur son cœur les pressant comme pour les cacher :
 « Oh ! non, je ne puis pas, dit-elle, vous laisser.
 « Seulement, écoutez : Je connais au village
 « Une femme, une amie, un cœur bon pour votre âge,

« Elle vous aime aussi, vous gardera le jour,
 « Moi, j'irai travailler, et le soir, de retour,
 « J'accours avec bonheur, vous revoir, vous reprendre,
 « J'applique sur vos fronts mon baiser le plus tendre,
 « Et puis nous regagnons bien vite la maison
 « Où cuira chaque soir la soupe de poisson. »
 Elle dit et faisant tout haut une prière
 Elle les endort tous sous son souffle de mère.

VIII.

Sur ce même grabat encore froid de la mort,
 Les petits dans le creux, la mère sur le bord,
 Sous le même linceul de vieille toile brune,
 Ils dorment purs et beaux aux reflets de la lune ;
 (L'innocence est sans peur) car ils ne sentent pas
 Qu'est passé sur ce lit le frisson du trépas.

IX.

La mère ne dort plus : toujours sa tête roule
 Épave que rejette et que reprend la houle :
 Ses petits ! son Marcel ! ô problème profond !
 L'avenir ! quel abîme effroyable, sans fond !
 Son esprit affaibli se trouble, elle commence
 À nier d'un Dieu bon la sainte Providence,
 Ose lui demander pourquoi, lui, sommeillait,
 Quand elle, chaque nuit, dans les transes veillait.

X.

Oh ! qu'affreuse est la nuit au cœur qui désespère !
C'est l'angoisse, l'horreur et l'enfer de la terre ;
Elle est longue pour elle, et trop courte pour eux,
Car les petits, la nuit, ne sont plus malheureux ;
La nuit : c'est le repos, le baume, la rosée,
Pour leur corps ; la fraîcheur, pour leur jeune pensée.
S'ils pouvaient, dans le jour, ne jamais s'éveiller !
Avec moins de regrets elle irait travailler.
Confier ses enfants à des mains mercenaires,
C'est s'arracher le cœur, le jeter à des pierres.
Elle a tant réfléchi ! que faire ? que tenter ?
Tous ses calculs profonds n'ont pu rien inventer.

XI.

Elle veut se lever ; son pied faiblit, chancelle,
C'est la force du corps au courage rebelle ;
Pour elle c'est trop clair : pas de pain aujourd'hui.
Pourtant il faut aller, le petit jour a lui.

L'indigent est du sort le hochet, la risée ;
Aujourd'hui cette femme impuissante, brisée,
Va manquer au travail ; demain, qu'elle pourra,
Le travail à son tour alors lui manquera.

XII.

Rêve-t-elle ? qui marche autour de la chaumière ?
La martyre à genoux essaie une prière.
Le gîte est isolé ; si quelque malfaiteur...

Mais qu'emporterait-il ? à quoi bon cette peur ?
Rien, rien que ses enfants : une étrange richesse,
De celles, on le sait, que le monde vous laisse.
Elle écoute et n'entend que cinq souffles égaux
Réveillant dans son cœur d'ineffables échos.

Mais on heurte à grands coups ; sous une main puissante
La frêle porte cède et la mère tremblante
Bondit près des enfants qu'éveille ce fracas,
Pour leur faire un rempart de ses débiles bras.
Ô surprise ! une voix qui n'est point étrangère,
À l'accent presque mâle emplissait la chaumière :
« C'est moi, votre Marcel ! mais où donc êtes-vous ?
« Venez : là sur mon cœur que je vous presse tous. »
La femme n'y croit point, elle est là, stupéfaite.
Marcel est dans ses bras et sa joie est muette.
Le beau jour ! de baisers quelle bonne moisson !
Il lui semble un moment qu'elle perd la raison.

Lui sent aussi l'ivresse envahir tout son être.
Voilà ses jeunes sœurs, s'il ne les vit pas naître,
Il les aime déjà, son cœur les serre encor,
Tout va changer de face, il apporte de l'or.
« À propos, reprend-il, la famille est nombreuse,
« Dieu nous a tous bénis, notre étoile est heureuse. »

Mais la femme à ces mots, semblait chercher l'écart,
Ce retour dans son âme éveillait un départ.
« Notre étoile ? — as-tu dit — et tout son cœur sanglote,
« Dieu le veut, mon enfant, il vous donne, il vous ôte. »
Lui regarde sa mère et ne devine rien,
Ses pleurs sont de la joie, et ces pleurs font du bien.

« Je n'ai point vu la barque, en passant près du môle,
« Mon père est donc en mer, ai-je dit ; mais je vole
« Pour plus tôt le revoir ; voilà qu'il fait bien jour,
« Et cette heure autrefois annonçait son retour.
« Parle-moi, bonne mère, oh ! réponds, il me semble
« Que mon retour t'afflige ; mais comme ta main tremble !
« Il va me trouver fort, bien changé, bien grandi. »
Qui ? lui ? ton père ? hélas ! enfant, il est parti,
Pour ne plus... sa voix meurt, elle chancelle et tombe...
Un éclair est hideux, quand il ouvre une tombe.

XIII.

Le jeune homme du choc est resté foudroyé.
Pourquoi quelque ouragan ne l'a-t-il pas broyé ?
Pourquoi donc la rigueur du sort est ainsi faite
Qu'elle nous frappe au cœur dans les chants d'une fête,
Au milieu des festins de roses parfumés.
Les pleurs du désespoir ne laisseront jamais
Sécher sur notre joue une larme de joie,
C'est dans ce gouffre amer que tout bonheur se noie,
Lui foulant sous les pieds son lourd chapeau de fer ;
« Plus de père ! mon Dieu ! que tu fais payer cher
« Un rayon de ton ciel, un court instant d'ivresse !
« J'eusse de tant d'amour réchauffé sa vieillesse !
« Que n'étais-je du moins à ses derniers adieux
« Pour recueillir son souffle et lui fermer les yeux. »

« — Fils, il t'a dit adieu ; sur sa lèvre glacée
« Ton nom fut le dernier ; sa suprême pensée
« Fut encor toi ; son bras, avant de se raidir,
« Chercha longtemps dans l'ombre un de plus à bénir. »

XIV.

« Mère à l'heure où le sort nous ravissait mon père,
« Pour moi, dérision ! il se montrait prospère.
« Quelle histoire pourtant ! nous étions dix à bord,
« Tous alertes et gais en dérapant du port ;
« Le ciel était si pur, la brise si légère !
« Mais nos flancs emportaient, pour triste passagère,
« La fièvre, le fléau de ces brûlants climats
« Qui, fantôme hideux, s'acharnait à nos pas.
« Après un mois de mer, quatre de ses victimes,
« Deux lourds boulets aux pieds, dormaient dans les abîmes,
« Et chaque soir c'était, en dépit de nos soins,
« Un désespoir de plus, un bras, un cœur de moins.
« Enfin je me vis seul avec le capitaine :
« Lui mort, c'en était fait, ma perte était certaine.
« Mais hélas ! son tour vint ; débile et moribond,
« Il voulut se traîner jusqu'à moi, sur le pont.
« Et là, pendant trois jours, avec calme et courage,
« Il me traça la route à moi, tout l'équipage.
« Mais sa main s'alourdit, son œil devint hagard,
« Je ne comprenais plus son geste et son regard.
« J'eus peur... la nuit tombait ; au milieu des ténèbres,
« La mer battant le bord avait des voix funèbres.
« Au jour, mes cris, mes soins devinrent superflus,
« Mon guide, mon espoir, mon âme n'étaient plus. »

Mais la femme a pâli, par un instinct de mère
Elle attire son fils sur son cœur et le serre,
À des périls passés elle croit le ravir.
Lui ! tout seul ! un enfant ! la mer va l'engloutir...

XV.

« Le lendemain un brick prenait entrée au Havre
« Ne ramenant au port qu'un mousse et qu'un cadavre.
« Chacun voulait me voir, me toucher ; l'armateur
« Comme son propre enfant m'a serré sur son cœur ;
« Il veut que ma fortune à la sienne s'enchaîne,
« Que moi, le mousse, un jour je sois le capitaine. »

La mère a tressailli ; sur son cœur triomphant
Elle presse un héros dans ce débile enfant.
Elle est transfigurée, elle est belle, elle est folle :
L'amour, l'orgueil, la joie, une triple auréole
Illuminent son front ; leurs magiques rayons
Font une robe d'or aux petits en haillons.

Et l'Exilé de Guernesey lui répondit :

« Hauteville-House, 5 octobre.

« Je vous félicite, Monsieur. Votre petit drame est émouvant ;
on y sent la pitié d'une âme généreuse ; vous aimez les souffrances et les petits ; ils vous le rendront.

« Je vous remercie de votre gracieux envoi.

« Recevez l'assurance de mes sentiments sympathiques,

« Victor HUGO¹. »

En 1867, Victor Honorat parvint à faire paraître une plaquette de vers contenant deux poèmes : *La Légende du bon curé*, histoire édifiante bien dans le goût de l'époque d'un prêtre qui

¹ Pour le poème et la lettre de Victor Hugo, voir *Le Toulonnais*, 28^e année, n° 4269, jeudi 13 novembre 1862, page 2, colonnes 1-4.

offre ses économies à un pêcheur père de famille qui a perdu sa barque dans une tempête, et *Rade de Toulon* :

RADE DE TOULON²

Sous un rempart de monts, dans les bras verts d'une anse,
S'abrite une cité, boulevard de la France.
Cent villages coquets, étagés tout autour,
Semblent faire à Toulon leur gracieuse cour.
D'une chaîne de forts la tête couronnée
Toulon tient sous ses pieds la Méditerranée
Qui, déroulant ses eaux comme un tapis d'azur,
Offre pour sa marine un port tranquille et sûr.

J'admire avec effroi ces flottes cuirassées,
Aux étranges façons, sinistres, ramassées
Comme pour mieux bondir ; vrais monstres de la mer,
Aux cent gueules de bronze, aux écailles de fer.

Mais je préfère encor ces steamers pacifiques
Aux décors somptueux, splendides, féériques,
Qui volent au combat dédaignant l'éperon,
Conquérants du progrès, sans poudre et sans canon.
C'est toi, Forges-Chantiers ; c'est toi, mine féconde,
Exploitée à l'envi de tous les bouts du monde.

² HONORAT (Victor), *La Légende du bon curé, et Rade de Toulon, poésies*, Marseille, imprimerie de A. Arnaud, 1867, in-8°, 11 pages, fac-similé ; suivies d'un autographe de M. V. Hugo adressé à l'auteur. Le poème « Rade de Toulon » est aux pages 9-11. L'autographe de Victor Hugo est daté « Hauteville house, 19 mai 1864 ».

Ici, garde d'honneur de la rade et du port,
S'avance fièrement un mémorable fort.
Salut à ce berceau d'une gloire inouïe !
Dont la terre plus tard devait être éblouie.
Bonaparte, front ceint d'innombrables lauriers,
Sur ce roc étonné vint cueillir les premiers.

Là, dans un parc ancrés, reposent, invalides,
Du pavillon jadis formidables égides,
Des vaisseaux désarmés, chargés de gloire et d'ans,
Aujourd'hui si muets, autrefois si tonnants.
Ils reposent en paix et les lames meurtrières
Ne battent plus leurs flancs plusieurs fois séculaires.
Un toit sur eux jeté par des bras généreux
Couvre comme un manteau leurs membres tout frileux ;
Faibles et ne pouvant plus vomir la mitraille,
Ils sont du moins rangés en ligne de bataille,
Dans l'attitude encor qu'ils avaient aux combats
Et que le vétéran au repos ne perd pas.
Que leur silence est grand ! archives de la gloire,
Ils portent tous au front le nom d'une victoire.

Mais n'entendez-vous pas monter confusément,
Comme un étrange bruit, un long bourdonnement ?
Écoutez : on dirait tous les plus sourds murmures,
Que semble dominer un cliquetis d'armures,
Ou le choc sombre et lourd du bronze heurtant le fer :
Concert grand et sinistre, écho né de l'enfer.
C'est l'arsenal, filon exploité pour la guerre,
Immense réservoir des foudres de la terre,
Sans cesse accomplissant sa rude mission,
Forgeant, fondant, créant pour la destruction.

Plus loin Saint-Mandrier du sein des eaux s'élève,
Comme un château de fée entrevu dans un rêve...
Un coquet hôpital, nid d'air pur de rayons,
Pour recueillir du flot les plus molles chansons
Incline sur le bord sa rotonde étonnée
De se voir de palmiers et de pins couronnée.
Un jardin sans hivers, séjour délicieux,
Là voit s'épanouir les fleurs de tous les cieux.

Au fond encor la mer mais avec ses puissances,
Ses bruits, sa majesté, ses horizons immenses,
Ses rocs, qu'en se jouant sculptent de folles eaux
Parfois comme feraient d'intelligents ciseaux.

Golfe qui m'as bercé sur ton onde indolente,
Comme un lac Helvétique, paisible, transparente ;
Toi qui m'as enivré du charme de tes bords,
Reçois ces généreux mais trop faibles accords.

Sa production littéraire des années suivantes n'a pas été livrée à l'impression.

Il fit parvenir quelques poèmes à l'académie des Jeux floraux : *Au sanctuaire de N.-D. de La Garde, Seize ans, Le Forgeron à son enfant et Le Soc et l'Épée* ; ces pièces participèrent aux concours annuels et furent publiées respectivement dans les recueils de 1880, 1881, 1882 et 1885.

AU SANCTUAIRE DE N.-D. DE LA GARDE ³.

SONNET EN L'HONNEUR DE LA VIERGE

Présenté au Concours ;

Par M. VICTOR HONORAT, à la Seyne (Var).

Stella maris, succurre cadenti.

J'aime à voir sur nos caps aux pieds battus des lames,
Aux sentiers si scabreux, pourtant si fréquentés,
Planer sur les écueils — phares divins des âmes —
Ces petits toits aigus d'une croix surmontés.

Des matelots en mer les mères et les femmes
Y viennent implorer dans leur humilité
Celle qui, pour bénir les filets et les rames,
D'un souris virginal voile sa majesté.

De l'horizon, ce point est le premier rivage
Que le marin découvre et salue au passage,
Le dernier que son œil perd en quittant le bord.

C'est la foi qu'il confesse à l'heure du naufrage,
L'astre qui dans la nuit du suprême voyage
Luit encor sur sa voile et le conduit au port.

224

³ Sonnet publié dans le *Recueil de l'académie des Jeux floraux*, année 1880, page 109. — L'épigraphe latine *Stella maris, succurre cadenti [populo]* « Étoile de la mer, viens au secours d'un peuple qui succombe » est extraite de l'antienne mariale *Alma Redemptoris mater* apparue pour la première fois au folio 177 verso du manuscrit latin 12044 de la Bibliothèque nationale de France, copié entre 1100 et 1115 à l'abbaye parisienne de Saint-Maur-des-Fossés.

LE SOC ET L'ÉPÉE ⁴

APOLOGUE

Qui a concouru pour le Prix,

Par M. VICTOR HONORAT, à la Seyne (Var).

Et exaltavit humiles.

Dans l'échoppe d'un brocanteur,
Une épée au mur accrochée,
Avisant sur un tas de ferraille ébréchée
Un vieux soc tout rouillé, lui dit avec hauteur :

« Qu'il m'est dur de subir ainsi ton voisinage,

« Instrument vil et roturier,

« À moi dont la grandeur fut toujours l'apanage,

« À moi jadis vouée au plus noble métier !

« — Noble en quoi, s'il vous plaît ? je ne vous comprends guère.

« — Mais n'ai-je pas, bravant les fureurs de la guerre,

« Haute et fière brillé dans la main des héros ?

« N'ai-je pas fait trembler d'illustres généraux

« Et couvert mon pays de gloire ?

« Par mes coups assurés, mon aspect menaçant,

« Jusqu'au pommeau rouge de sang,

« N'ai-je pas décidé souvent de la victoire ?

225

⁴ *Recueil de l'académie des Jeux floraux*, année 1885, pages 116-118. — Ces vers développent le même argument que le poème *Sur un champ de bataille* de Jean Aicard faisant dialoguer le Génie de la Paix et le Génie de la Guerre (*Bulletin de la Société académique du Var*, 1869, pages 235-244). — L'épigraphe latine, *Et exaltavit humiles* « Et il a élevé les humbles », est extraite du *Magnificat* de l'évangile de Luc, chapitre 1, versets 46-55 (texte grec original : καὶ ὕψωσε ταπεινούς).

« — Moi, j'ai dans mon obscurité
« D'un sol parfois ingrat vaincu la dureté,
« Ma pointe s'aiguissant par des travaux rustiques
« D'un pur éclat brilla dans des mains pacifiques.

« — Peut-on dire de moi que j'usais mon fourreau,
« Quand pour me délasser de mes nobles fatigues,
 « De quelque arrogant hobereau
 « Je châtais maintes intrigues ?
« Il eût fallu me voir, au poing d'un spadassin,
« Voltiger, flamboyer, ouvrir juste le sein.

« — Je n'ouvrais que le sein de la terre féconde,
« Dirigé par les bras d'honnêtes paysans ;
« Plus la blessure avait été large et profonde,
« Plus sous les grains pliaient les épis jaunissants.
« Non, vos sanglants lauriers ne me font point envie,
« D'un voisin tel que vous je ne suis point flatté ;

« Car vous donnez la mort, moi, j'entretiens la vie,
« Vous êtes le néant, moi, la fécondité.
« Je suis vieux, ébréché, mais ces traces d'usure
 « Me font la plus belle parure ;
« Quand votre rouille à vous et ce bout émoussé
« Disent encor le sang que vous avez versé. »

Que sert aux conquérants de vivre dans l'histoire,
De remplir l'univers du bruit de leurs hauts faits ?
Devant l'humanité le seul titre à la gloire,
C'est d'avoir en son sein semé quelques bienfaits.

Le bihebdomadaire *La Vie provençale*, dont le premier numéro parut le dimanche 1^{er} avril 1883, accueillit quatre poèmes

de Victor Honorat : *La Rade de Toulon* (1^{re} année, n° 8, jeudi 26 avril 1883), *Le Vieux Marin* (1^{re} année, n° 11, dimanche 6 mai 1883), *Seize ans* (1^{re} année, n° 17, dimanche 27 mai 1883), *Le Forgeron à son enfant* (1^{re} année, n° 21, dimanche 10 juin). Mais il eut une existence éphémère et la parution s'arrêta au numéro 23.

LE VIEUX MARIN⁵

I

Avez-vous quelquefois, sur nos bords, découvert
Dans un pli de coteau, sous un massif tout vert,
Comme un nid suspendu dans un fouillis de branches,
Une villa coquette, aux murailles bien blanches ?
C'est là le port, l'abri, le paradis rêvé
De tout marin au bout de sa course arrivé.
Comme pour mieux narguer l'Océan irascible,
Elle occupe le point le plus inaccessible
Et, dominant les flots calmes ou rugissants
Qui viennent à ses pieds se briser impuissants,
Elle laisse percer du milieu du feuillage
Un léger petit mât gréé d'un fin cordage ;
On croirait voir de loin au bord de l'horizon
Un yacht échoué sur un lit de gazon.

II

C'est en société de l'œillet, de la rose
Que le vieux loup de mer se plaît et se repose,

⁵ *La Vie provençale*, 1^{re} année, n° 11, dimanche 6 mai 1883, page 2, colonnes 1-2.

Buvant de nos soleils les limpides rayons,
 Avec l'oubli si doux de tant d'amers sillons.
 Plus féconds seront ceux que dans son champ il ouvre ;
 L'arbre qu'il a greffé, de son ombre le couvre ;
 Il ne voit et n'entend plus les flots querelleurs
 Qu'à travers un treillis de verdure et de fleurs.
 De trente ans de roulis ce calme le console,
 Pour la route qu'il suit, fidèle est sa boussole ;
 S'il trouve désormais facile tout travail,
 C'est que son bon plaisir lui sert de gouvernail.
 Il ne regrette rien de tout son tour de monde,
 Et selon son caprice, il plante, arrache, émonde,
 Sème à tort, à travers ; le voilà libre enfin,
 À l'abri des écueils, de la soif, de la faim.

III

Le matin, sans efforts, avec l'aube il s'éveille
 Aux chants de mille oiseaux voletant sur sa treille,
 Mieux reçus que le cri d'un importun sifflet,
 Ou les plaintes du vent qui dans les mâts soufflait.
 Il se lève sans voir de quel point vient la brise ;
 Et si le ciel se teint de quelque tache grise,
 Il visite son champ, léger de tout souci ;
 Qu'importe à son repos que la vague ait grossi
 Pourvu que sa moisson, blonde nappe ondoiyante,
 À l'air frais du matin se ride frissonnante !
 Le temps noir qui jadis faisait ses cheveux blancs
 Ne l'émeut plus ; il sait que de ses sombres flancs
 Le nuage promet de verser sur sa terre
 Les trésors abondants d'une onde salutaire.

IV

Avec chaque saison renaissent ses plaisirs.
 L'hiver même lui fait d'agréables loisirs.
 Il aime alors du soir les chaudes causeries,
 Qu'interrompent parfois de molles rêveries
 À travers le babil de ses petits-enfants ;
 Près du feu qu'il tisonne il écoute les vents
 Et la mer se mêler dans un concert sauvage,
 Qu'il trouve harmonieux, entendu du rivage.
 Le cercle autour de lui bientôt se rétrécit ;
 On se recueille... Il va redire le récit
 Chaque fois rajeuni de ses courses nautiques ;
 Croiseur, il a livré des combats héroïques :
 On s'aborde !... Un pour dix ! les morts jonchent le pont ;
 Mais toujours la victoire à ses efforts répond.

Après le feu, sa voix fait gronder la tempête :
 Tout craque à bord ; on pleure, on prie, on perd la tête !
 Voilà sur des récifs le navire entr'ouvert !
 À l'entendre jamais nul n'aurait tant souffert :
 « Non, jamais, a-t-il dit — là, chaque enfant frissonne. —
 « D'un semblable danger il ne revint personne. »
 Tandis que le plus jeune, en bon logicien,
 Interrompt en disant : « Mais toi, tu revins bien ? »

V

Il est si vite tard ; la flamme meurt dans l'âtre.
 Pour la ville, c'est l'heure où l'on sort du théâtre ;
 Ici, sans affronter l'inclémente saison,
 On vient de voir jouer le drame à la maison.

L'hiver au coin du feu, l'été sous la feuillée,
De ses récits sans fin il charme la veillée ;
Par n'importe quel temps avec calme il s'endort,
Sans récifs à doubler et toujours dans le port.

Arrivé à l'heure de la retraite Victor Honorat rejoignit l'académie du Var le 6 décembre 1905 en qualité de membre associé ; élu membre résidant le 4 avril 1906 il le demeura jusqu'à son décès. Et dans les locaux de cette société il pouvait retrouver son maître Jean Aicard.

Les chroniques de l'académie indiquent qu'il récita vingt-quatre poèmes à l'occasion des séances de la société : *Patrie, Mousse-capitaine, Seize ans, À mes petits enfants, Le Baiser, Épître à ma petite-fille au Siam, L'Attente, Un sage, Allons au bois, La Partie de pêche, Un mauvais rêve, À travers champs et bois, À une volée d'oiseaux, Voyage dans un fauteuil, Les Yeux, Nos hôtes, Pour les victimes de la catastrophe du vaisseau cuirassé La Liberté, Épître d'un jeune étudiant à son ami, Le Voilier et le Biplan, Hommage à l'aile, France souviens-toi, Héroïsme d'un enfant, Une bonne fortune d'étudiant, Les Cinq Étapes de la vie*. Un seul fut publié dans son *Bulletin* :

POUR LES VICTIMES

DE LA CATASTROPHE DU VAISSEAU CUIRASSÉ.

LA LIBERTÉ⁶

Cet éclair sur Toulon, jaillit-il de la foudre ?
Quelle épaisse vapeur noircit son ciel d'azur ?

⁶ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXIX^e année, 1911, pages 57-59. — Le cuirassé *La Liberté*, commandé par le capitaine de vaisseau Louis Jaurès frère de Jean, explosa le 25 septembre 1911 faisant trois cents victimes.

D'où vient cette âcre odeur de cendres et de poudre,
Cet air fuligineux souillant son air si pur ?

C'est un grand cuirassé, *La Liberté*, qui saute.
Loin des champs de combat, ainsi s'effondre au Port
Ce superbe vaisseau de notre belle flotte
Et ces sourds grondements sont des hoquets de mort...

Il se change en volcan au macabre cratère
Qui, pour laves, vomit des cadavres meurtris ;
Puis l'on perçoit, venant comme de dessous terre,
Des appels déchirants, de lamentables cris.

Maintenant, cette épave informe, colossale,
Tel un sombre rocher sortant de ce chaos,
Qui fut *La Liberté*, c'est la pierre tombale
D'un sépulcre géant où dorment des héros.

Dès la première alarme, on a vu du rivage
Cent canots entourer le vaisseau sinistré,
Essayant à l'envi d'arracher l'Équipage
Au foudroyant Cyclone : il a tout dévoré.

À cette œuvre pieuse on s'acharne avec zèle,
On lutte avec l'espoir, on lutte avec le cœur,
Rivalisant de soins et d'ardeur fraternelle
Pour ces vaincus du sort tombés au champ d'honneur.

C'est la Fatalité brutale, inexorable,
Ennemi qui se cache et qu'on ne peut pas voir,
Qui, par les lâches coups de sa faux implacable,
A fait de ces Marins les Martyrs du devoir.

Ah ! quelle plaie ouverte au cœur de la Patrie
Par l'inférieure mort de ses braves enfants !
À nous de consoler sa grande âme meurtrie
Par notre sympathie offerte aux survivants.

Vous dont le noble cœur égala la vaillance,
Sauveteurs obstinés dont rien n'a pu dompter
Les élans généreux, avec orgueil la France,
À son ordre du jour, Braves, peut vous citer.

De votre dévouement glorieuses Victimes,
Vous fûtes mus soudain par un commun ressort
Qui, vous poussant, hélas ! vers les mêmes abîmes,
De nos pauvres Marins vous réservait le sort !

Que de foyers en deuil, plongés dans la détresse !
Ce que les Sauveteurs ne purent accomplir,
Oui, nous l'accomplirons ; car la pitié nous laisse
Le lot le moins ingrat, le plus doux à remplir.

Il est doux, dans des cœurs qu'étreignent la souffrance,
Le sombre désespoir, la désolation,
Bien doux de faire luire un rayon d'espérance,
Et d'apporter un peu de consolation.

Devant ce deuil public, cette douleur commune,
Montrons-nous généreux, secourables, humains,
Et pour bien soulager cette immense infortune
Avec nos cœurs, ouvrons, toutes grandes, nos mains.

À ces infortunés, c'est un prêt que vous faites :
Ce fruit de vos sueurs, Pauvres, travaillera ;

Votre or, Heureux du monde, escompté sur vos fêtes
Pour le prêter à Dieu, là-haut, prospèrera !

Victor Honorat fit également paraître un beau recueil de poésies : *Étapes fleuries*, en 1906⁷, volume que l'on retrouve dans la bibliothèque de Jean Aicard aux *Lauriers-Roses*.

•

Accaparé par son travail et sa famille, Victor Honorat ne chercha pas à produire une œuvre poétique : dans ses vers, il s'adresse à ses enfants et petits-enfants, il chante la Patrie et les bons sentiments, exalte la bravoure et la générosité, magnifie les leçons données par les humbles. En cela, il fut un continuateur des poètes-ouvriers promus par Alphonse de Lamartine et George Sand.

Il mourut quelques mois après Jean Aicard et le *Bulletin de l'académie du Var* les réunit dans un même hommage :

M. HONORAT

M. HONORAT, notre doyen par l'âge, manquait rarement nos séances privées et ce n'était pas sans une certaine curiosité que chacun de nous aimait à entendre sa parole. Quoique presque nonagénaire, M. Honorat possédait encore assez de fraîcheur d'esprit et de cœur pour écrire des poésies où flambaient toujours quelques lueurs de la jeunesse, sans l'ombre de la mélancolie⁸.

⁷ HONORAT (Victor), *Étapes fleuries*, Paris, A. Messein, 1906, in-16, 158 pages.

⁸ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXIX^e année, 1921, page 193.

LE « RYTHME » CHEZ JEAN AICARD

Dominique AMANN

Le substantif grec ὁ ῥυθμός¹ est quelque peu polysémique.

Dans un premier sens, il désigne un mouvement réglé et mesuré :

1. mesure, cadence, rythme : Διὰ τί οἱ μὴ σφόδρα συντόνως τρέχοντες ἐν τῷ ῥυθμῷ ἀναπνέουσιν², « ceux qui courent vite sans effort respirent en cadence » ;

2. par analogie, proportions régulières, ordonnance symétrique, juste mesure : ὡς δ' αὐτως ἢ τῶν χρημάτων καὶ κτημάτων κτήσις, καὶ τιμήσεως κατὰ τὸν αὐτὸν ῥυθμὸν ἔχει³, « il en est de même de la possession des richesses et des biens et de la fortune, qui sont estimables dans la même mesure. »

Par extension, ὁ ῥυθμός peut connoter une manière d'être, d'où : 1° forme d'une chose ; 2° sorte, genre, espèce ; 3° nature.

En français, le mot « rythme » marque le retour à intervalles temporels réguliers d'un fait comme les pulsations cardiaques

¹ Sa translittération est aujourd'hui « rythme » mais Jean Aicard, selon les conventions orthographiques de son temps, a longtemps écrit « rythme » ou « rhytme » pour tenir compte de ce que l'initiale du mot grec porte le signe diacritique ´ ou esprit rude.

² Aristote, *Problemata*, section V, n° 16 ; *Aristotelis Opera omnia*, volume IV, section v, 16, page 146.

³ Platon, *Les Lois*, livre V, 728e.

ou d'un phénomène comme la succession des saisons et le mouvement des marées ; en prosodie, il est indiqué par la métrique du vers et les assonances des rimes ; en musique, il résulte de la combinaison de valeurs de notes et de l'alternance de temps faibles et de temps forts.

Ce concept revient régulièrement dans les œuvres de Jean Aicard et notre écrivain lui attache une certaine importance.

Le rythme de l'Univers

Les mouvements périodiques

Dans ses premières productions, le poète l'emploie simplement dans son sens premier pour désigner un mouvement régulier :

Et comme au rythme sourd du souffle de sa forge
Et malgré les vapeurs qui lui serrent la gorge
Le forgeron façonne une arme avec du fer⁴.

J'ai suivi du regard le vol d'une hirondelle,
Et, très-haut dans l'azur, chaque battement d'aile
Que je n'entendais pas figurait à mes yeux
Les signes longs ou brefs d'un rythme harmonieux⁵ ;

⁴ AICARD (Jean), poème *Comme un bon forgeron*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, « Manuscrits XIII », daté « septembre 1868 jacques laurier » ; également dans le carton 1 S 37, « Manuscrits XVII ». Les vers cités forment le premier tercet de ce sonnet.

⁵ AICARD (Jean), poème « Vol d'hirondelle », *Le Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux*, II (1869-1871), page 253, daté « Paris, 1868 ». — Voir également : *Les Rébellions et les Apaisements*, section Apaisements,

Les chevaux arrêtés sous le fouet tout à coup
Reprennent, inclinant et relevant le cou,
Leur lenteur fatiguée au rythme monotone⁶.

Tu passais, tu rêvais, tu t'assis un moment
Pour écouter la brise et le flot écumant ;
Puis, peut-être appelés par ce rythme sauvage,
Par l'insulte de l'onde irritée au rivage,
Mes deux vers sont venus chanter en ton esprit⁷

Cela se mariait au rythme sur la grève
De la mer qui respire en dormant et qui rêve⁸

Les battements du cœur, la respiration, le flux et le reflux des vagues sont des mouvements naturels rapides. Le cycle nyctéméral marquant le rythme circadien est plus lent. La succession des saisons répond à une périodicité encore plus longue. Les mouvements des astres et de tous les phénomènes célestes sont également répétitifs mais sur de très grandes durées — année, siècle, millénaire, année-lumière.

XII, page 130 ; *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 175 ; et *Aicardiana*, 2^e série, n° 22-23, fascicule 1, page 131. Les vers cités forment le premier quatrain de ce douzain.

⁶ AICARD (Jean), poème « L'aire », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1^{re} année, n° 11, samedi 6 juillet 1872, page 85, colonne 2. — Repris dans la *Revue des Deux Mondes*, vendredi 15 novembre 1872, pages 508-510 ; *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 129-131 et dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1417, dimanche 21 août 1910, page 189, colonne 2.

⁷ AICARD (Jean), poème « À un inconnu », *Le Tambourin provençal, illustré, artistique et littéraire, paraissant tous les dimanches*, 1^{re} année, n° 10, dimanche 27 avril 1873, daté à la fin « Sainte-Marguerite, 1872 ». Et dans *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 121.

⁸ AICARD (Jean), « Dans le golfe », *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 135.

Tout l'Univers paraît ainsi fonctionner d'une manière ordonnée, selon des cycles bien définis :

Un seul rythme, partout le même,
Scande, ô terre, le battement
De ton cœur qui souffre, espère, aime,
Vit et meurt éternellement⁹.

Ô sages, la seule sagesse
C'est d'accorder sa vie au rythme universel¹⁰.

Le Rythme est inséparable du Nombre, qui le décrit. Les philosophes de la vieille Hellade s'étaient aperçus que les nombres premiers les plus simples, en divisant l'Un (τὸ Ἐν) originel, rendaient compte de la structure de l'Univers et de sa perfection (ἁρμονία).

Le Rythme, qui fonde le Nombre, est un élément primordial :

CALLIOPE parla : « Moi je mis dans son cœur
Un désir de dompter, patiemment vainqueur,
Le mystère éternel qui se défend dans l'ombre.
Je lui dis le rapport du Rythme avec le Nombre

⁹ AICARD (Jean), poème « Lucioles », *La Revue hebdomadaire*, 18^e année, n° 24, 12 juin 1909, page 162. — Trois autres versions aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37 : dans la chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », deux manuscrits non-autographes de deux feuillets chacun ; et dans le cahier *manifold*, une belle mise au net non-autographe, pages 37-38. — Poème publié dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 163-165.

¹⁰ AICARD (Jean), « La seule sagesse », *Le Livre d'heures de l'amour*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 2/ 1887, in-8°, page 243.

Et cette chaîne d'or qui va de l'homme au ciel ;
Puis je lui présentai l'éloquence et le miel¹¹.

Ah ! je te resterai fidèle, Rythme ou Nombre,
Toi qui des cœurs d'enfant aux feux de l'éther sombre
Règles l'ordre éternel !
Qui pourrait te nier, puisque l'enfant t'écoute,
Puisqu'il te prête un sens, et qu'il t'aimait sans doute
Dès le sein maternel¹² !

PREMIÈRE NYMPHE

Je chante les secrets des Rythmes et du Nombre,
L'adieu lent des soleils mourant au fond de l'ombre,
La grande paix du ciel par les matins d'été,
Et l'amour inconnu dans l'immortalité¹³.

Terre, forêts, chansons d'oiseaux, parfums des roses,
Rires d'enfants, gaîtés de femmes, bruit des mers,
Rythme et Nombre, tout vit en moi, tout l'Univers¹⁴,

C'est donc un élément divin :

¹¹ AICARD (Jean), poème *André Chénier*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », chemise n° 359, manuscrit autographe, belle mise au net, onze feuillets. Voir également *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017, pages 16-21.

¹² AICARD (Jean), « Blanche », *La Chanson de l'enfant*, 1/1875, page 90.

¹³ AICARD (Jean), poème « Églogue (Sur le tableau de J.-J. Henner) » publié dans DUMAS (François-Guillaume), *Salon illustré de 1879*, page 124.

¹⁴ AICARD (Jean), « Au Sphinx », *Le Dieu dans l'homme*, 2/ 1885, page 258.

Mais le rythme, tu veux l'entendre,
Le nombre divin ¹⁵ !

Du soupir des blés mûrs, de la chanson du nid,
Du bruit de l'eau perlant sur la branche mouillée,
De tous les sons confus qui troublent la feuillée,
J'apprenais l'art divin, le rythme et l'infini ¹⁶.

Il assure la perfection du Cosmos : « un monde idéal où tout est rythme » ¹⁷.

L'influence du rythme

Dans la première édition de la *Chanson de l'enfant*, qui n'est pourtant pas réputée être un manifeste helléniste, Jean Aicard mentionne à de nombreuses reprises le rythme et ses observations sont d'une grande justesse psychologique : l'enfant est sensible au rythme ; l'enfant est séduit par le rythme ; l'enfant est rassuré par le rythme ; l'enfant est calmé par le rythme ¹⁸.

« Il est permis, en effet, de se demander si l'enfant en se montrant si sensible au rythme n'obéit pas à la loi universelle du mouvement. Le nombre, cette force harmonieuse des mondes chantée par les poètes anciens, aurait ainsi dans le berceau sa manifestation première. Les poètes n'ont pas été les seuls, d'ailleurs, à constater chez l'enfant cet amour du rythme,

¹⁵ AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, « Berceuse », page 27.

¹⁶ AICARD (Jean), « Prélude », *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 3.

¹⁷ AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, « Les berceaux », page 20.

¹⁸ Pour cet objet, voir AMANN (Dominique), « L'hellénisme de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2^e série, n° 38, 15 août 2022, pages 182-185.

et l'on sait que Froebel a imaginé un système d'éducation de la première enfance basé sur le développement de cet instinct. Si vous avez eu la bonne fortune d'entrer dans une de ces écoles maternelles ou de ces salles d'asile si populaires aujourd'hui en Allemagne, en Suisse, et même dans notre France routinière, vous avez pu juger de l'application du système ; et certainement vous avez été charmé de voir petits garçons et fillettes dérouler autour des murs de la classe leur gracieuse théorie, frappant des pieds et des mains en cadence et chantant de naïfs couplets qui sont déjà une leçon ¹⁹. »

Rythme et Poésie

Ce rythme était également inhérent à la poétique grecque. La métrique du vers grec découle de l'alternance de syllabes longues (–) et syllabes brèves (˘) ; et Quintilien, théoricien latin mais s'inspirant principalement d'Aristote, a écrit, dans son *De institutione oratoria* : *longam esse duorum temporum brevem unius etiam pueri sciunt* ²⁰, « Même les enfants savent qu'une longue a deux temps et une brève un seul ».

Le vers le plus couramment utilisé dans l'Antiquité était l'hexamètre dactylique ²¹, composé de six « mètres » ou « pieds »,

¹⁹ *Le Sémaphore de Marseille*, 49^e année, n° 14763, jeudi 30 mars 1876, « Variétés. Bibliographie », page 2, colonne 3, article de Louis Brès. — L'auteur cite Friedrich Fröbel (1782-1852), un pédagogue allemand qui a défini un nouveau système d'éducation dans son ouvrage *Menschenerziehung* « De l'éducation de l'homme » (1826).

²⁰ QUINTILIEN, *Institution oratoire*, volume IV, livre IX, chapitre IV, page 344.

²¹ Du grec ἕξ « six » et μέτρον « mètre » ; τὸ ἑξάμετρον δακτυλικόν « l'hexamètre dactylique ».

dans lequel chaque pied est formé d'un « dactyle » (δάκτυλος), c'est-à-dire de trois syllabes : une longue (–) suivie de deux brèves (˘˘) ou, plus précisément, une lourde suivie de deux légères ; à l'exception toutefois du sixième pied qui est généralement un trochée (–˘), son ultime brève étant alors un silence. Le schéma de l'hexamètre dactylique était donc :

1 2 3 4 5 6
–˘˘ | –˘˘ | –˘˘ | –˘˘ | –˘˘ | –˘˘

L'exigence grecque du rythme se retrouve encore aujourd'hui dans notre poésie classique française : il est marqué par la métrique du vers divisé en pieds avec d'éventuelles césures et par le retour des assonances dans les rimes. C'est un paramètre que Jean Aicard mentionne souvent et auquel il est toujours resté sensible :

Ma jeunesse me dit : « Tes rêves, ô poète,
Sont pénibles ; tes vers sont lourds, & ton cerveau
Travaille avec angoisse & lenteur dans ta tête ;
Prends l'essor, prends le vol, tente un rythme nouveau ²² !

Aumône dédaigneuse, elle égrène autour d'elle
Les perles de sa voix dont le rythme fidèle
Tinte longtemps, nombreux et léger, dans l'esprit ²³.

²² AICARD (Jean), poème « Liberté » dédié à Théophile Delboy, *Les Rébellions et les Apaisements* (1871), section Rébellions, XXXI, page 83, daté « Toulon, 24 février 1870 ». — Voir également *Aicardiana*, 2^e série, n° 22-23, fascicule 1, pages 87-88. Les vers cités forment le premier quatrain.

²³ AICARD (Jean), poème « Camées » dédié à Sarah Bernhardt, *Gazette de Paris*, 2^e année, n° 1637, dimanche 16 juin 1872. — Voir aussi : *Le Rap-*

La ligne et la couleur du Verbe
Vivent dans son rythme sacré,
Et c'est un poète superbe
Maîtrisant la Forme à son gré ²⁴ !

Le rythme poétique donne plus de force au texte mis en vers :

J'ai toujours pensé, et souvent répété, que la poésie, images, rythmes, élan d'expression, ne devait pas être seulement un art dédaigneux, qui, éloignant des foules ses adeptes, éloigne de lui les foules ; mais que, au contraire, la poésie est dans son rôle essentiel lorsqu'elle exprime les idées et les sentiments de tout un peuple par ses moyens à elle, qui donnent aux mots, rythmés sur le battement des cœurs, une force incomparable ²⁵.

Mais aussi ! quel diseur de vers vous êtes ! On semble parfois ne pas savoir qu'une phrase, même de sens prosaïque, par le seul fait qu'elle prend le rythme du vers, s'accroît d'une force mystérieuse, d'un élément vital.

La parole rythmée s'harmonise au battement des cœurs d'un auditoire, et plus facilement crée l'unanimité surtout quand

pel, n° 844, mardi 18 juin 1872, page 3, colonne 6 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VII », n° 313, et carton 1 S 46, agenda n° 7 « Articles de 1865 à 1872 », pages 120 et 146. Reproduit dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 35, 15 septembre 2021, page 38. Le texte cité forme le premier tercet de ce sonnet.

²⁴ AICARD (Jean), poème « La Nature chez elle », *Le Tombeau de Théophile Gautier*, page 5.

²⁵ Lettre de Jean Aicard à Adolphe Brisson, samedi 20 janvier 1917 ; publiée par *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1754, 4 février 1917, page 119, colonne 3.

elle est soutenue par l'art d'un vrai diseur ²⁶.

Le rythme poétique embellit la parole :

Non ! si je m'étais cru, j'en serais morte de honte !
Non, vous ne mentez pas, rimes au timbre d'or !
Rythme qui fais plus beau tout ce que l'on raconte ²⁷

Le rythme ajoute encore une aile à la parole :
[...].
Voici le dieu, l'Amour, le rythme. — la Parole ! ²⁸ »

Le rythme poétique sublime les vers :

Et peut-être un passant plus juste
Comprendra, dans son cœur touché,
Qu'obéissant au rythme auguste,
Mon hymne est plein d'un sens caché ²⁹.

Mais ces belles idées n'étaient pas partagées par tous et Jean

²⁶ « On a fêté hier la cinquantième du « Père Lebonnard », *Comoedia*, 6^e année, n° 1640, mercredi 27 mars 1912, page 3, colonnes 3-4, article de Pierre Levassor, paroles adressées par Jean Aicard à Eugène Silvain.

²⁷ AICARD (Jean), poème « L'Idéal », *La Nouvelle Revue*, 2^e année, tome 4, 1880, page 652. Également joint au recueil *Le Dieu dans l'homme*, 2/1885, pages 14-21. Voir aussi *Aicardiana*, 2^e série, n° 36, 15 décembre 2021, pages 172-176.

²⁸ AICARD (Jean), « À un poète », *Le Dieu dans l'homme*, 2/ 1885, pages 81 et 83.

²⁹ AICARD (Jean), poème « Puisque les dieux m'ont fait cigale », *La Cigale. Revue parisienne d'écrivains et d'artistes méridionaux*, mai-juin 1900, page 99.

Aicard trouva, au début de sa carrière, un contradicteur en la personne de Jules Michelet :

Un jour, je citai devant eux deux vers d'une des « Nuits » d'Alfred de Musset. On m'interrogea. De qui, ces vers ? — je vis qu'on ignorait Musset, dans la maison.

— Oui, dit M^{me} Michelet, mon mari croit que la cadence des vers amollit la pensée, en la berçant trop. Le rythme des poètes domine leur âme, la submerge. La volonté s'endort en eux et dans leurs lecteurs. Le rythme des poètes est dangereux. Mon mari a toujours désiré que je ne lise pas ces charmeurs éner-vants et mélancoliques.

Il approuvait. Je m'indignai. Je soutins qu'il avait, dans sa prose, le rythme d'un poète ; je citai de mémoire la dédicace de l'« Oiseau » à M^{me} Michelet :

*Et tu les couronnes, y mettant sur le faite
la fleur sacrée qui les bénit* ³⁰.

Conclusion

Jean Aicard, en plein accord avec l'enseignement constant des poètes de l'Antiquité, voyait dans le rythme une force primordiale agissant à la fois sur l'esprit et le corps.

BIBLIOGRAPHIE

[ARISTOTE] *Aristotelis Opera omnia, graece et latine, cum indice nominum et rerum absolutissimo*, Paris, Ambroise Fir-

³⁰ « M^{me} Michelet », article publié début avril 1899 dans un périodique non nommé dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 10, pages 16-21.

min-Didot, collection « Scriptorum Graecorum bibliotheca », 1862-1874, cinq volumes in-4°, texte grec et traduction latine en regard.

QUINTILIEN (Marcus Fabius Quintilianus), *Institution oratoire de Quintilien*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke, « Bibliothèque latine-française », 1829-1835, in-8°, six volumes.

Le Parnasse contemporain, volume II (1869-1871), Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1871, in-8°, 402 pages.

Le Tombeau de Théophile Gautier, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1873, in-8°, II-179 pages.

AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; second tirage en janvier 1874.

AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, Paris, Sandoz et Fischbacher, fin décembre 1875, in-12, 274 pages.

AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 1/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, 299 pages.

DUMAS (François-Guillaume), *Salon illustré de 1879 comprenant deux cents dessins originaux exécutés par les artistes d'après leurs œuvres et accompagnés de poésies inédites*, Paris, Ludovic Baschet éditeur, juin 1879, in-8°, 223 pages.

LES « PETITES AMIES » DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

Dans ses œuvres de jeunesse, Jean Aicard a dédié un poème à « mes petites amies Gabrielle et Valentine », un autre « à M^{lle} Édith » et encore un « à ma petite amie Marie Rouvel ». Un lecteur très imaginaire ayant supposé quelques amourettes — qui, certes, eussent été bien naturelles chez des adolescents, — a entrepris de partir à la recherche d'un « agenda rose » qui dévoilerait les secrets de la vie amoureuse de notre poète... mais il est rentré bredouille ! En effet, même si ces batifolages empruntèrent la voix de la poésie, la réalité est plus « prosaïque » et, à défaut d'aventures piquantes, invite à rencontrer d'intéressantes familles toulonnaises.

Gabrielle et Valentine

L'année 1865 s'est terminée sur un ton fort guilleret entre Jean Aicard et ses « amies » Gabrielle et Valentine. Il faut dire que, parvenu à la fin de la classe de rhétorique, Jean avait décidé d'arrêter le lycée dont il ne supportait plus l'internat et de se présenter directement au baccalauréat. Il passa l'été à réviser d'arrache-pied, se retirant même dans la solitude de Sainte-Trinide pour trouver la paix de l'esprit.

Selon les dispositions de l'arrêté du 10 avril 1852 et du règlement du 5 septembre suivant, le candidat au baccalauréat litté-

raire devait se présenter devant une faculté des lettres pour une épreuve écrite comprenant une version latine ainsi qu'une composition latine ou française (tirage au sort), les sujets étant choisis par le doyen de la faculté. En cas de succès, l'élève affrontait ensuite une épreuve orale : explication de textes grecs, latins et français, puis interrogation sur la logique, l'histoire et la géographie, l'arithmétique.

Jean Aicard se présenta aux examens le 19 décembre 1865 devant la faculté des lettres d'Aix-en-Provence¹ : « J'ai passé d'une façon *supérieure* jusqu'aux mathématiques ; là, j'ai été totalement collé. Le doyen m'a dit : c'est grâce à l'indulgence de M. le professeur de mathématiques que vous êtes reçu. Mention passable. Et voilà² ! »

Mention passable, peut-être... mais diplôme en poche : le jeune homme était ainsi libéré d'un grand poids et pouvait maintenant envisager plus sereinement son avenir. Porté par cette euphorie, le poète avait le cœur à musarder : il offrit en étrennes un ouvrage en deux volumes aux « petites amies Gabrielle et Valentine », avec cet envoi en vers suggérant une jolie comparaison :

À mes petites amies Gabrielle et Valentine,
En leur donnant un ouvrage en deux volumes,
deux vieux volumes qui m'amusaient depuis longtemps !

¹ Attestation délivrée le 15 janvier 1866 par la faculté des lettres d'Aix-en-Provence (Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, enveloppe « papiers officiels »).

² Extrait d'une lettre de Jean Aicard à Charles-Timoléon Pasqualini, en date du 20 décembre 1865, publiée dans PASQUALINI (Charles Timoléon), *Choses du siècle et choses du cœur*, Paris, librairie Henri Floury, 1902, page 341.

Quand je vous donnerai ces deux bouquins antiques,
Vous pourriez penser : « Ce n'est pas beau du tout ;
« Et Jean n'a pas couru de boutique en boutiques,
« Pour satisfaire notre goût !

« Il aurait pu trouver de si charmantes choses !
« On voit tant de joujoux et de livres meilleurs,
« Tant de livres dorés, verts, bleus, rouges ou roses
« Étaler partout leurs couleurs !

« Il a bien préféré se le faire à lui-même
« Le présent qu'il eut dû nous offrir, aimant mieux
« Garder pour lui l'argent, nous dire qu'il nous aime,
« Et nous faire un cadeau pour deux ! »

— Je manque, j'en conviens, d'un certain savoir-vivre ;
Oui, j'ai, — peut-être, — tort, et vous avez raison ;
Mais selon votre goût si j'eusse pris un livre,
Vous y perdiez une leçon !

Une courte leçon vaut bien des longues pages ;
Une bonne leçon, ça ne s'use jamais ;
Je vais mettre à la mienne, enfants, quelques images,
Comme autrefois je les aimais !

En deux livres voici donc une histoire seule :
Vous êtes un poème en deux chants aussi, vous !
Le premier livre humain fut Ève, notre aïeule,
Et l'auteur n'est point parmi nous.

Et nous avons beau dire, et nous avons beau faire,
Lorsqu'entr'eux bêtement les hommes sont brouillés,

Ils sont à l'œil de Dieu sur la grande étagère,
Des volumes dépareillés !

Que l'âme d'une sœur tienne à l'âme des autres :
C'est si joli, le conte où tout se suit toujours !
Qu'importe après aux cœurs charmants comme les vôtres,
Reliure en serge ou velours ?

Dans ces feuillets, malgré maman, malgré ma bonne,
Je lisais trop souvent, — et le meilleur de moi
Reste dans ces méchants livres : je vous les donne ;
Vous savez maintenant pourquoi³.

Jeunes filles bien éduquées, ces demoiselles firent réponse
au poète et le gratifièrent même d'un porte-plume et d'un en-
crier :

Réponse de Gabrielle et de Valentine,
aux vers précédents.

Mon grand ami,

Afin que vous ne manquiez pas de plume et d'encre pour écrire les
jolis vers que vous nous adressez, nous nous permettons de vous of-
frir cet encrier et cette plume. Acceptez-les en souvenir de vos petites
amies qui vous aiment bien.

Valentine et Gabrielle T.

³ Version donnée dans le recueil manuscrit *Poèmes et contes divers* (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, n° 397, recueil non paginé). — On en trouve deux autres copies : 1° dans le recueil manuscrit *Flux et Reflux*, XIX, page 49 où le poème est daté plus précisément « Toulon. 30 Décembre 1865 » ; 2° dans le recueil manuscrit *Aimer-Penser*, identiquement daté ; tous deux dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32.

ce qui fournit une excellente occasion au jeune homme de
poursuivre son badinage poétique :

RÉPONSE.

Vous avez tort. C'est un meuble inutile
Que vous venez, enfants, de m'envoyer.
De m'en servir il m'est trop difficile ;
Voyez plutôt : je prends votre encrier,

Je prends la plume, et voilà que je tremble ;
Je sens des pleurs me rouler dans les yeux,
Et je ne puis joindre deux vers ensemble
Sans m'arrêter, pensif et sérieux.

Allons ! Je vais placer cette écrioire
Sur ces rayons où j'ai mis mon bonheur :
La Poésie à côté de l'Histoire,
Et les portraits d'êtres chers à mon cœur.

Elle sera pour les jours de tristesse,
Lorsque j'aurai besoin d'un souvenir,
Qui me ranime, enfants, et me caresse,
Et de longtemps m'empêche de souffrir.

Je relirai ce jour-là votre lettre ;
Mes vers alors seront tendres et doux.
En écrivant je sourirai peut-être,
Et, ce jour-là, mes Muses seront vous !

Mes faibles mains en seront raffermies ;
Le calme pur pourra renaître en moi...

... Mais au contraire aujourd'hui, mes amies,
Cet espoir-là m'emplit d'un triste émoi.

31 Décembre 1865. Toulon⁴.

prouvant le surgissement rapide, dans son esprit, de belles et bonnes idées, ainsi qu'une grande facilité à versifier.

Des trois versions connues du poème initial, l'une mentionne explicitement qu'il s'agit de Gabrielle et Valentine Turrel.

Leur père, le docteur Jacques-Laurent Turrel, naquit à Toulon le 15 octobre 1818, fils de Jacques-Victor Turrel (1796-1848), tailleur d'habits et de Marie-Anne-Adélaïde-Rose-Claire Barthélemy (1799-1848), tous deux nés à La Garde (Var) mais demeurant à Toulon. Au terme de ses études médicales, Jacques-Laurent Turrel épousa, le 8 juillet 1846 à Marseille, Anne-Camille-Catherine Calmels (1828-1886). Ils eurent quatre enfants, les deux premiers à Marseille : Marie-Blanche, le 15 avril 1847 et Victor-François-Léon le 5 février 1849. Les deux dernières filles naquirent à Toulon : Anna-Marie-Gabrielle le 11 janvier 1856 et Adèle-Anne-Valentine le 3 juillet 1857.

D'abord chirurgien de la Marine, le Dr Turrel s'installa comme homéopathe. Il expérimenta, pendant l'épidémie de choléra qui ravagea Toulon à partir du 15 septembre 1849, les nouveaux traitements proposés par la très jeune science homéopathique dont il était un praticien convaincu : il obtint des succès très importants⁵. Il se lia d'amitié avec un autre médecin homéopathe,

⁴ La réponse de Gabrielle et Valentine ainsi que ce second poème ont été consignés dans le recueil manuscrit *Flux et Reflux*, XX, page 51 (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32).

⁵ TURREL (Jacques-Laurent), *Compte rendu de notre pratique pendant le choléra de Toulon en 1849*, Paris, J.-B. Baillière, 1852, 102 pages.

le Dr Alexandre Chargé (1810-1890), auteur de plusieurs ouvrages et qui sera témoin aux mariages de Gabrielle et de Valentine.

Membre résidant de la Société académique du Var de 1857 à 1881, Turrel fut également conseiller municipal de Toulon en 1851 ; il contribua au boisement du Faron.

Ses nombreux travaux témoignent de centres d'intérêt variés :

— médecine : *Essai sur l'angioleucite*, thèse médecine, Paris, 11 avril 1844, in-4° ; *Compte-rendu de notre pratique pendant le choléra de Toulon en 1849*, Paris, Jean-Baptiste Baillière, 1852, in-8°, 96 pages ; *Contre-sens hygiéniques*, Toulon, imprimerie de J. Laurent, 1870, in-16, 14 pages, mémoire lu le 26 janvier 1870 dans la séance publique de la Société académique du Var.

— pisciculture : « La pisciculture, son rôle dans les eaux douces, ses prétentions dans les eaux salées », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, août 1872, in-8°, 21 pages ; « La question des madragues », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, septembre 1872, in-8°, 14 pages ; « La controverse des madragues », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, Paris, imprimerie d'Émile Martinet, janvier 1873, in-8°, 10 pages ; *Le Rétablissement des madragues. La Question des madragues*, Draguignan, imprimerie de Latil frères, 1874, in-8°, 15 pages ; « La trêve des filets traînants », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, août 1875, in-8°, 5 pages ; « Les madragues du Var en 1876 », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, mars-juin 1877, in-8°, 14 pages ; « La pisciculture et les parcs à coquillages de la rade de Toulon », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, mai 1878, in-8°, 10 pages.

— protection des oiseaux : « Protection aux oiseaux », mémoire publié dans le *Bulletin de la Société impériale d'accli-*

matation et reproduit par le *Bulletin du Comice agricole de Toulon*, Toulon imprimerie d'Eugène Aurel, 1861, in-8°, 31 pages ; « Des moyens les plus efficaces pour prévenir la destruction des oiseaux de passage », *Revue agricole et forestière de Provence*, 6^e année, 1866, in-16, 43 pages ; « Les oiseaux et les insectes », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, août 1874, in-8°, 15 pages.

— travaux agricoles : *De l'Exposition d'agriculture et d'horticulture de l'arrondissement de Toulon, les 25, 26 et 27 mai 1849*, Toulon, imprimerie de la veuve Baume, 1850, in-8°, 8 pages ; « Comice agricole de Toulon », 4^e *Bulletin trimestriel du Comice agricole de l'arrondissement de Toulon*, Toulon, imprimerie de la veuve Baume, 20 octobre 1850, in-8°, 23 pages ; *Rapport de la Commission d'hygiène publique instituée par le Comice agricole pour étudier les moyens les plus efficaces de recueillir les matières fécales aujourd'hui perdues pour l'agriculture*, Toulon, imprimerie de la veuve Baume, 1850, in-8°, 12 pages ; *Résultats des essais faits avec les engrais artificiels en 1850-51*, Toulon, imprimerie de la veuve Baume, 1851, in-8°, 4 pages ; *Rapport à M. le ministre de la Guerre sur la culture du sorgho à sucre*, Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1854, in-8°, 16 pages ; « Les maladies des animaux et des végétaux : ver à soie, vigne », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, 1867-1874, in-8°, 38 pages ; « Les maladies de la vigne », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, mai 1874, in-8°, 17 pages ; « De la propagation de l'alfa dans le midi de la France », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, juin-juillet 1875, in-8°, 8 pages ; « Essais d'acclimatation et expérimentations dans le Var », *Bulletin de la Société d'acclimatation*, octobre 1875, in-8°, 17 pages ; *Un mot de recommandation pour la race bovine des Maures*, Toulon, imprimerie de Louis Laurent, 1876, in-8°, 3 pages.

— sylviculture : « La montagne du Faron, son passé, son avenir », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome II, 1869, pages 505-530 ; « Les reboisements du Faron », *Bulletin de la Société impériale d'acclimatation*, numéros d'avril et de mai 1869.

— beaux-arts : *Rapport officiel sur l'Exposition des beaux-arts de la ville de Toulon*, Toulon, imprimerie de Charles Mihière, 1873, in-8°, 43 pages ; « Étude sur C. de Tournemine, peintre Toulonnais », *Bulletin de la Société académique du Var*, tome VIII, 1877-1878, in-8°, 83 pages.

— divers : *Les Résidences d'hiver*, Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1864, in-16, 100 pages ; *L'Hiver de 1863-1864 à Toulon*, Toulon, Eugène Aurel, 1865, in-8° ; *Note sur l'impôt unique*, Toulon, imprimerie de Michel Massone, 1878, in-8°, 15 pages ; « La réforme des impôts », *Revue britannique*, mai 1880, in-8°, 24 pages ; « Les dégrèvements. Les assurances », *Revue britannique*, février 1881, in-8°, 16 pages ; *Joseph Auzende*, manuscrit, Toulon, archives de l'Académie du Var.

Le fils Turrel quitta la ville pour faire ses études, mais les trois sœurs se marièrent à Toulon : Blanche, le 18 janvier 1868 avec Pierre-Marie-Joseph-Nicéus-Alfred Segond, négociant ; Gabrielle, le 6 décembre 1876 avec Charles-Paul Guillabert, avocat et fils d'un chirurgien de la Marine ; Valentine, le 8 avril 1877 avec Jacques-Amable-Henri Boyer, avoué.

Le D^r Turrel mourut à Toulon le 26 février 1881 à l'âge de soixante-deux ans.

En cette fin d'année 1865, Jean allait sur ses dix-huit ans, tandis que Gabrielle en avait dix et Valentine huit et demi... raison pour laquelle il les appelle « enfants » dans son second poème. Les fantaisies de voisinage par poésie interposée restèrent donc bien innocentes !

Édith

La demoiselle Édith qui, en août 1865, reçut un joli poème à l'occasion de sa fête :

À M^{ELLE} EDITH *** Le jour de sa fête ⁶.

Pour vous offrir une fleur rare,
Je voudrais être le bon Dieu ;
Des étoiles de mon ciel bleu,
Oh ! je ne serais point avare ;
Pour vous offrir une fleur rare
Je ferais, de mes cieux vermeils,
Tomber un bouquet de soleils.

Pour vous offrir une fleur rare,
Je voudrais être le pasteur
Qu'on voit errer sur la hauteur,
Et dont l'agilité s'empare
Souvent de la fleur la plus rare ;
Sans crainte, j'irais des grands monts
Braver les abîmes profonds.

Pour vous offrir une fleur rare
Je ne suis ni Dieu, ni pasteur,
Ni le peintre, ni le sculpteur

Qui font vivre toile et Carrare ;
Pour vous offrir une fleur rare,
J'offre, poète inopportun,
Ces vers, — fanés et sans parfum.

était une fille du peintre Charles-Émile Vacher de Tournemine⁷, née en 1848 comme notre poète.

Jean Aicard connaissait toute la famille de Tournemine qu'il rencontrait durant ses séjours estivaux à Toulon.

Édith mourut à Toulon le 17 janvier 1893, âgée seulement de quarante-quatre ans ; elle avait épousé Lucien Cardot (1838-1920), colonel au 111^e régiment d'infanterie de ligne. Quant à ses deux frères, Lucien né en 1850 et Stéphane né en 1853, ils partirent s'établir à Asuncion (Paraguay), s'y marièrent et y moururent : Lucien en 1900 et Stéphane en 1893.

Marie Rouvel

Avec Marie Rouvel, à qui Jean dédia une « enfantine », nous retrouvons une « petite » amie, donc une fillette... que je n'ai pu identifier précisément :

ENFANTINE. À ma petite amie Marie Rouvel.

C'est l'aurore. — Un enfant à demi sur sa couche
S'est dressé,
Et déjà le baiser maternel sur sa bouche
A passé.

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, recueil manuscrit *Flux et Reflux*, VII, page 11. On retrouve ce poème, dans le même carton, dans le recueil manuscrit *Aimer-Penser*, avec le titre plus complet « À M^{lle} Édith de Tournemine ».

⁷ Pour la famille Vacher de Tournemine, Voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017, pages 210-216.

« Quel songe ! — enfin, dit-il, je te revois, ma mère ;
Cette nuit,
Toute notre maison s'emplissait de lumière
Et de bruit.

« Voilà qu'un grand jardin aux portes étoilées
S'est ouvert.
Et j'entendais chanter du fond de ses allées
Un concert.

Des enfants vêtus d'or passaient avec des ailes
Devant moi !
Comme eux voletaient de blanches tourterelles,
Sans effroi.

D'autres oiseaux portaient sur leurs plumes vermeilles
L'arc-en-ciel ;
Sans péril, je pouvais voir de près les abeilles
Et leur miel.

Sur mon front ruisselait une divine pluie,
Tourbillons
Qui me faisait baisser ma prunelle, éblouie
De rayons.

Les anges m'appelaient dans une hymne céleste,
À genoux,
Et Jésus me disait : reste, ô mon frère, reste
Avec nous.

Jouis au Paradis des clartés éternelles,
Jours sans nuits...

Et soudain je sentis qu'il me venait des ailes,
Mais je fuis ;

Je fuis, en agitant mes deux ailes légères,
Loin des cieux :
Oh ! les pauvres enfants ! je n'ai pas vu leurs mères
Auprès d'eux !

Si tu m'offres, Jésus immortelle auréole,
Mon doux roi,
Eh bien ! fais de ma Mère un ange qui s'envole
Avec moi !

Lycée de Nîmes, Février 1865⁸.

⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, recueil manuscrit *Mes vers d'enfant*, pages 11-12. — Voir le poème *L'Ange et l'Enfant*, développant le même argument (*Aicardiana*, 2^e série, n° 21, 15 juin 2017, pages 87-89 et 185-199).

LA FAMILLE NEVEU, SANTONNIERS À AUBAGNE

Dominique AMANN

Je remercie M^{me} Sandrine MARKAI, chargée de gestion technique au service Art de vivre et Filière argile de la Métropole Aix-Marseille Provence, qui a bien voulu me communiquer les documents échangés entre la famille Neveu et Jean Aicard, et préciser quelques termes techniques du poème Le Four Sainte-Thérèse.

À la fin du mois d'août 1920 Louis Neveu fils, d'Aubagne, fit parvenir à Jean Aicard un groupe de santons fabriqués dans l'atelier familial et un grand poème de sa composition calligraphié sur quatre pages décrivant une séance de cuisson au four :

LE FOUR SAINTE-THÉRÈSE¹.

I. Prélude.

Heures de souvenirs ! mémorable journée !
Nous allons commencer de faire la fournée.

¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, chemise 101 « Notes diverses et dessins », pièce n° 13-14, 4 pages manuscrites. La copie détenue par l'Atelier Thérèse Neveu présente quelques variantes.

La famille s'agite à travers la maison ;
L'on chantonne et l'on rit sans rime ni raison.
Dans les cases de bois, les belles figurines
S'alignent en prenant toutes sortes de mines,
Et, sans trop s'occuper de ce que nous sentons,
Rêvent béatement au destin des santons :
Destin commun au nôtre en son cours si fragile
Car ils sont comme nous pétris dans de l'argile ;
Comme nous ils devront passer au feu d'un four
Pour en sortir plus forts dans l'espace d'un jour.
La souffrance est le four des hommes en ce monde
Et sa nature en sort plus grande et plus féconde.

II. L'Enfournage.

Les « cassettes² », bientôt s'emplissent jusqu'au bord
 Dans un désordre indescriptible ;
 On dirait des monceaux de morts.
Près du Vincent siffleur la Mireille sensible
Enfonce sa navette entre les dents du bœuf ;
Mais l'amoureux jaloux de l'animal à cornes
Exhale à tour de bras sa colère sans bornes
Sur l'humble aveugle au crâne arrondi comme un œuf,
Et l'infirmes indigné sous ses genoux écrase
Le farouche pépin de la vieille au cabas ;
Margarido s'emporte et sa bouche qui jase
Avale un gros poulet qui geint, la tête en bas.
 Dessus, dessous, à droite, à gauche,
 Les santons se mêlent, joyeux ;

² Casette : casier en terre réfractaire dans lequel on dispose les pièces à cuire.

Avec des gestes gais l'un à l'autre s'accroche
Pour la fête du cœur et le plaisir des yeux.
Et le petit Jésus, dans l'amour qui l'inonde,
Ouvre ses bras mignons pour bénir tout le monde.

III. Le Petit Feu.

Après qu'on a fermé la « porte³ », on met le feu.
 Ah ! quelle minute angoissante !
Le bois grésille et craque et la flamme dansante
Dévore le bois mort — mort deux fois en ce lieu.

L'après-midi se passe en timides flambées.
À travers le feuillage on voit notre jardin
 Tout jonché de feuilles tombées,
Au teint jaune d'or pâle et gris dans le lointain ;

Et l'on sent pénétrer par la porte entrouverte
 Le parfum du vent automnal...
Mais de l'ombre du soir la voûte s'est couverte :
À l'Orient Vénus allume son fanal.

Le soleil meurt là-bas dans les sanglants nuages ;
Ses reflets empourprés glissent dans les feuillages ;
 La Nature est calme le soir ;
Tout pâlit par degrés, tout sombre dans le noir.

Dans le ciel cristallin le vol doré fourmille...
 Et nous, dans notre chaud hangar,
Réunis tous autour du repas de famille,
Nous parlons, nous rions, fixant un long regard

³ Le four était fermé par un muret de briques.

Sur le foyer qui brille, en consumant les bûches,
Comme un astre au milieu d'astres incandescents,
Comme le miel au fond des ruches,
Jetant sur tous nos cœurs ses feux éblouissants.

IV. Le Grand Feu.

Car maintenant tout flambe au sein de la fournaise,
Tout est réduit en braise.
La bouche s'ouvre grande et rouge en absorbant
Le bois qui, voulant fuir la flamme qui le baise,
Se tord en succombant,
Tandis qu'on rêve, triste, à la cendre tombant.

Et toujours le géant avale, avale encore...
Chaque fois qu'il dévore
On le voit se repaître en léchant son palais ;
Et, préparant ses dents qu'un dernier éclair dore,
Forge avec ses soufflets,
Il ronge les bois morts dans ses fauves reflets.

Puis, la bouchée entière ayant rempli sa bouche,
Un ronflement farouche
Gronde et monte soudain, et la porte de fer
Se couvre par endroit d'une rougeâtre couche.
Le terrible concert !
Et ne dirait-on pas la porte de l'enfer ?

Mais non... C'est un foyer, pour nos cœurs pleins de joie,
Où le bonheur s'éploie
Comme une fleur choisie au milieu d'un jardin ;
Et nous respirons tous le parfum qu'elle envoie :

Aurore le matin,
Crépuscule le soir pour se rouvrir demain.

Ô quels baumes de paix dans l'air que l'on respire !
Un regard, un sourire,
Un mot d'une âme à l'autre, un joyeux mouvement
Forment un charme intime impossible à décrire...
De moment en moment
On sent la brise entrer en soufflant doucement.

La blanche Voie au ciel comme un flocon de robe
Brille de lobe en lobe.
On croirait qu'en peignant les nuages flottants,
Les anges ont passé quelque magique « engobe »
Aux astres gravitants
Pour que l' « émail » là-haut demeure plus longtemps.

Et le four dévorant, Gargantua superbe,
Dresse toujours sa gerbe
D'étincelles de cuivre et de flammèches d'or.
Au dehors on entend le froissement de l'herbe.
Ici, le bruit endort :
L'eau qui coule et le feu qui pétille et se tord.

V. La Levée du feu.

On arrête le feu car la « montre⁴ » est penchée...
L'ardent monceau brasille un restant de bouchée.

⁴ Montre : morceau de terre composée fusible indiquant l'avancement de la cuisson.

La cendre tombe et semble amollir sans toucher.
On ferme le « registre⁵ » et l'on va se coucher.

VI. Le Défournage.

Au matin l'air est tiède au hangar : on défourne.
On enlève la porte, et les santons cendrés
Apparaissent, vainqueurs du feu, bien cuits, poudrés ;
C'est la troupe envoyée au combat qui retourne.

Qu'ils sont beaux, nos santons, hâlés par la cuisson !
Quelle altièrè tournure et quelle fièrè mine !
On voit poindre à leur bouche une antique chanson,
Car en ce jour béni l'épreuve se termine.

Bientôt des vêtements aux voyantes couleurs
Couvriront richement leurs corps virils et sages ;
Un peu de vermillon passé sur leurs visages
Les rendra tout pareils à des bouquets de fleurs.

C'est la Loi des santons et c'est la Loi des hommes
De sortir épurés du feu, de la douleur
Et de pleurer toujours, débiles que nous sommes,
Pour affronter le Four qui nous change le cœur.

L'envoi parvint chez son destinataire dans un délai très court
et Jean Aicard, très ému de cette initiative, fit réponse à Louis
Neveu dès le 4 septembre par une lettre de remerciement :

⁵ Registre : plaque de terre réfractaire fermant le dessus du four.

La Garde. Var.⁶

4 sept. 1920

Cher Monsieur,

Vous avez voulu me donner une joie ; vous avez réussi au-delà
de ce que vous pouviez imaginer. Vos santons viennent d'arri-
ver. Je félicite la créatrice de ces touchantes figurines tradi-
tionnelles et aussi le poète auteur de ces vers si expressifs.

Il y a, dans ce petit poème, un sentiment artiste et un senti-
ment familial qui pénètrent le cœur. Dans notre époque si
trouble, le charme est grand de ce spectacle : une famille en-
tière préoccupée de la pure vision chère à nos ancêtres. Et
l'idée que tout homme doit traverser la cruelle flamme des cha-
grins et des douleurs pour en sortir avec une âme plus forte et
embellie, cette idée transforme l'artisan-artiste en vrai poète.

Et que cette famille songe à faire le don de tout un groupe
des santons qui sont son œuvre, je vous assure que cela est
émouvant ; et je vous remercie de tout mon cœur. J'avais ache-
té pour mon petit Musée provençal de Solliès-Ville quelques
santons de moindre taille. Je consacrerai aux vôtres une plan-
chette spéciale – et à leurs pieds figurera le poème intitulé *Le
Four de Ste Thérèse*.

Au moment où me sont arrivés (en parfait état) vos santons,
je venais de vous dédier, en réponse au poème de votre fils, les
vers que je joins à ma lettre. Un poète qui respecte son art
n'écrit en vers que ceux de ses sentiments qu'il regarde comme
les plus sincères et les plus élevés.

Je vous serre la main à tous, bien cordialement,

Jean Aicard

⁶ Fonds d'archives historiques de la Métropole Aix-Marseille Provence, Atelier Thérèse Neveu, Aubagne, 2010.16.1424 d.1 ; lettre autographe si-
gnée de Jean Aicard à Louis Neveu, 4 septembre 1920, 4 pages. Lettre déjà
publiée dans AMOURIC (Henri), *Ma belle santonnierè*, page 20.

lettre accompagnée d'un poème :

AUX SANTONS
du FOUR SAINTE-THÉRÈSE ⁷.

Petits héros pétris d'argile
Qui, devinant le grand devoir,
Avez pressenti l'Évangile,
Venez, j'ai grand'hâte à vous voir.
En allant vers la pauvre étable
Où couché sur la paille d'or
Et sous le soupir charitable
De l'âne et du bœuf, l'Enfant dort ;
En allant vers l'étable sainte
Plus loin, plus haut que l'horizon,
Passez, Santons, par ma maison
Où la lampe n'est pas éteinte.
J'entretiens la lampe et le feu
Pour vous donner, gens du Bon Dieu,
Quelques instants, la retirée.
Venez : pour vous je garde en moi
Un peu de mon ancienne foi,
Dont la cendre même est sacrée.
Venez ; et, dans la grande nuit,
Ayant vous et moi la même âme
Nous arroserons de vin cuit,
Dans le foyer, la bûche en flamme.
Et lorsque vous repartirez

268

⁷ Fonds d'archives historiques de la Métropole Aix-Marseille Provence, Atelier Thérèse Neveu, Aubagne, 2010.16.1426d ; poème dactylographié de Jean Aicard, 1 page.

Vers l'étable, ô premiers apôtres,
Ma pauvre âme suivra les vôtres,
Naïfs acteurs des temps sacrés ;
Et, dans l'auberge d'espérance
Où l'Enfant tend ses bras vers vous
Nous priérons ensemble à genoux,
Ô petits paysans de France !
Jean AICARD, de l'Académie Française.

I — THÉRÈSE NEVEU, SANTONNIÈRE (1866-1946)

La famille Neveu est originaire de Lagnes (Vaucluse) où Joseph-Antoine-Gabriel naquit le 25 mai 1778. Ayant épousé le 21 mai 1806 une Marseillaise, Marie-Catherine-Victoire Sacoman [Sacomant, Sacouman] (1781-1837), il s'installa dans la capitale des Bouches-du-Rhône, y fit carrière comme meunier et portefaix et y mourut le 6 juin 1846, âgé de soixante-huit ans. Parmi ses six enfants survivants, cinq firent leur vie dans la cité phocéenne. Seul l'aîné, Pierre-Joseph (1804-1862), se fixa à Aubagne, s'étant marié le 26 octobre 1830 avec Marie-Magdeleine Estienne (1800-1862) veuve de Pierre Poucel. Leurs quatre enfants, deux fils et deux filles, naquirent et restèrent à Aubagne.

Le troisième, Emmanuel-Théodore-Marius, né à Aubagne le 7 janvier 1837, s'y maria le 1^{er} août 1860 avec la couturière Anne-Baptistine Long, née dans la ville le 9 mai 1827 ; il y fit carrière comme tonnelier et y mourut le 29 juillet 1919.

Son fils aîné *Louis-Joseph-Urbain* nous intéresse tout particulièrement. Né à Aubagne le 4 juin 1862, il fit ses études secondaires au petit séminaire. N'ayant pas souhaité entrer dans les ordres, il se fit professeur particulier et enseigna le latin, le

269

grec, l'italien et l'espagnol aux enfants de la bonne société locale ; il était également sacristain de sa paroisse. Il épousa à Marseille le 2 janvier 1889 *Thérèse-Louise Sicard*, née à Aubagne le 4 février 1866, fille de Léon-Barthélemy-Paneraï Sicard potier et de Marie Lieumond tailleuse. La jeune Thérèse avait suivi sa scolarité dans un pensionnat marseillais et y avait obtenu le brevet élémentaire. Elle débuta comme tailleuse auprès sa mère. Ayant appris de son père et de son frère Louis l'art de la poterie, elle s'adonna à la fabrication de santons à partir de 1890. De leurs huit enfants, deux moururent en bas-âge.

Le succès étant vite venu, attesté par des prix décernés dans des expositions locales, Louis Neveu rejoignit son épouse et tous deux travaillèrent à la fabrication des santons : Louis mourut en 1942 et Thérèse le 12 juillet 1946, âgée de quatre-vingts ans. Elle avait été faite officier des Palmes académiques en septembre 1935 pour « services rendus aux arts ».

Si leur fils aîné *Marius-Joseph-Emmanuel* (1891-1982) ne resta pas à l'atelier⁸, ses frères et sœurs s'adonnèrent à la fabrication des santons :

— *Léonie-Marie-Thérèse* (1893-1956) peignait les figurines ; elle était également bonne pianiste.

— *Magdeleine-Marie-Roqueline* (1896-1917), élève de l'école des beaux-arts de Marseille, premier prix de sculpture de l'Académie des Beaux-Arts de Marseille, était destinée à un bel avenir artistique mais elle mourut prématurément de la grippe espagnole.

— *Cyrille-Étienne-Jean Neveu* (1898-1971) fit toute sa carrière à l'atelier ; il était également organiste et maître de cha-

⁸ Il acheva sa carrière professionnelle comme employé de la *Société générale* à Aubagne.

pelle de la paroisse, pianiste, compositeur de musique profane et religieuse.

— *Louis-Marius-Yves-Noël*, né à Aubagne en 1899, débuta comme santonnier puis entra en littérature.

— *Marie-Rose-Gabrielle Neveu* (1905-1992), peintre en santons, était également organiste de la paroisse.

La fabrication des santons provençaux à Aubagne débuta avec Thérèse Neveu qui introduisit dans cet art traditionnel deux innovations majeures :

1° fille de potiers, elle systématisa la cuisson des statuettes en utilisant d'abord le four de son frère, le céramiste Louis Sicard, à la différence de ses prédécesseurs qui travaillaient l'argile crue simplement séchée au soleil : les santons cuits étaient en effet plus durables.

2° par ailleurs, elle eut à cœur de renouveler les sujets : alors que les santonniers provençaux ne produisaient que les personnages de la crèche traditionnelle — Jésus, Marie, Joseph, l'âne et le bœuf, un ou deux anges, le berger et ses moutons, les trois mages et leur chameau — copiés d'un artisan à l'autre, Thérèse créa une centaine de modèles nouveaux en « santonnisant » des personnages aubagnais typiques⁹ qu'elle croisait quotidiennement dans les rues de la cité, des personnages traditionnels du folklore local¹⁰ ou des contemporains célèbres¹¹, présentés

⁹ *Margarido* inspirée d'une cousine du chanoine Blanc curé de la paroisse ou *Virginie de Garlaban* une paysanne qui vendait ses lapins sur le marché d'Aubagne.

¹⁰ Par exemple les personnages de la *Pastorale* d'Antoine Maurel.

¹¹ Notamment les félibres : Frédéric Mistral en chasseur tenant un lièvre à la main ; le poète populaire Charloun Rieu en berger ; Henri Fabre en vieil entomologiste assis sur un banc.

dans leurs habits traditionnels ou leurs vêtements de travail : elle relança ainsi un petit métier que la routine avait rendu moribond.

En 1925, elle transporta son activité dans la cour de Clastre, en haut de la vieille ville, derrière l'église Saint-Sauveur : un atelier complet avec four y vit le jour dans lequel Thérèse puis ses enfants poursuivirent leur artisanat jusqu'en 1982.

L'atelier produisait des santons en argile cuite et en faïence : santons d'église de grande taille et santons plus petits pour crèches familiales.

L'atelier fut détruit et laissa place en 1995 aux *Ateliers Thérèse Neveu*, devenus en 2014 la *Cité de l'art santonnier*, organisant également des expositions de poteries, faïences et céramiques.

II — LOUIS NEVEU, ÉCRIVAIN (1899-1954)

Louis Neveu, qui jusque-là n'était connu que par des œuvrettes poétiques, accéda à la notoriété le 6 septembre 1931 avec la représentation de sa première œuvre dramatique, *L'Idole de Phogor*, un drame lyrico-biblique en quatre actes en vers :

Près des rives du Jourdain, au pied du Mont-Phogor, le roi moabite, Abnis-Sur et sa fille Cozbi, ne pouvant vaincre le peuple d'Israël par les armes, complotent son affaiblissement par l'amour et l'idolâtrie.

Cozbi, aidée par ses compagnes moabites, attire les Israélites dans le bocage sacré. La défection est générale. Moïse pare au danger en ordonnant la mort de tout Israélite surpris avec une Moabite.

Cependant Cozbi éprouve pour Phinées, fils du grand-prêtre d'Israël, un amour passionné et, pour le soustraire au massacre,

l'entraîne au palais. Puis, imprudemment et par bravade, elle installe son pavillon en plein camp de Moïse. Cela coûte la vie aux deux amoureux. Le père de Cozbi en perd la raison et Israël triomphe finalement. Cozbi, régénérée par le pur amour, meurt entre les bras de Phinées, en invoquant le Dieu d'Israël vainqueur de l'Idole de Phogor¹².

La pièce connut une première création le 6 septembre 1931 sur le Théâtre de la Nature de Gémenos, construit par le négociant marseillais Dominique Piazza¹³ et inauguré le 14 juillet 1923, vaste amphithéâtre en plein air offrant deux mille cinq cents places.

La troupe avait été réunie par l'éminent tragédien Léon Segond¹⁴ qui réalisa également la mise en scène :

Cozbi, l'idole, fille d'Abnis-Sur	Andrée Liobert
Cedma, princesse d'Israël	Gabrielle Mathieu
Hégla, princesse d'Israël	Louise Gardes
Abnis-Sur, roi de Madian	Max Lizard
Phinées, fils d'Eléazar	Jacques Royer
Moïse, chef d'Israël	Louis Ednal
Sambri, prince d'Israël	José Hechinger
Eléazar, grand-prêtre d'Israël	Clément Gal

¹² *Le Petit Marseillais*, 64^e année, n° 23096, lundi 7 septembre 1931, « Au Théâtre de la Nature de Gémenos », page 4, colonne 2. — L'argument de la pièce a été pris dans la Bible, Ancien Testament, livre des Nombres, chapitre 25, versets 1-9.

¹³ Concernant ce personnage de la cité phocéenne, voir AMANN (Dominique), « La Provence aicardienne », *Aicardiana*, 2^e série, n° 31, 20 septembre 2020, plus particulièrement la section « II. La Provence en cartes postales », pages 85-90.

¹⁴ Léon Segond, né à Marseille le 13 décembre 1860 ; décédé dans sa ville natale le 7 août 1945. Artiste dramatique, tragédien.

Josué, ministre de Moïse
Thamnar, intendant du palais

Antonin Martin
Després

Chœurs interprétés par la Lyre sacrée de Gémenos sous la direction d'Henri Michel.

Ballets réglés par l'ex-étoile de l'Opéra, M^{me} Justin.

Partition pour orchestre et chœurs de Marius et Étienne Neveu, frères de l'auteur.

En raison du succès obtenu à Gémenos, la pièce fut redonnée le samedi 7 novembre 1931 au théâtre du Gymnase à Marseille, avec les mêmes interprètes.

Journaliste, poète, écrivain, passionné des choses du théâtre, Louis quitta alors l'artisanat familial et rejoignit la Capitale, où il mourut le 28 avril 1954, au terme d'une vie erratique et tourmentée, ayant exercé divers petits métiers pour survivre.

En mars 1933, Louis Neveu acheva, en collaboration avec Georges Delaquys, un nouvel ouvrage dramatique, *Les Santons*, mi-féerie, mi-comédie, et comportant une importante mise en scène avec musique, chœurs, figuration et ballets. Au milieu du troisième acte, la célèbre messe de minuit des Baux donnait l'occasion de faire entendre les plus beaux Noël de Saboly et de Roumanille¹⁵. La pièce fut soumise au comité de lecture de la Comédie-Française en mai 1934 qui suggéra quelques modifications¹⁶ en vue d'une seconde lecture. Mais, le temps passant,

¹⁵ *Excelsior*, 24^e année, n° 8116, jeudi 2 mars 1933, « Les Théâtres. Les premières », page 4, colonne 1. — Voir aussi : *La Liberté*, 69^e année, n° 25346, vendredi 3 mars 1933, « Le Théâtre », page 4, colonne 5 ; et *Journal des débats politiques et littéraires*, 145^e année, n° 62, samedi 4 mars 1933, « Le Spectacle à Paris », page 4, colonne 3.

¹⁶ *L'Œuvre*, n° 6816, mercredi 30 mai 1934, « Spectacles », page 8, colonne 2. Article identique dans *Le Journal*, mercredi 30 mai 1934, « Courrier théâtral », page 7, colonne 6.

les auteurs se tournèrent, en septembre 1942, vers Pierre Aldebert, directeur du Théâtre national populaire du Palais de Chaillot à Paris qui reçut d'emblée leur œuvre¹⁷ et se proposait de la créer à la Noël suivante. En raison de l'opposition des autorités d'occupation, la création n'eut lieu que le 23 décembre 1944, « avec une distribution de cinquante artistes en tête desquels Fanny Robiane, Andrée Varennes, Pierre Juvenet, Raoul Henry, Suzanne Nivette, Marcelle Adam, etc., au milieu de décors de Bertin, et sous la direction générale de Pierre Aldebert¹⁸ » avec une musique de scène écrite sur les mélodies des Noël provençaux de Saboly.

Louis Neveu a publié :

L'Idole de Phogor, drame biblique en quatre actes en vers avec chœurs et ballets, musique de Marius et Étienne Neveu ses frères, 1/ le 6 septembre 1931 au Théâtre de verdure de Gémenos (Val de Saint-Pons) ; puis le 7 novembre 1931 au Gymnase de Marseille.

Le Rêve des santonniers, féerie-mystère en un acte faisant paraître sur la scène des santons parlants et des santons muets.

La Bonne Reine Jeanne, en quatre actes dont une partie montre Pétrarque à Naples.

Les Santons, pièce en cinq actes, 1/ Paris, Théâtre national populaire de Chaillot, le 23 décembre 1944 (séances jusqu'au 1^{er} janvier 1945). Reprise à Neuilly en 1946. C'est le combat des vieux santons traditionnels avec des santons modernes caricaturaux.

¹⁷ *Le Petit Provençal*, 67^e année, n° 23905, mardi 29 septembre 1942, page 5, colonne 5.

¹⁸ *Ce soir*, mercredi 20 décembre 1944, 6^e édition, page 2, colonne 1.

Le Château des songes, pièce en un acte, 1/ Paris, salle Maren-go, mars 1946.

L'Argile vivante, roman d'abord publié en feuilleton en août 1938 dans *La Croix* ; Paris, Maison de la bonne presse, collection « La Frégate » n° 17, dépôt légal 1947, in-16, 125 pages. Variations autobiographiques.

L'Ombre bleue, roman, Paris, Maison de la bonne presse, collection « Étoiles », 1949, in-16, 197 pages.

III — LA FAMILLE NEVEU ET JEAN AICARD

Jean Aicard fit donc tardivement la connaissance de la famille Neveu. En ce mois de septembre 1920, il se reposait à La Garde des fatigues excessives encourues au mois d'août avec la représentation de son *Testament du roi René* et les polémiques historiques qu'il suscita chez les Provençaux¹⁹.

Notre écrivain se plaisait à rencontrer de jeunes écrivains débutants, poètes encore hésitants et malhabiles, pour leur prodiguer conseils et encouragements. C'est ainsi que vers la fin de l'année, il accueillit de façon toute paternelle le jeune Louis Neveu, qui revint à Aubagne l'esprit illuminé par cette rencontre et la sacoche remplie de menus présents : un exemplaire dédié de la pièce et la photographie de l'auteur, qui trouvèrent place sur la cheminée du salon familial, au milieu des cigales du céramiste Louis Sicard ; Jean Aicard avait également offert à son jeune visiteur de relire ses vers intitulés *Les Cascatelles* et de venir à Aubagne pour visiter l'atelier et donner une conférence²⁰.

¹⁹ Pour cette douloureuse affaire, voir *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 8, octobre 2014, « Forbin de Solliès » pages 163-198 et « Épilogue-bilan » pages 199-204, articles de Dominique Amann.

²⁰ Lettre autographe signée de Louis Neveu à Jean Aicard, 4 pages, datée

En raison d'une sérieuse grippe, Louis ne put remercier par écrit son hôte que le 8 février suivant. Dans cette lettre, il cite quelques-uns des vers inédits que Jean Aicard avait envoyés à la famille de santonniers :

Petits héros pétris d'argile
Qui, devinant le grand devoir,
Avez pressenti l'Évangile,
Venez, j'ai grand hâte à vous voir.

Mais notre écrivain fut contraint de prévenir la famille Neveu qu'il était bien souffrant et ne pouvait envisager le déplacement jusqu'à Aubagne : la seconde lettre de Louis envoie au vieil écrivain des vœux de rétablissement²¹. Elle cite encore quelques vers du poème envoyé en septembre précédent :

En allant vers l'Étable Sainte
Plus loin plus haut que l'horizon
Passez, Santons, par ma maison
Où la lampe n'est pas éteinte.

Les relations de Jean Aicard avec la famille Neveu se bornèrent là car notre écrivain, gravement malade, dut se rendre à Paris pour y suivre de nouveaux traitements et y mourut le 12 mai suivant sans avoir pu aller à Aubagne.

Louis rendit un ultime hommage au poète toulonnais :

« Four Sainte-Thérèse 8 Février 1921 », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 64.

²¹ Lettre autographe signée de Louis Neveu à Jean Aicard, 3 pages, datée « Four Sainte-Thérèse 5 mars 1921 », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 65.

**À la mémoire de
Jean Aicard ²²**

Ô Poète ! pardonne à ma lyre éplorée
De ne rendre aucun son qui puisse demeurer ;
Les pleurs ont assourdi chaque corde éplorée
Et mon cœur ne sait plus comment il faut pleurer.

Maître ! Maître ! à mes yeux, l'azur de la Provence
N'est plus qu'un velum noir me cachant le soleil,
Car, pour ta gloire ainsi que pour ta survivance,
Ton linceul, Jean Aicard, c'est le grand ciel vermeil.

Oui, l'azur t'enveloppe, et ton âme se drape
Dans ce manteau semé de tes cigales d'or
Dont le chant semble un doux, très doux battant qui frappe
Sur la cloche pleurant quand ton rêve s'endort.

Ô Pays qu'il chanta sans cesse, au coin de l'âtre,
Provence ! dans tes bois, dans tes champs, dans ta mer,
Toi qu'il aima toujours d'un amour idolâtre,
Tu trouves comme moi le destin bien amer !...

Mais du moins nous savons que sa grande âme est nôtre,
Que ses œuvres sont là, toutes pleines d'amour
Pour la Beauté de son Pays — pas pour une autre !
Et qu'en le relisant nous l'aimerons toujours.

²² Fonds d'archives historiques de la Métropole Aix-Marseille Provence, Atelier Thérèse Neveu, Aubagne, 1996.1.769(d) ; poème autographe de Louis Neveu, 1 page.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre émérite de l'académie du Var.